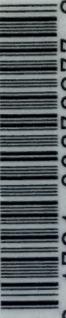


UNIVERSITY OF TORONTO DUPL



3 1761 00373977 8



LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

BORDEAUX

MÊME COLLECTION

Bâle, Berne et Genève, par Antoine
SAINTE-MARIE PERRIN, 115 gravures.

**Blois, Chambord et les Châteaux du
Blésois**, par Fernand BOURNON, 101 grav.

Bordeaux, par Ch. SAUNIER, 105 gravures.

Bruges et Ypres, par Henri HYMANS,
116 gravures.

Le Caire, par Gaston MIGEON, 133 gravures.

Cologne, par Louis RÉAU, 127 gravures.

Constantinople, par H. BARTH, 103 gravures.

Cordoue et Grenade, par Ch.-E. SCHMIDT,
97 gravures.

Dijon et Beaune, par A. KLEINCLAUSZ,
119 gravures.

Florence, par Émile GEBHART, de l'Acadé-
mie Française, 176 gravures.

Fontainebleau, par Louis DIMIER, 109 gra-
vures.

Gand et Tournai, par Henri HYMANS,
120 gravures.

Gênes, par Jean DE FOVILLE, 130 gravures.

Grenoble et Vienne, par Marcel REY-
MOND, 118 gravures.

Milan, par PIERRE-GAUTHIEZ, 109 gravures.

Moscou, par Louis LEGER, de l'Institut,
86 gravures.

Munich, par Jean CHANTAVOINE, 134 grav.

Nancy, par André HALLAYS, 118 gravures.

Nîmes, Arles, Orange, par Roger PEYRE,
85 gravures.

Nuremberg, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

Oxford et Cambridge, par Joseph AYNARD,
92 gravures.

Padoue et Vérone, par Roger PEYRE,
128 gravures.

Palerme et Syracuse, par Charles DIEHL,
129 gravures.

Paris, par Georges RIAT, 151 gravures.

Poitiers et Angoulême, par H. LABBÉ
DE LA MAUVINIÈRE, 113 gravures.

Pompéi (Histoire — Vie privée), par Henry
THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

Pompéi (Vie publique), par Henry THÉDE-
NAT, de l'Institut, 77 gravures.

Prague, par Louis LEGER, de l'Institut,
111 gravures.

Ravenne, par Charles DIEHL, 134 gravures.

Rome (L'Antiquité), par Émile BERTAUX,
136 gravures.

Rome (Des catacombes à Jules II), par Émile
BERTAUX, 117 gravures.

Rome (De Jules II à nos jours), par Émile
BERTAUX, 100 gravures.

Rouen, par Camille ENLART, 108 gravures.

Séville, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 gravures.

Strasbourg, par Henri WELSCHINGER, de
l'Institut, 117 gravures.

Tours et les Châteaux de Touraine,
par Paul VITRY, 107 gravures.

Tunis et Kairouan, par Henri SALADIN,
110 gravures.

Venise, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

Versailles, par André PÉRATÉ, 149 grav.

EN PRÉPARATION :

**Thèbes aux cent portes, Louxor, Kar-
nak, Ramesseum. Medinet-Habou**,
par George FOUCART.

Athènes, par Gustave FOGÈRES.

325765
Les Villes d'Art célèbres

BORDEAUX

PAR

CHARLES SAUNIER

Ouvrage orné de 112 Gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

163762
15/8/21

N

6851

B7S38

1909

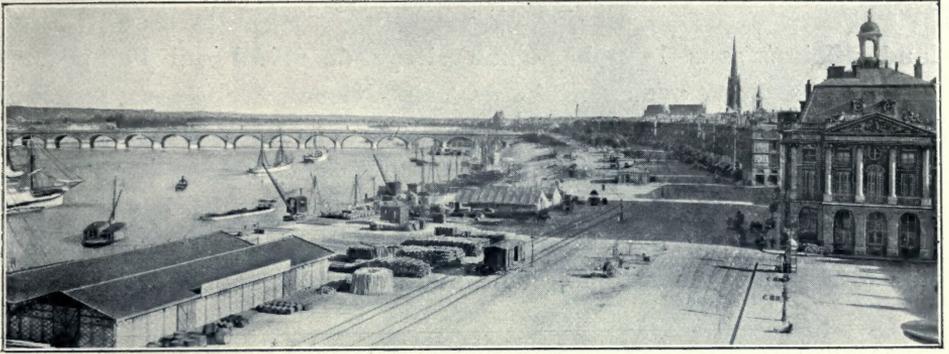


Photo Neurdein.

Le pont de Bordeaux.

AVANT-PROPOS

LE PANORAMA. — LE FLEUVE. — LES NAVIRES. LA VILLE

Si l'on est maître du chemin et de l'heure, il faut entrer à Bordeaux par le faubourg de la Bastide. On jouit d'emblée du spectacle de la Garonne large comme un bras de mer, dont les eaux balancent les voiliers et les barques qui abordent, partent, ou vers le soir, somnolent, l'ancre jetée. Sur l'autre rive, que rejoint un pont de cinq cents mètres, c'est Bordeaux. La noble ville s'allonge en croissant, le long de la rivière, sur une longueur de sept kilomètres ; un ciel rose ou bleu, le matin, cuivre, feu ou pourpre vers le soir, l'enveloppe. C'est surtout au crépuscule que le spectacle est grandiose : les monuments opposent leur masse violette à la splendeur des nuées dont le reflet transforme la rivière glauque en un fleuve d'or.

Bientôt, les détails se précisent. D'abord, la ligne des quais aux constructions anciennes et régulières, un instant interrompue par la tour du Cailhau, voisine jadis de ce palais de l'Ombrière où s'assemblèrent, durant plusieurs siècles, juristes et parlementaires. Puis, en arrière, dominant l'enchevêtrement des monuments et des logis, voici la tour du Gros-Horloge, les flèches de la Cathédrale et le clocher de Pey-Ber-

land affaissé sous le poids d'une vierge de métal qui l'empêche de lutter de hardiesse avec la flèche de Saint-Michel, dressée sur la gauche. Plus loin, l'église Sainte-Croix dessine sa masse trapue, dominée par une montagne d'ardoises : la toiture de la colossale gare Saint-Jean qui juxtapose son modernisme à cet archaïsme. A la pointe opposée du croissant, en aval, les mâturs pressées, les hautes cheminées des steamers sous pression témoignent, autant que les appels des sirènes, le



Photo Neurdein.

Les quais de Bordeaux.

bruit cadencé des marteaux rivant des boulons sur les carènes des navires échoués dans les bassins de radoub, de la prospérité de la cité maritime, expliquent la richesse aisée d'une agglomération où le citadin est souriant et la femme douée de naturelle élégance.

Cependant, ces quais mouvants et leurs maisons aux lignes régulières, ces flèches et clochers ne sont que les hors-d'œuvre d'un régal supérieur. Cette façade pittoresque ne doit pas méprendre sur les beautés qu'elle enclôt. Bordeaux a atteint au XVIII^e siècle l'apogée du luxe et des joies d'art, — d'un art dont la perfection a résisté aux modes et aux révolutions. C'était alors un rendez-vous privilégié où les produits des grandes Indes affluaient, se muiaient en or, assuraient la fortune à quiconque daignait être actif. A cette richesse, les Intendants voulurent donner un agréable décor. Sur le superflu, ils prélevèrent de quoi créer de la beauté. D'une

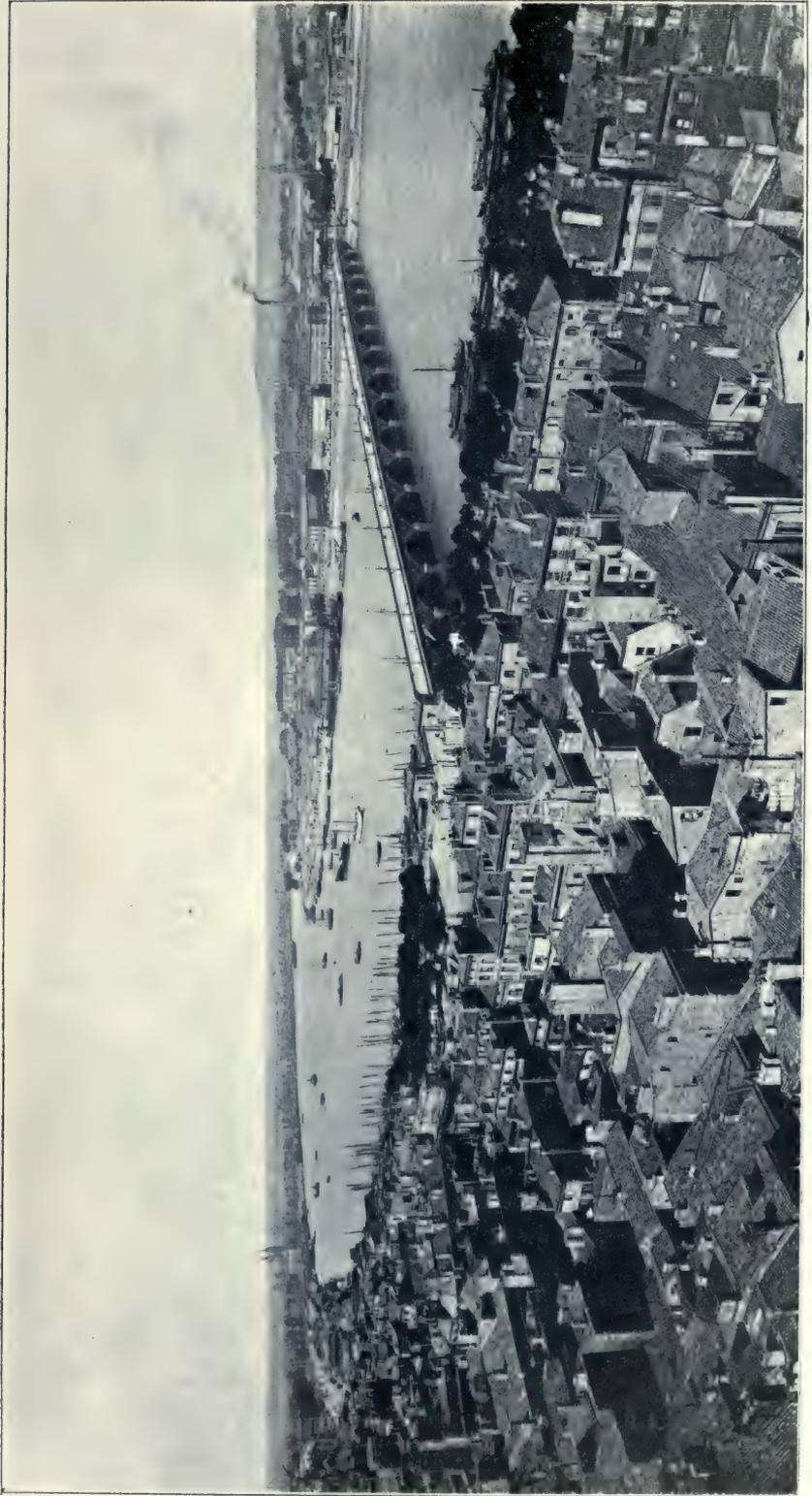


Photo Neudéin.

La Gironde à Bordeaux.

cité irrégulière, enserrée entre des marécages, ils firent une ville exquise, spacieuse et moderne, parée de constructions imposantes ou modestes, mais toujours séduisantes par la justesse de leurs proportions et la délicatesse de leur décoration.

Car la volonté des Intendants a été servie par des artistes parfaits, architectes ou sculpteurs, qui, de pierres brutes, tirèrent de la grâce. Certaines de leurs œuvres, comme le Grand-Théâtre, les hôtels des Fermes (Douane) et de la Bourse sont très réputées ; d'autres sont presque ignorées. Nous allons nous employer à les faire mieux connaître. Certes, il sera parlé aussi du Bordeaux médiéval, de ses églises, de ses monuments, mais on insistera sur le Bordeaux des Intendants, sur la vie douce et lumineuse d'alors dont témoignent à l'extérieur comme à l'intérieur maints logis élevés sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Le XVIII^e siècle marqua Bordeaux d'une empreinte définitive, si profonde et caractérisée que l'impérieux et changeant siècle qui a suivi a dû s'émerveiller et passer, — respectueux.



Photo Fourié.

Cartouche sculpté par Francin pour le piédestal de la statue de Louis XV.
(Musée des Antiques.)



Les Gabares.

Photo Delboy.

BORDEAUX

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE BORDEAUX

La ville gallo-romaine. — Les piliers de Tutelle et le palais Gallien. — Les invasions.
— La vie municipale et la domination anglaise. — Reprise de la ville par la France.
— Les intellectuels de la Renaissance. — Temps modernes.

L'antiquité connue de Bordeaux ne remonte guère au delà de l'ère chrétienne. L'existence d'un « *emporium, Burdigala*, placé dans une espèce de marais que forment les embouchures du fleuve », la Garonne, est signalée pour la première fois par Strabon qui écrivait sous le règne de Tibère, vers les années 15-16 après Jésus-Christ. Il ajoute que Burdigala était en la possession de gaulois bituriges, c'est-à-dire originaires de la région dont Bourges était la capitale. Ils l'avaient conquis sur des

Aquitains venus d'Espagne à une époque reculée. Mais dès l'an 56 avant Jésus-Christ, ils durent, à leur tour, plier devant la puissance romaine. Douce et féconde fut la domination de Rome. Les vainqueurs apprirent aux Gaulois à cultiver la vigne et, dès le IV^e siècle, Ausone pouvait écrire que « c'est par Bacchus que Burdigala est glorieux ». Il était glorieux aussi par ses écoles, les premières de la Gaule, selon Mommsen, et riche par son port et l'étendue de son commerce qui comprenait déjà celui des résines fournies par les arbres du littoral.

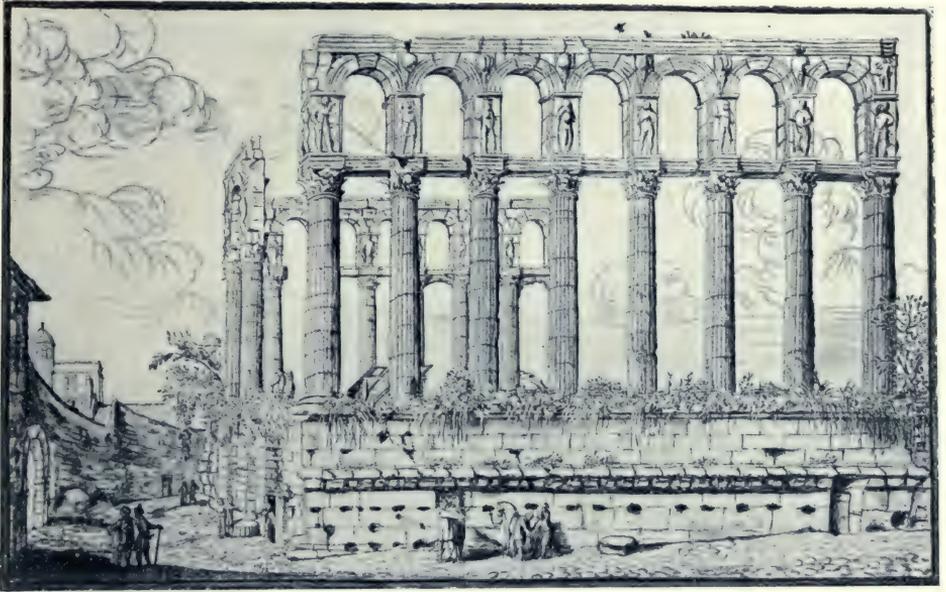
Les marchandises venaient par la voie naturelle, le fleuve. Parfois elles continuaient vers la mer, gagnaient les lointaines Bretagnes. Mais les voies de terre étaient plus encore fréquentées. L'une, voie de lumière et d'harmonie, venait du sud-est, rattachait Burdigala à Rome, à la Grèce. Elle passait par Marseille, Nîmes, Narbonne, Toulouse, Agen. Une autre allant du Sud au Nord, les Pyrénées franchies, suivait le littoral, traversait Bordeaux, gagnait les Charentes, Poitiers, la Loire, Paris pour aboutir à Trèves en Germanie, ville dont les relations commerciales avec Burdigala étaient des plus suivies. A cette grande voie se soudaient d'autres artères qui permettaient de communiquer avec les cités de la Gaule centrale, entre Rhin et Rhône, où les romains confiants bâtissaient pour l'Éternité.

Par sa situation, Burdigala restait le grand *emporium* occidental, intermédiaire entre le nord et le sud. Aussi possédait-il tout ce qui faisait l'orgueil des villes romaines : temples, amphithéâtre, portiques, thermes et fontaines. Celles-ci et ceux-là étaient alimentées par l'Eau Blanche amenée par un aqueduc et par la fontaine Divone chantée par Ausone.

La ville et ses monuments s'étagaient parmi les pampres et les fleurs, sur les pentes qui aboutissaient à la Garonne, occupaient le terre-plein situé entre le Peugue et la Devise, deux ruisseaux qui traversaient alors le territoire actuel de Bordeaux avant de se perdre dans le fleuve. L'estuaire de la Devise formait un port sûr, amélioré à main d'homme, où s'abritait la batellerie et que le moyen âge devait plus tard enclore dans l'enceinte fortifiée. Le Forum occupait l'actuelle place de la Comédie, et sur le côté où s'élève le théâtre, on admirait le temple de la divinité protectrice de la cité : la Tutelle. C'était le monument le plus cher à Burdigala, c'était aussi le plus magnifique. Il avait été construit au moment de l'extrême prospérité, au temps des Sévères, vers l'an 200.

Élevé sur un soubassement dans lequel était pratiqué un perron de vingt et une marches, l'édifice était soutenu par vingt-quatre colonnes corinthiennes, huit aux grandes faces, six aux petites. Au-dessus de l'archi-

trave s'élevait une série d'arcades dont les pieds-droits étaient décorés de cariatides et les impostes surmontées d'urnes, en bas-relief. Une seconde architrave terminait le monument. On voyait également à l'intérieur une série de cariatides. En fait, c'était un édifice imposant par l'ensemble, décadent par sa surcharge d'ornements, mais qui devait, par cela même, impressionner les représentants des peuples très divers qui séjournaient à Burdigala.



Les Piliers de Tutelle (dessin de Hermann van der Hem).

Ravagé par les barbares durant les invasions qui se multiplièrent à partir du III^e siècle, le temple de Tutelle subsista cependant à travers les âges. Les maîtres d'œuvre venaient étudier son appareil, mesurer ses colonnes cannelées aux chapiteaux taillés à feuilles d'acanthé. Les dix-huit subsistantes, en 1617, pouvaient supporter encore l'étage de galeries décorées de cariatides. Elie Vinet, dans la seconde édition de ses *Antiquités de Bordeaux* (1576), en avait donné une représentation, tandis que, vers le même temps, Ducerceau, dans un dessin, en essayait la reconstitution. Enfin, Claude Perrault lui réserva une place, le dessinant et le décrivant, dans la seconde édition de son *Vitruve* (1684). Les artistes de passage, témoin cet Hermann van der Hem qui a laissé un dessin si consciencieux de ces ruines et de leur entourage au temps de Louis XIII, s'arrêtaient intéressés par la silhouette du monument que le populaire

avait pris l'habitude de désigner simplement sous le nom de Piliers de Tutelle. Un arrêté royal mit fin à cette gloire. En 1677, Bordeaux fut découronné de sa précieuse parure. Les pierres, les chapiteaux, les sculptures des Piliers servirent de matériaux aux entrepreneurs qui agrandissaient le fort de Château-Trompette. Quand celui-ci fût rasé, on retrouva quelques beaux morceaux sculptés ; ils sont déposés maintenant au Musée des Antiques.

Moins intéressantes, les ruines de l'Amphithéâtre, dit Palais-Gallien, sont parvenues jusqu'à nous. C'était un édifice elliptique de 133 mètres sur le grand axe et de 111 mètres sur le petit axe, avec arène de 70 sur 47 mètres. Les gradins étaient en bois et pouvaient supporter 15.000 personnes. Construit en petit appareil alternant avec des bandeaux de briques, cet amphithéâtre n'avait pas l'imposante allure et la belle solidité des arènes de Nîmes et d'Arles. Cependant il résista. Chaque siècle lui prenait bien quelques pierres, mais il y en avait tant ! Pour activer sa ruine, il fallut la création, à la fin du XVIII^e siècle, du quartier du Jardin-Public dont les rues empiétèrent sur son périmètre. Sa destruction définitive, décidée par la municipalité et commencée en 1793, remise puis reprise, fut définitivement suspendue par le préfet Thibeaudeau qui, par arrêté du 25 vendémiaire an IX (17 octobre 1800), sauva ce qui restait de « ce monument antique qui sert de preuve à l'histoire ».

Les grilles d'un square qui dissémine sa verdure parmi les pierres, entourent aujourd'hui l'ensemble des ruines.

Attirés par la richesse de la ville, la douceur de son climat, l'excellence de ses vins, les Barbares, à partir du III^e siècle, connurent le chemin de Bordeaux. Ils vinrent du sud, du nord, du centre ; par terre, par mer, aux siècles suivants. Aussi les habitants songèrent-ils, dès les premières alertes, à protéger la Cité dont ils resserrèrent l'étendue. On abandonna aux pillards les villas et les monuments éloignés, et une enceinte faite de tout ce que l'on trouvait, des pierres des plus beaux monuments, hélas ! garantit dès lors les habitations encloses dans un quadrilatère régulier. Mais la trahison rendait vaines les murailles, et avec son aide, les Normands furent un moment maîtres de la ville (848).

Cependant, durant les accalmies, on reprenait espoir, des chapelles étaient construites hors les murs et des habitations se groupaient à l'entour. La basilique de Saint-Seurin, parfumée d'histoires merveilleuses, s'élevait au nord-ouest de la ville. Au sud-est, c'était le monastère de Sainte-Croix. Mais combien était précaire leur prospérité entravée par les guerres et les invasions ! Martyre des pierres, douloureux comme un

martyre humain. Survient le XII^e siècle, Bordeaux, qui semble avoir joui avant cette époque d'une autonomie relative, voit ses libertés consacrées, augmentées par l'affranchissement des communes. La vie municipale s'organise et se perfectionne. Elle est, dès ce moment-là, entre les mains d'un maire assisté de jurats, sorte d'aristocratie bourgeoise qui fait vite de ces fonctions l'apanage de certaines familles. Le jurat doit



Photo de M. Amtmann.

Palais Gallien.

être natif de Bordeaux, avoir vingt-cinq ans, être issu de légitime mariage, résider à Bordeaux, être *senhor d'oustaus* (propriétaire), avoir une fortune de mille livres et un revenu de cent livres.

Le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri Plantagenet (1152) entraîne l'annexion de Bordeaux à la couronne d'Angleterre. La ville en retira de nombreux avantages. Très vite, les souverains anglais se rendirent compte qu'ils ne pouvaient conserver une possession aussi éloignée de leur île, qu'en lui accordant certains privilèges. Son autonomie fut, en fait, respectée, ses libertés se trouvèrent même accrues en même temps que son commerce, l'essentiel, était favorisé. Par exemple, ses vins, à leur entrée en Angleterre qui en était grande

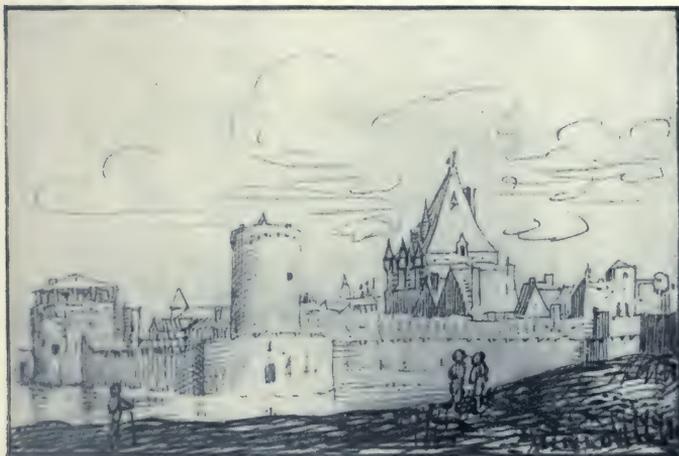
consommatrice, ne furent frappés que de légers droits. Les transactions avec ce pays avaient aussi l'avantage d'être tellement sûres qu'à la fin du XIII^e siècle, un certain Armand Chiquet, bordelais, pouvait faire état d'une créance de douze mille livres sterling sur l'Angleterre. La domination étrangère marque donc pour Bordeaux une ère de prospérité. Aussi la ville s'agrandissait-elle. L'enceinte qui l'avait protégée depuis le III^e siècle était insuffisante, quoiqu'on eût, à la fin du XII^e siècle, étendu la fortification sud, au delà de la rivière du Peugue. Au XIV^e siècle, sur un périmètre plus vaste et plus libre, de nouveaux murs enclosent une agglomération qui s'étend en amphithéâtre dans le demi-cercle formé par la boucle de la Garonne. Si le riche monastère de Saint-Seurin et son faubourg populeux restent encore hors de l'enceinte, les nouvelles murailles englobent maintenant l'abbaye de Sainte-Croix, gagnent obliquement, en protégeant le quartier du Mirail et le cours du Peugue, la petite église Sainte-Eulalie, se soudent ici à l'enceinte du XII^e siècle, passent devant la cathédrale Saint-André, gagnent en droite ligne la Porte-Dijéaux et, de là, par ce qui sera plus tard les cours Tourny et Tournon, aboutissent à l'actuelle place des Quinconces.

La ville s'enorgueillit à ce moment de beaux monuments dont les pignons, les campaniles, les flèches se découpent pittoresquement sur le ciel. C'est la cathédrale Saint-André, les églises Sainte-Croix, Sainte-Eulalie, Saint-Pierre, Saint-Michel, qui existent encore; Saint-Siméon, Saint-Projet, Saint-Rémi, Notre-Dame-de-Puy-Paulin, dont il subsiste des ruines ou, seulement, le nom sur une plaque de rue; les couvents des Jacobins, des Augustins, des Menuts, l'imposant palais de l'Ombrière demeure des ducs d'Aquitaine, puis du prévôt anglais et ensuite, asile des parlementaires; l'Hôtel-de-Ville où se défendent les droits de la cité. Au XVI^e siècle trouveront encore place le collège de Guyenne, puis celui des Lois. Les citoyens aisés construisent de préférence autour de l'Hôtel-de-Ville, rue Saint-James et rue Neuve qui, devenue avec les âges indigne de ce nom, demeure néanmoins jusqu'au XVIII^e siècle, malgré ses maisons vieillottes et sa chaussée étroite, la rue aristocratique de Bordeaux; ils construisent aussi rue de la Rousselle, voie prospère à cause de sa proximité de la rivière. Montaigne l'habita au temps où il remplit les fonctions de maire.

C'est ce Bordeaux là, à physionomie nettement accusée, qui se voit, sans enthousiasme, reconquérir en 1451 par les rois de France, se rend à nouveau aux Anglais d'octobre 1452 à octobre 1453 et se trouve à partir de cette

dernière date, définitivement annexé au royaume de France. Et comme Charles VII se défie avec justes raisons des bordelais, il enferme la ville entre les forts de Tropeyte (Château-Trompette) et du Hâ qui les surveillent, les épient et peuvent, Tropeyte, gêner le commerce par eau, le Hâ cribler de projectiles la cathédrale et l'Hôtel-de-Ville.

Louis XI avec sa merveilleuse finesse reprend la tactique anglaise. Loin de froisser les bordelais, il leur accorde d'importantes satisfactions. Il crée un Parlement à Bordeaux en 1462, facilite le commerce avec l'Angleterre et confirme les privilèges de l'Université fondée en 1441.



Ancien fort du Hâ (dessin de Hermann van der Hem).

Aussi les lettres y deviennent-elles en honneur et leur commerce contribue à former ou à attirer les nobles esprits qui illustrèrent la cité au siècle suivant : Pierre Eyquem de Montaigne, maire de la ville en 1554, son fils Michel, l'auteur des *Essais*, maire en 1581, Etienne de la Boétie, conseiller au Parlement, immortalisé par le *Discours sur la servitude volontaire*, Elie Vinet commentateur d'Ausone et auteur de l'*Antiquité de Bordeaux* et son éditeur, Simon Millanges. Un peu plus tard ce sera l'évêque François de Sourdis qui contribuera à assainir la ville et la dotera d'un nouveau quartier. Il faut de tels hommes pour atténuer la mélancolie des mauvais jours qui vont surgir.

Le règne de François I^{er} marque le commencement d'une période de troubles. Une révolte éclate en 1542 à la suite de l'établissement de nouveaux impôts. D'autre part, Bordeaux s'est montré favorable aux Huguenots. Il est de ceci et de cela cruellement châtié en 1548 par le connétable de Montmorency.

Mais les années passent et les rigueurs du connétable de Montmorency sont oubliées. Bordeaux prend parti pour la Fronde, puis s'insurge à chaque nouvel impôt établi par le gouvernement de Louis XIV. Les émeutes grondent en 1635, 1649, 1653, 1675 et les bordelais ont la malencontreuse idée d'établir leur artillerie sur le soubassement des Piliers de Tutelle pour répondre aux canons royaux du Château-Trompette. Les Piliers de Tutelle sont rasés par ordre venu de Versailles et avec leurs pierres les ingénieurs agrandissent la forteresse rivale.



Photo Neurdein.

Colonnes rostrales de la place des Quinconces.

La population bordelaise si unie contre l'autorité royale, est cependant composée de sangs très différents. Si les gaulois bituriges forment le fond de la race, leurs descendants ont accepté ou subi maints croisements : ceux des anglo-saxons, des flamands, des allemands venus pour un temps et qui, séduits par la douceur de vivre d'une terre clémente ne sont jamais repartis ; des italiens, des grecs, des levantins retenus par la facilité des affaires. Il faut compter aussi avec un fort appoint de juifs espagnols ou portugais, qui, chassés de leur pays, ont prospéré à Bordeaux et sont devenus très vite dévoués à leur nouvelle patrie, avec un côté particulariste qui leur fait mal accueillir leurs coreligionnaires du Nord, très différents il est vrai, et de caractère et d'esprit. Par leur activité, anglo-saxons, germains, levantins, sémites se sont rendus utiles. Aussi

certains ont-ils conquis droit de cité et titre de bourgeois. Immigration continue, réelle encore. Mais sous l'action du climat et des conditions de vie ces éléments perdent leurs caractères originels, se fondent dans la masse en sorte que, malgré tant d'adjuvants étrangers, une population vive, alerte plus qu'active, d'esprit primesautier chez l'homme, de beauté piquante chez la femme, demeure.

C'est cette population qui a fait le Bordeaux frondeur, épris d'indépendance et un peu sceptique sur le préjugé des nationalités, que l'histoire



Le lycée (ancien collège de la Madeleine).

Photo Neurdein.

révèle; c'est elle qui assure durant le XVIII^e siècle la prospérité exceptionnelle de Bordeaux, toujours *emporium*, comptoir cosmopolite dont les ramifications s'étendent de l'ancien au nouveau monde.

Cependant, au commencement du XVIII^e siècle, Bordeaux restait encore gothique! Des esprits très modernes, s'accommodaient de logis surannés dans une rue étroite, sombre, vétuste : la rue Neuve, par exemple. Neuve, au temps où Berthe filait, oui!

Vint l'intendant François-Aubert de Tourny et Bordeaux se transforma. D'une cité irrégulière, aux voies étroites et enchevêtrées, naquit une ville ordonnée, claire et lumineuse.

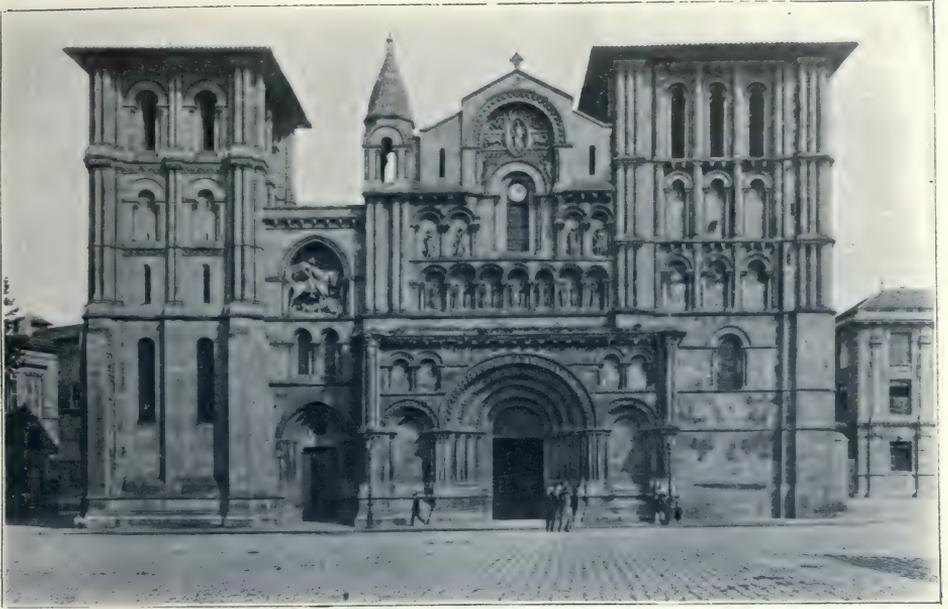
Le Bordeaux prospère de la fin du XVIII^e siècle devait accepter avec

peu d'enthousiasme la Révolution de 1789. La députation aux États Généraux fut entièrement favorable à l'ancien régime. Cependant l'opinion s'accrut lors des élections à la Législative et à la Convention. Il fallait des hommes d'action et Bordeaux envoya des poètes, des esprits délicieux, des avocats, célèbres pour la plupart. Ceux qu'on a appelé les Girondins avaient foi aux belles paroles, à la magie des discours ingénieusement combinés. Cependant l'instant angoissait. Il fallait agir ou mourir. Ils préférèrent mourir.

Bordeaux n'accepta pas davantage l'Empire. La fausse gloire des guerres meurtrières, les blocus ne pouvaient satisfaire une population dont la prospérité dépendait en grande partie des relations internationales. Par contre, le retour des Bourbons fut salué avec enthousiasme. C'était la paix que l'on acclamait et avec elle l'espoir de voir renaître une période florissante comparable à celle qui avait marqué le règne de Louis XVI. Au nom des bons principes, de l'élégance vengée, le dandy Chodruc-Duclos qui devait mourir loqueteux à Paris, malmené fort, là-bas, les partisans de la République et de l'Empire.

Malgré tant de zèle et d'enthousiasme, les belles années du XVIII^e siècle ne revinrent pas !

Durant le XIX^e siècle, Bordeaux a sagement vécu, prenant par son Université, sa puissante presse locale, son commerce, une large part au mouvement moderne. Lorsque la guerre de 1870 contraignit le Gouvernement à quitter Paris, puis Tours, les ministres et la représentation nationale s'établirent à Bordeaux. Les raisons de cet exode étaient multiples. Peut-être parmi elles s'était-il glissé un sentiment de pure sympathie. Les membres du Gouvernement, leurs amis avaient souvenir d'une ville belle, de température douce, éclairée par un ciel limpide. Toutes choses nécessaires pour assurer des idées nettes et entretenir un esprit de tolérance qui était indispensable alors et n'est pas encore superflu, aujourd'hui.



Église Sainte-Croix.

Photo Neurdein.

CHAPITRE II

BORDEAUX AU MOYEN AGE ET SOUS LA RENAISSANCE

I. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

Saint-Seurin. — Sainte-Croix. — Méfaits d'Abadie. — Saint-André. — Saint-Michel et sa tour. — Autres églises.

Du III^e au XII^e siècle, ce fut pour Bordeaux comme pour tant d'autres villes jusqu'alors prospères, une ère douloureuse marquée par des guerres, des invasions, des incertitudes. On ne construit plus ; on pile, on démolit. Mais voici surgir l'Aube ! Radieux, le XII^e siècle apporte l'espoir et cette formule constructive si profondément religieuse, artiste et logique que l'on appelle le Roman. De Cluny, de Citeaux, de Limoges où luisait encore un petit foyer d'art pur, partent des maîtres d'œuvre, maçons et sculpteurs, qui, sur les ruines de la Gaule vont édifier la France monumentale. Certains se dirigent vers le sud-ouest et leurs étapes sont marquées par les églises du Poitou et de la Saintonge ; ils arrivent à Moissac

et élèvent le portail de l'église Saint-Pierre. Quand ils parviennent à Bordeaux leur éducation est parfaite. Ils peuvent interpréter avec délicatesse les légendes et les symboles; bientôt, avec science, la nature, la vie.

La ferveur populaire songea d'abord à multiplier les basiliques et les



Photo Neurdein.

Église Saint-Seurin (portail méridional).

XI^e siècle, la ville possédait un sanctuaire déjà célèbre au temps de Grégoire de Tours. La chrétienté le parait des plus belles légendes. Il était hors les murs, très exposé aux pillages; mais plus forte que tout était la foi et celle-ci annihilait la puissance dévastatrice du fer et du feu. Il portait le nom de l'évêque Saint-Seurin dont il possédait la dépouille et le nombre des actions belles ou miraculeuses du saint, s'augmentait d'âge en âge. Près de Saint-Seurin était une nécropole dont

chapelles; les monuments civils vinrent après, beaucoup plus tard. Les modes, la politique ont condamné les seconds; les églises seules sont demeurées, non pas intactes, mais riches des embellissements apportés par chaque âge, jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Alors, elles eurent beaucoup à souffrir du fait des architectes des Monuments historiques. Celles de Guyenne furent particulièrement maltraitées leur entretien ayant été confié à un architecte, choisi parmi les plus orgueilleux et les moins compréhensifs: Abadie.

Au moment où les constructeurs de cathédrales parvinrent à Bordeaux, vers la fin du

la célébrité égalait celle des Alysçamps. Elle avait été, croyait-on, consacrée par Jésus-Christ assisté de sept évêques. Aussi est-ce à cette terre sacrée que Charlemagne avait confié, au retour de Roncevaux, les corps des preux tombés autour du paladin, tandis qu'il déposait sur l'autel de la basilique le clair oliphant qui avait sonné en vain.

Nul endroit n'était donc plus digne du zèle des constructeurs libérés du cauchemar de l'an 1000.

L'édifice élevé par la ferveur des foules dès l'aube du XII^e siècle est demeuré à travers les âges, mais chaque époque lui a apporté sa parure. « Par son chevet rectangulaire, par ses travées carrées, par les berceaux transversaux qui épaulent la maîtresse voûte, celle-ci établie sur croisée d'ogives, Saint-Seurin tient de l'église à coupole », dit M. J. Brutails, l'érudit archiviste de la Gironde. Le porche ouest est du XI^e siècle; le chevet du XII^e, une partie de la nef du XIII^e, les chapelles des XIV^e-XV^e ainsi que le portail sud terminé seulement au XVI^e siècle. On a, depuis, consolidé, modifié, ajouté, plus ou moins pittoresquement, jusqu'au jour

où les pédants ont sévi. C'est ainsi qu'en 1830, le porche ouest du XIV^e siècle qui était en saillie et décoré de statues a été remplacé par une caricature néo-romane dont les détails jurent avec ceux du portail ancien qu'elle précède.

La basilique située à l'ouest, un peu en dehors du centre de Bordeaux, maintenant encore, est précédée d'une esplanade plantée d'arbres qui porte un joli nom : Allées d'Amour. Sauf le nom, ces allées n'ont rien de particulièrement poétique : leurs arbres sont moyens et n'appor-

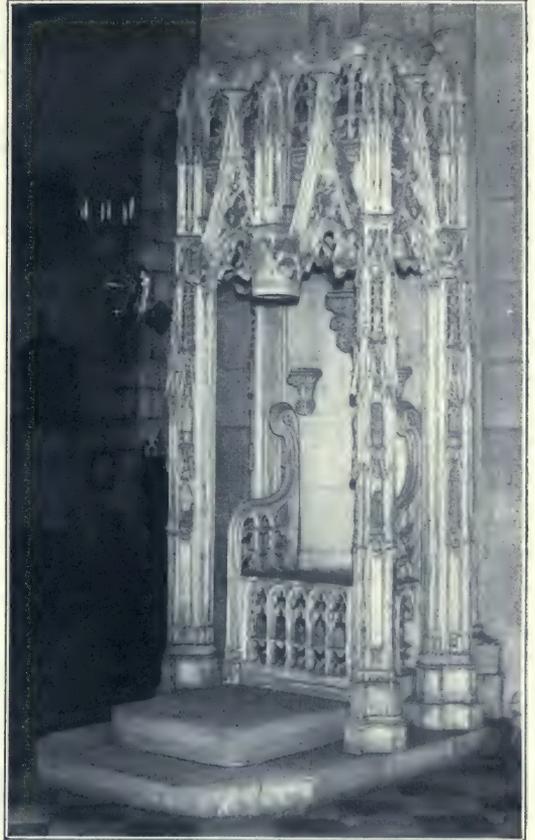


Photo Fourié.

Église Saint-Seurin.
Siège épiscopal en pierre (xv^e siècle).

tent ni ombre, ni mystère. Mais ils offrent l'avantage d'encadrer Saint-Seurin d'un décor de verdure proportionné aux dimensions du monument. Et puis, en mai, une foire fleurie s'installe sous ces allées.

Si l'on entre par le porche ouest, voisin d'un joli clocher roman, Saint-Seurin semble mi-enfoui en terre. Ce regrettable exhaussement du sol, qui remonte aux années 1700 et 1701 et atteint trois mètres, fait que les chapiteaux du portail d'un roman un peu rude, se présentent presque à hauteur d'homme ainsi que le bas-relief du tympan qui représente *saint Seurin reçu par saint Amand, évêque de Bordeaux, qui se démet en sa faveur de la juridiction épiscopale*.

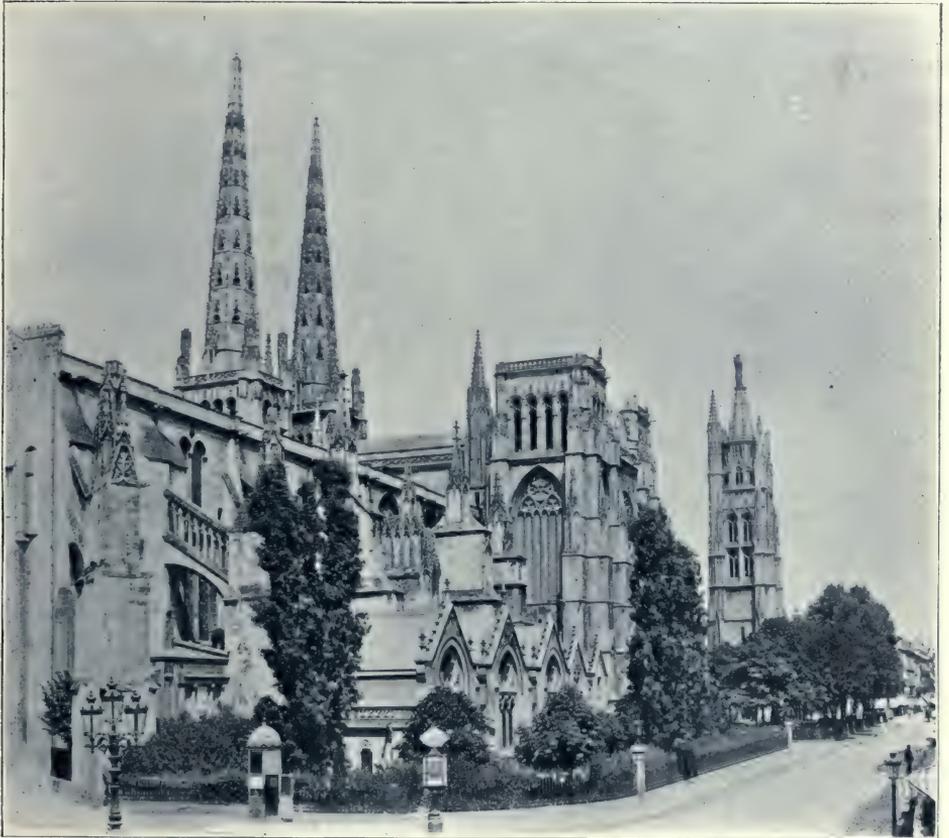
Mais, si l'on pénètre par le porche sud, la surélévation du sol est moins apparente et l'attention est aussitôt retenue par le joli spectacle qu'offre la riche décoration des trois baies du portail. Malgré une inégalité de technique résultant d'arrêts et de reprises et les témoignages trop visibles d'une restauration récente, cet ensemble séduit par la richesse ornementale et la délicatesse des détails. Certaines des grandes figures d'apôtres placées dans les entrecolonnements, de chaque côté de la baie centrale émeuvent, étant sobres de ligne et nobles d'expression. Aux deux extrémités ont pris place l'ancienne et la nouvelle Loi : *la Synagogue*, les yeux bandés et *l'Église triomphante*.

Dans le linteau inférieur de la baie centrale, la plus élevée et la plus riche, est découpée une arcade trilobée sur laquelle se trouve gravée l'épithaphe du chanoine Raimond de Lafond, décédé le 25 juin 1267. Tout autour, des branches de vigne finement sculptées. Au-dessus, *la Résurrection des Morts* et *le Jugement dernier* épousent la forme des voussures dont les cordons sont chargés alternativement d'angelots et d'une fine décoration végétale qui se répète dans les voussures des fausses baies latérales : leurs tympanes présentent, à gauche, *les Saintes femmes au tombeau* ; à droite, *le Songe de saint Amand*.

Entrons. Malgré les adjonctions des siècles, le renforcement disgracieux de certains piliers de la nef dont les voûtes s'effondrèrent à maintes reprises, la gravité romane demeure. Par des ouvertures rares et hautes, la lumière tombe vraiment du ciel, ne révèle que petit à petit les richesses disséminées ici et là et particulièrement autour du chœur qui réunit une belle chaire épiscopale en pierre finement ouvragée (xv^e siècle), des bas-reliefs en albâtre inspirés par la vie des saints patrons de l'église et des stalles sculptées (xvi^e siècle). A gauche du chœur, c'est la chapelle Notre-Dame de la Rose, construction de la Renaissance dont l'art délicat se manifeste dans de jolies arcatures. On y voit une statue de la Vierge,

un retable où douze bas-reliefs en albâtre retracent la vie de Marie, enfin, deux tombeaux de doyens morts, l'un en 1550, l'autre en 1570.

Autre madone, gothique celle-là, dans la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. A l'entrée du porche ouest, chapiteau élevé, donné comme tombeau de saint Seurin; un peu plus loin chapiteau gallo-roman



La cathédrale Saint-André.

Photo Neurdein.

provenant sans doute d'un sanctuaire plus ancien dont les épaves ont aussi contribué à décorer la crypte placée sous le chœur. Un mausolée élégant, celui de Jean-Jacques Dusault, évêque de Dax, doyen de Saint-Seurin († 1623), placé dans le bras sud du transept rompt l'unité de cet archaïsme rude et émouvant.

Avant que le sol de l'église eût été relevé, la crypte de Saint-Seurin faisait saillie à la hauteur du chœur et prenait jour sur l'église supérieure. Elle remonte aux environs de l'an 1000, mais la plupart des co-

lonnes, fûts et chapiteaux qui soutiennent les quatre minuscules arcades séparant l'allée centrale des bas côtés, sont gallo-romains. Tout cela est peu étendu, petit, sombre naturellement, mais si juste de proportion qu'une impression de grandeur demeure. Néanmoins ce ne sont pas les fragments de dalles remontant à l'époque carolingienne, ni, non plus, les sarcophages déposés par les divers siècles et dont deux eurent jadis l'honneur d'être reproduits dans l'*Abécédaire* de M. de Caumont, qui attirent l'attention des fidèles. Sans yeux pour de vénérables carreaux vernissés cimentés sur un pan du mur est, ni pour les amphores disposées à l'entour, ils se prosternent devant un monument relativement moderne, qui est à leurs yeux, le tombeau de saint Fort. De très loin, les mères viennent, au mois de mai, faire passer leurs enfants sur le bloc de pierre qui le surmonte. Cependant les érudits assurent que ce saint bien-faisant n'a jamais existé : « *Forte*, nom neutre, dit M. Brutails, désignait quelquefois un reliquaire : il existait à Saint-Seurin un *forte* sur lequel on prêtait serment. Ce « forte sancti Severini » a fini par prendre aux yeux du populaire une personnalité et par devenir un saint, auquel on s'adresse pour qu'il rende *forts* les enfants. »

A l'autre extrémité de Bordeaux se trouve l'église Sainte-Croix qui dépendait autrefois d'une abbaye de Bénédictins. Ses origines remontent presque aussi haut que celles de Saint-Seurin, mais elles ne sont pas parées des belles légendes, des faits miraculeux qui donnent à celle-ci une noblesse particulière. Elle n'a, non plus, rien à opposer à Saint-Fort. Mais les Bénédictins étaient gens doctes, patients, et richesse et renommée, quand même, leur vinrent.

Il y a peu d'années encore, l'église Sainte-Croix présentait une façade irrégulière, mais riche comme celle d'une châsse. A l'exemple des églises du Poitou et de la Saintonge dont elle avait le type, elle était décorée au-dessus des portails d'une série d'arcatures romanes et de cabochons de pierre sculptée qui se répétaient sur le clocher de droite, le seul existant.

Chaque siècle avait apporté sa floriture, sans souci de régularité. Une grande arcade ogivale, ajoutée sur la gauche, abritait par exemple une énigmatique sculpture, un cavalier, qu'en 1794 on détruisit faute de pouvoir l'expliquer. Mais la place restait, c'était encore trop. L'architecte Abadie y a mis bon ordre. Il a démoli, aligné, modifié, ajouté, gratté, et la façade de Sainte-Croix, aujourd'hui tristement régulière est fade et impersonnelle. C'est qu'Abadie que l'on retrouvera tout à l'heure à la cathédrale Saint-André, était un terrible homme. A l'exemple de ces chirurgiens qui arrachent mais ne guérissent pas, il dédaignait de réparer,

simplement, sans gloire, les édifices que confiaient à sa « science » les fabriques ou la commission des Monuments historiques. Il démolissait, transformait et cela au prix le plus élevé. On en sait quelque chose à Périgueux, où la vénérable église de Saint-Front fut, par ses soins, si fort maltraitée.



Saint-André. — Porte du transept septentrional.

L'église Sainte-Croix qui a subi le même sort, mérite cependant encore une visite. Car, ces pauvres monuments romans ont beau recevoir tous les assauts, il reste toujours en eux quelque chose de digne et de noble : l'abside notamment a encore de la beauté. Et puis, on y trouve quelques intéressants morceaux de sculpture. Par exemple, dans les voussures de la fausse porté de droite, *les Femmes aux serpents et aux cra-*

pauds. A l'intérieur, se voient quelques chapiteaux romans et des médaillons sur chacun desquels est figuré un personnage tenant en main une église. Dans le croisillon nord demeure le tombeau arqué d'un évêque du XIV^e siècle, dont une fine colonnette s'est détachée pour cacher de ses débris un ancien carrelage placé en avant du tombeau. D'autres tombeaux et une peinture du XIV^e siècle représentant les funérailles d'un prélat, subsistent dans une galerie de cloître, convertie en sacristie. Le clocher sud, le seul ancien, renferme une voûte d'ogives archaïque.

Les peintures placées dans l'église Sainte-Croix demandent également un examen attentif. Elles proviennent de l'abbaye de Sainte-Croix et d'un couvent de Capucins occupé depuis par le grand séminaire. Les plus intéressantes, d'origine flamande, sont des copies anciennes, d'après Rubens. Elles ont un caractère bien particulier. Peut-être sont-elles d'un élève direct du maître, artiste habile et sûr de son métier, mais affecté d'une

sorte de daltonisme qui lui a fait transposer certains tons, notamment les rouges qui ne sont ni pourpres ni carminés, mais brique, sans que cette transposition, très sensible, nuise pourtant à l'effet général. C'est ainsi qu'une de ces copies a pu être transportée de Sainte-Croix au musée où elle tient très dignement sa place.



Photo de M. Brutails.

Saint-André. — Statues de la Porte Royale.

Mais, de tous les édifices religieux élevés à Bordeaux par le moyen âge, la cathédrale Saint-André est de beaucoup le plus considérable et artistiquement le plus beau. C'est un vaste vaisseau mesurant 124 mètres en longueur et 50 mètres de large au transept. Le chœur plus élevé

que la nef augmente intérieurement l'impression d'immensité du monument que dominant à l'extérieur des clochetons, des campaniles et la tour isolée de Pey-Berland. Toutefois, Saint-André n'a pas la belle unité des cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims ou de Paris. Point de façade non plus. A cause des remparts qu'elle touchait presque, un simple mur ferme la cathédrale à l'ouest, c'est-à-dire là où se concentre d'ordinaire l'effort ornemental des imagiers. Ceux-ci ont reporté cet effort sur les façades des deux transepts qui offrent, surtout au côté nord, un développement considérable. La façade du transept septentrional est, au point de vue sculptural, une pure merveille. Elle fut élevée en grande partie aux frais ou avec le concours de cet extraordinaire Bertrand de Goth qui, liant partie avec le roi de France, d'archevêque de Bordeaux devint pape sous le nom de Clément V et transféra le Saint-Siège à Avignon. On s'accorde à penser que la statue adossée au trumeau fut sculptée à son effigie : le personnage qui porte la chasuble et la pèlerine est coiffé de la tiare et bénit de la main droite. Reste à savoir si la statue actuelle n'a pas été refaite à une époque déjà ancienne ou réparée. Elle est en effet d'une tenue inférieure à celle des six évêques



Photo Fourié.

Saint-André. — Contrefort de Grammont.

mitrés qui occupent à droite et à gauche, dans des niches surmontées de dais, les ébrasements du portail : deux portent la chasuble, deux la chape, deux autres la dalmatique. Ce sont là de très beaux morceaux de sculpture qu'augmente encore l'intérêt des physionomies. Certaines particularités révèlent des portraits. Les uns voient là les membres du clergé bordelais élevés au cardinalat par Clément V, en 1305, les autres, les évêques suffragants de la métropole ayant participé à la construction

des parties neuves de la cathédrale, ou encore des prédécesseurs de Bertrand de Goth au siège épiscopal de Bordeaux.

Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'ici aussi, on ait à déplorer l'intervention maladroite des restaurateurs. La tête de Clément V a été refaite et MM. Courajod et Frantz-Marcoü, dans leur beau *Catalogue raisonné du Musée de sculpture comparé*, du Trocadéro, ont observé que c'est

par erreur qu'une restauration a redressé la main entière du pape et altéré le geste de la bénédiction.

Le premier cordon de la voussure est décoré de dix anges placés sous des dais ; le second, de douze apôtres et le dernier, de prophètes et patriarches au nombre de quatorze. Le tympan comprend trois bas-reliefs superposés : en bas, *la Cène*, au-dessus, *l'Ascension* ; à la partie supérieure : *le Christ triomphant*, assis sous un dais, entre deux anges dont l'un tient la lance de saint Longin et l'autre le voile de Véronique ; deux autres anges agenouillés portent l'un, la lune, l'autre, le soleil.



Photo de M. Amtmann.

Saint-André. — Détail du contrefort de Grammont.

L'harmonie de l'ensemble aussi bien que la délicatesse des détails montrent à quelle perfection était arrivée la statuaire française dans le premier quart du XIV^e siècle. Aussi ce merveilleux morceau architectural est-il depuis longtemps réputé. Les musées de South-Kensington, à Londres, et de Sculpture comparée, à Paris, possèdent un moulage de cet ensemble qui nécessite un emplacement de plus de 9 mètres de large sur 11 mètres de haut.

Cependant il y a mieux. Au nord également, mais un peu plus à l'ouest se trouve la Porte-Royale. Ses dimensions sont moins imposantes, mais la sculpture en est plus émouvante encore. Le portail de

Bertrand de Goth, c'est la perfection, oui ; c'est la science plastique et décorative du moyen âge poussée dans ses plus extrêmes limites. Mais la Porte-Royale appartient à cette époque plus robuste, où la statuaire libérée d'hier de l'hieratisme, conservait cette gravité émue, dont allait ou croyait pouvoir se passer bientôt le réalisme maniéré du XV^e siècle.

La Porte-Royale remonte au temps de saint Louis. Elle a beaucoup souffert de l'indifférence des hommes. Condamnée, masquée par des constructions parasites, aujourd'hui rasées, elle apparaît



Photo de M. Brutails.

Saint-André. — Soubassement de l'entrée du transept méridional.

mutilée, privée de quelques-unes de ses statues, mais respectable et d'autant plus belle, car on s'est contenté de rassembler les fragments épars, sans songer à les compléter et à donner à cet ensemble l'apparence du neuf. Les statues mutilées des Apôtres ont retrouvé leur place dans les ébrasements de la porte d'entrée et ces belles figures sont si touchantes dans leur expressive simplicité que Viollet-le-Duc, bien inspiré pour une fois, au lieu de dessiner quelques-uns de ces abominables et anguleux magots que ses praticiens taillaient grossièrement, a fait mouler certaines de celles-ci en vue de les utiliser pour Notre-Dame de Paris où tant de niches vides étaient à garnir. Une petite frise figurant la *Résurrection des Morts* décore le linteau et souligne

ingénieusement de l'arabesque de ses obliques, la gravité verticale des figures du tympan au sujet desquelles M. Brutails a écrit : « La composition du tympan est empreinte d'un mysticisme touchant : Jésus-Christ triomphant est assis sur son trône ; mais, autour de lui, tout rappelle son supplice : les deux personnages à genoux sont sans doute la Vierge et saint Jean, qui étaient sur le calvaire au pied de la Croix ; des anges tiennent les attributs de la Passion, le soleil, la lune, la colonne de la flagellation. Dans les voussures, des anges (l'un qui porte un ostensor, est moderne), des saints et des saintes. »

Les figures anciennes placées dans les arcatures de la galerie qui règne au-dessus de la Porte-Royale ont, elles aussi, à souffrir du contact de quelques mannequins modernes qui jurent comme diables en paradis.

Près de cette porte se trouve le contrefort de Grammont, élevé entre 1530 et 1533 par l'archevêque Charles de Grammont. C'est un bijou où les artistes de la première Renaissance ont multiplié leur charmante fantaisie : d'ingénieux ornements atténuent ce qu'ont de définitif les attributs de la mort.

La façade du transept méridional, dont le portail a été privé de ses sculptures, est moins intéressante. Seuls les bas-reliefs du soubassement demeurent. Ils sont élégants, mais très mutilés.

Avant d'entrer, il faut faire le tour de l'abside où se voient sur les contreforts des figures de saints et aussi des grotesques, œuvres des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, d'un grand caractère. Un saint André et une sainte Madeleine ont même eu les honneurs du moulage, et figurent au musée du Trocadéro.

A l'intérieur, la cathédrale impose par ses dimensions, son aérienne élévation. Les voûtes des XIV^e et XV^e siècles sont soutenues par les fines nervures des doubleaux qui s'élancent d'assises presque romanes, et ce mélange de robustesse à la base, de légèreté au sommet, plaît à l'œil, tranquillise l'esprit qui voit les lois de la pesanteur respectées. Point de trop grandes ouvertures. Le jour éclaire franchement, mais sans dureté la nef et, tamisé par des vitraux à la hauteur du transept et de l'abside plus élevée, voile de mystère l'autel qui se détache sur un fond de vieilles boiseries.

Pourquoi faut-il que cet ensemble soit privé du beau jubé qu'avait fait élever en 1531, l'archevêque Charles de Grammont ? Il n'en reste que deux bas-reliefs ajoutés postérieurement, *la Résurrection du Christ* et *la Descente aux limbes*, placés à l'entrée de la cathédrale sous la belle tribune d'orgues construite au temps du même prélat et remaniée en 1810.

Mais, hélas ! les orgues qu'elle soutenait ont, elles aussi, disparu. Le buffet date du XVIII^e siècle et provient de l'église des Bénédictins de La Réole d'où il fut enlevé en 1804. Le jeu est celui de l'abbaye de



Photo de M. Amtmann.

Saint-André. — Vue intérieure.

Sainte-Croix. Au reste, ce ne sont pas là les seuls emprunts qu'on ait dû faire au commencement du XIX^e siècle pour remplacer les richesses que les modes ou les révolutions avaient enlevées de Saint-André : les belles grilles en fer forgé qui entourent le chœur sont l'œuvre de Blaise Charlut et proviennent de l'église de La Réole, tandis que la porte en bois sculpté qui ferme le même chœur a été fournie par Saint-

Bruno. Le maître-autel est également un emprunt. Il ornait primitivement l'église des Jésuites de Toulouse qui le cédèrent en 1763 aux Bénédictins de La Réole. Emprunt aussi, la majestueuse chaire en bois sculpté. Elle appartenait à la petite église Saint-Rémy pour laquelle Cabirol, un maître bordelais du XVIII^e siècle, l'avait exécutée. Mais ce sont là morceaux dépaysés dont le modernisme relatif gêne, par instants, les admirateurs de l'époque médiévale. Combien est plus forte, en effet,



Photo de M. Brutails.

Saint-André. — Stalles du bas-chœur.

l'impression ressentie lorsque, contre un pilier, on rencontre l'admirable groupe de *Sainte Anne et la Vierge* ou la *Sainte Marthe* de l'ancien hôpital Saint-André, deux maîtresses œuvres du commencement du XVI^e siècle!

Quelle émotion surtout lorsque dans la sacristie, moderne et confortable, parmi les fauteuils moelleux, les velours et les orfèvreries, on voit cloué au mur, comme méprisé, certain Christ en ivoire du XII^e siècle : un corps torturé, déchiré, agonisant ; cauchemar de beauté et de misère qui passe en souffrance les plus raffinées fantaisies des peintres espagnols.

Des enfeux abritent et des mausolées honorent des physionomies

d'autrefois. Enfeux d'Armand de Canteloup († 1332), de Pey-Berland († 1458) où a trouvé place une statuette d'évêque de date plus reculée, — de Raimond de Landiras, archidiacre du Médoc († 1362), occupé par la sépulture du cardinal Guilbert ; mausolée d'Antoine de Noailles, lieutenant du roi († 1562). Il est aussi des tombeaux modernes gardés par des figures boursoufflées, de marbre, qui symbolisent les vertus administratives de cardinaux, d'archevêques promus durant le XIX^e siècle et morts quiètement, sans héroïsme.

Comparons : Bertrand de Goth fait l'impossible pour élever le beau portail du transept nord ; Pey-Berland commence et assure les frais d'érection de la tour isolée placée au chevet de la cathédrale, œuvre délicate de 80 mètres de hauteur dont l'élégance complète le bel ensemble architectural offert par la cathédrale. Que fait le cardinal Donnet ? Il écrase le gracieux monument sous une lourde statue en cuivre repoussé de Notre-Dame-d'Aquitaine. Plus d'impression aérienne, plus de dentelle de pierre découpée sur le ciel bleu : la laideur !

Saint-André possède quelques bons tableaux. Le plus beau est un puissant *Christ en croix* de Jordaens, maîtresse œuvre donnée en 1804 par l'État au musée et que celui-ci échangea alors contre un prétendu André del Sarte dont il a quelque honte aujourd'hui. Un *Christ portant sa croix*, bon tableau d'un caractère accusé et qui est sans doute de l'école allemande, est faussement donné à Annibal Carrache. On voit aussi dans un beau cadre une *Vierge et un enfant* qui fut attribuée à tort à Léonard de Vinci, un *Christ devant Pilate* dont on fait honneur à Gérard Honthorst, une *Résurrection* d'Alexandre Véronèse, enfin une bien typique *Cène*, de Claude Hallé, qui montre avec quelle élégante indifférence le XVIII^e siècle traita les épisodes les plus nobles de l'histoire religieuse. Les gestes sont maniérés, la couleur chatoyante, le tout est empreint d'un pittoresque



Photo Neurdein.

Sainte Anne et la Vierge
à la cathédrale Saint-André.

théâtral qui indispose vraiment, quand on se rappelle que là, tout près, dans la sacristie, le XII^e siècle a mis tant de douleur dans un pauvre Christ d'ivoire.

Pour construire des sacristies, dans son « style personnel » Abadie, architecte d'enfer, a démoli un délicieux cloître du XIV^e siècle. Ses arcs trilobés gisent, renversés, et la pointe de leurs meneaux supporte maintenant les pots de fleurs des sacristains. Cependant il était pittoresque et robuste et ne demandait qu'à demeurer parmi les arbres et les fleurs, sous la protection des grands arcs-boutants voisins. Pour nous remettre le cœur, oublier l'infamie des restaurateurs, allons revoir le portail de Bertrand de Goth et la Porte-Royale. Mieux disposés, les yeux charmés, nous gagnerons gaiement Saint-Michel et le clocher élancé qui précède l'église. Haut de 109 mètres, il fut élevé de 1472 à 1492 sous la direction du bon maçon Jean Lebas, de Saintes, et de son fils.

La chose était hardie, car on devait compter avec un terrain miné par les eaux du fleuve. Aussi, dès 1493, avait-il fallu renforcer les piles. Puis vinrent les ouragans, les orages, un tremblement de terre qui endommagèrent la flèche, même la maçonnerie. Le tout cependant conservait un aspect personnel et ancien. Mais intervint Abadie. Il remonta la flèche et, l'imprudent ! démolit les murs de remplissage afin de faire du monument un joujou ajouré, gentil, maniéré, comme une orfèvrerie en zinc doré de la rue Saint-Sulpice. Alors le vent, la tempête recommencèrent leurs méfaits. On étaya le monument et Abadie au lieu de reconnaître son erreur et de renforcer la construction comme il avait été fait en 1493 transforma sa base qui perdit ainsi son caractère originel.

Ces travaux, disent les écrivains bordelais « coûtèrent à la ville des sommes folles » mais satisfirent l'âme sœur d'Abadie, le cardinal Donnet qui avait déjà écrasé le clocher de Pey-Berland d'une lourde statue. Le prélat bénit la restauration le 9 mai 1869. Ainsi fut défigurée une œuvre architecturale que le grand Vauban assurait être « une des plus belles pièces de l'Europe ».

Le clocher de Saint-Michel jouit parmi les touristes, et les lecteurs de relations de voyage, d'une renommée horrible. Sous cette tour se trouve un charnier où ont été dressés des cadavres momifiés extraits d'un cimetière voisin qui avait la propriété de conserver les corps. Et les morts, les pauvres morts du matin au soir sont torturés, maltraités, fouettés de verges pour la satisfaction des badauds qui, pour quelques sous, obtiennent l'autorisation de profaner cet enfer :

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs

a dit Beaudelaire. Personne ne se préoccupe de ceux-ci, « vieux squelettes gelés, travaillés par le ver », personne n'empêche l'exploitation de leurs grimaces et la profanation de leurs restes. Cependant la vision est



Photo de M. Galibert.

Église Saint-Michel et son clocher isolé.

poignante et Théophile Gautier, au début de son *Voyage en Espagne* n'a pas manqué d'insister sur l'impression ressentie :

« Les morts, au nombre de quarante environ, sont rangés debout autour du caveau et adossés contre la muraille; cette attitude perpendiculaire, qui contraste avec l'horizontalité habituelle des cadavres, leur donne une apparence de vie fantasmatique, très effrayante, surtout à la lumière jaune et tremblante de la lanterne qui oscille dans la main du guide et déplace les ombres d'un instant à l'autre.

« L'imagination des poètes et des peintres n'a jamais produit de cauchemar plus horrible ; les caprices les plus monstrueux de Goya, les délires de Louis Boulanger, les diableries de Callot et de Téniers ne sont rien à côté de cela, et tous les faiseurs de ballades fantastiques sont dépassés. Il n'est jamais sorti de la nuit allemande de plus abominables spectres ; ils sont dignes de figurer au sabbat du Brocken avec les sorcières de Faust.

« Ce sont des figures contournées, grimaçantes, des crânes à demi pelés, des flancs entr'ouverts, qui laissent voir à travers le grillage des côtes, des poumons desséchés et flétris comme des éponges ; ici, la chair s'est réduite en poudre et l'os perce ; là, n'étant plus soutenue par les fibres du tissu cellulaire, la peau parcheminée flotte autour du squelette comme un second suaire ; aucune de ces têtes n'a le calme impassible que la mort imprime comme un cachet suprême à tous ceux qu'elle touche ; les bouches bâillent affreusement comme si elles étaient contractées par l'incommensurable durée de l'éternité, ou ricanent de ce rire sardonique du néant qui se moque de la vie ; les mâchoires sont disloquées, les muscles du cou gonflés ; les poings se crispent furieusement ; les épines dorsales se cambrent avec des contorsions désespérées. On dirait qu'ils sont irrités d'avoir été tirés de leurs tombes et troublés dans leur sommeil par la curiosité profane.

« Le gardien nous montre un général tué en duel, — la blessure, large bouche aux lèvres bleues qui rit à son côté, se distingue parfaitement, — un portefaix qui expire subitement en levant un poids énorme, une négresse qui n'est pas beaucoup plus noire que les blanches placées près d'elle, une femme qui a encore toutes ses dents et la langue presque fraîche, puis une famille empoisonnée par des champignons, et pour suprême horreur, un petit garçon qui, selon toute apparence, doit avoir été enterré vivant.

« Cette figure est sublime de douleur et de désespoir ; jamais l'expression de la souffrance humaine n'a été portée plus loin : les ongles s'enfoncent dans la paume des mains ; les nerfs sont tordus comme des cordes de violon sur le chevalet ; les genoux font des angles convulsifs ; la tête se rejette violemment en arrière ; le pauvre petit, par un effort inouï, s'est retourné dans son cercueil.

« L'endroit où ces morts sont réunis est un caveau à voûte surbaissée ; le sol d'une élasticité suspecte, est composé d'un détritit humain de quinze pieds de profondeur. Au milieu s'élève une pyramide de débris plus ou moins bien conservés ; ces momies exhalent une odeur fade et

poussièreuse, plus désagréable que les âcres parfums du bitume et du natrum égyptien ; il y en a qui sont là depuis deux ou trois cents ans, d'autres depuis soixante ans seulement ; la toile de leur chemise ou de leur suaire est encore assez bien conservée... »



Photo de M. Amtmann.

Tour Pey-Berland.

Peut-être le grand Théo exagère-t-il un peu, quoique l'impression de chacun soit, à la vérité pénible.

Placée au centre d'un populeux faubourg commerçant et ouvrier, qui fut englobé dans l'enceinte de 1302, l'église Saint-Michel ne remonte pas au delà du XIV^e siècle. Mais les travaux ne furent activement menés

que postérieurement et ce monument d'un gothique un peu sec et d'un fini précieux marque la fin de la période ogivale. Le XV^e siècle termine le gros œuvre et le XVI^e ajoute la sculpture. Tympan de la porte du transept nord : *Sacrifice d'Abraham* et, au-dessus, *Sainte-Trinité* ; balustrade au-dessus de la troisième chapelle à compter de l'ouest dont le remplage laisse lire dans sa broderie de pierre : HENRI DE VALOIS, RAI, 1581 ; tympan de la porte ouest : *Adoration des Bergers* et *Adora-*



Photo Chambon.

La cathédrale Saint-André et la tour Pey-Berland.

tion des Mages (1553) et au-dessus, dans la seconde voussure, les dix Sibylles. C'est de la sculpture délicate, habile, œuvre d'un artiste attardé dans les subtilités du gothique finissant. — A l'intérieur, éclairés par des verrières très restaurées : Groupe de *Sainte Ursule abritant sous son manteau les onze mille Vierges* (XV^e siècle), panneaux en albâtre rappelant la vie de Jésus et la glorification de Marie, encastés sous un riche retable Renaissance en pierre de Taillebourg contenant dans trois niches les statues de la Vierge, de sainte Catherine et de sainte Barbe ; tombeau de la famille de Brivazac, *Pieta* (XV^e), *Mise au tombeau* (haut-relief du XV^e siècle), panneaux du XV^e encastés dans les sièges placés

autour du sanctuaire. Le XVIII^e siècle a doté Saint-Michel, d'une chaire très richement ornée (1753) d'un buffet d'orgues (1760), et d'un charmant chandelier pascal sculpté par Cabirol en 1782. Ah aussi! Abadie a honoré, çà et là, Saint-Michel de ses inventions.

Près du fleuve également, mais plus au cœur du Bordeaux communal, est l'église Saint-Pierre, reconstruite vers la même époque que Saint-Michel, c'est-à-dire au XIV^e siècle. Le XIX^e siècle l'a presque entièrement rebâtie ne respectant que le chevet et une partie de la façade. Passons. Pour les mêmes raisons nous nous arrêterons à peine devant Saint-Éloi qui demeure au milieu de vieilles rues enchevêtrées et abrite sa faiblesse contre la robuste maçonnerie de la tour du Gros-Horloge : la façade date de 1828. Cette fausse vieille conserve cependant l'épitaphe en trois langues d'Elie Vinet, professeur au collège de Guyenne (1587), commentateur d'Ausone et premier historiographe de Bordeaux. C'est là un parchemin qui atténue l'horreur des replâtrages.

Dans un quartier peuplé d'établissements monastiques ou hospitaliers, dont le silence est rompu parfois par les sonneries des couvents voisins, s'élève la petite église Sainte-Eulalie. Elle n'a jamais été très importante, étant rejetée à l'extrême pointe d'un des angles de la cité. Tous les siècles, depuis le XII^e, ont ajouté ou retranché quelque chose à son architecture. De jolies portes ont été bouchées pour donner de l'importance à d'autres plus laides. Telle quelle, elle plaît. Elle a dans Bordeaux une physionomie particulière. Et puis, observe M. Brutails, « cette malheureuse église est, malgré tout, un précieux témoin pour l'histoire de l'art de bâtir dans nos pays. Le chevet de Saint-André, Saint-Michel sont des œuvres du Nord importées sur les bords de la Garonne ; Saint-Pierre a été refait ; Sainte-Eulalie représente dans notre ville un



Photo de M. Brutails.

Église Saint-Michel. — Sainte Ursule.

type local de l'église gothique, à trois nefs à peu près égales en hauteur ».

A l'intérieur, peu de chose : de petits souvenirs des vieux âges. Mais la grille de la chapelle Sainte-Claire ou des Corps-Saints et certaines armoires sculptées témoignent de l'habileté des artisans bordelais du XVIII^e siècle. La grille porte cette inscription : DUBLANC ET DELAVIE, GRANDS SINDICS ; LAROCLETTE ET DUVERGIER, GRANDS OUVRIERS, 1751.

A l'extérieur, au nord, jolie porte de style ogival tertiaire. Sur les contreforts du chevet, de petites niches abritent des statuettes des XV^e et XVI^e siècles : madones, évêques, saint Roch, sainte Eulalie. La façade ouest est moderne.

Tout près de là est la chapelle de la Miséricorde, dépendant d'un couvent d'Annonciades dont la fondation remonte à 1521. C'est une église de la fin du gothique, à laquelle est attenant un joli cloître. Dans l'église, un haut-relief du XVI^e siècle : *Mise au Tombeau*.

C'est, pour les monuments religieux, l'essentiel du moyen âge et de la Renaissance à Bordeaux. Le reste n'est que ruines ou menus détails qui nous arrêteront un instant dans la promenade que nous ferons tout à l'heure à travers le vieux Bordeaux lorsque nous aurons étudié ce qui reste de l'architecture civile de la même période.

II. — L'ARCHITECTURE CIVILE

Les Portes. — Les « hostau ». — Maisons de pierre et maisons de bois. — L'hôtel d'Espaignet et sa décoration cabalistique. — Promenade dans le vieux Bordeaux.

Des remparts et des autres monuments qui caractérisaient au moyen âge toute commune et devaient abonder plus encore dans une ville qui était une capitale, Bordeaux conserve peu de chose. Une voie, la rue des Remparts, suit l'alignement de l'ancienne enceinte, entre la porte Dijéaux et la Cathédrale, mais n'offre derrière ses maisons que substructions, premières assises sans grand caractère ; plus pittoresques sont les tours, les murs autrefois crénelés, aujourd'hui embourgeoisés de fenêtres, de volets et de pots de fleurs que l'on peut voir en pénétrant dans certains logis, entre le Cours Victor-Hugo (anciens fossés) et la rue Renière. C'est là tout un coin de vieille ville qui ressuscite, paré du pittoresque qu'apportent chaque siècle et chaque lézarde nouvelle. Pittoresque auquel ne s'intéresse malheureusement qu'un petit nombre de

gens, archéologues et artistes, qui ont fort affaire pour défendre ces vestiges contre l'incompréhension de la foule et le mépris de l'administration.

Peu certain de la fidélité des Bordelais, Charles VII avait enserré la ville entre deux forts. Au nord-ouest, le fort de Tropeyte placé au bord de la Garonne, surveillait le fleuve et les quais, c'est-à-dire la richesse de Bordeaux. Au sud-est, le fort du Hâ placé à deux pas de la cathédrale



Photo de M. Amtmann.

Ancienne enceinte entre le cours Victor-Hugo et la rue Renière.

et de l'esplanade de l'Ormée où accoutumaient de se réunir les mécontents, et non loin de l'Hôtel-de-Ville, menaçait le Bordeaux municipal. Il ne reste rien de Tropeyte ou Trompette, si ce n'est le titre d'un mauvais roman-feuilleton, mais sa disparition a permis de tracer la belle place des Quinconces. Du fort du Hâ, demeure une tour enclavée dans les constructions du Palais de Justice et de la Prison. Mais, ainsi enclose, elle perd toute signification. Aux vieilles pierres il faut une parure : la mesure voisine, l'accès par une ruelle, un robuste lierre. Sans cela, elles risquent de paraître venues après coup, à l'alignement, en même temps que les trottoirs de granit, les becs de gaz et le trolley.

La Grosse-Cloche ou porte Saint-Eloi parle plus vivement aux yeux.

On aime toujours à voir surgir au bout d'une ancienne rue aux maisons pittoresques, une de ces imposantes constructions massives, hérissées de défenses, évocatrices d'émeutes et de sièges. Avec sa porte ogivale percée dans la masse de pierre, sa grande baie située hors d'atteinte des assaillants

dans laquelle s'encadre le bourdon, ses deux poivrières, elle plaît. Lorsqu'on sait qu'elle voisinait avec l'Hôtel-de-Ville, qu'elle abritait en quelque sorte les jurats qui, reconnaissants, la faisaient figurer dans les armoiries de la cité, on est pris de sympathie pour cette robuste construction. Elle n'est cependant que l'arrière-corps d'une porte de ville élevée au XIII^e siècle et munie de défenses plus considérables : l'ouvrage contenait six tours ; celle qui subsiste, placée du côté de la ville, moins exposée par conséquent, pouvait être parée d'un peu d'art et de fantaisie.

Le monument actuel a tous les caractères du XV^e siècle, mais ayant subi maintes avaries suivies de réparations, il n'est pas



La Grosse-Cloche.

Photo Neurdein.

parvenu intact. A la suite de la sédition de 1548, les commissaires royaux ordonnèrent que les cloches de la ville seraient enlevées et la maison de ville, rasée. La clémence royale intervint et réduisit la chose à la démolition du beffroi. En conséquence la cloche fut descendue, on découvrit les tours et on déposa « l'horloge qui estoit entre icelles ». Le 3 avril 1557, Henri II permit de les recouvrir et de rétablir l'horloge. Quatre ans après, la cloche reprenait sa place et signalait à nouveau les

cérémonies solennelles et les incidents mémorables. L'horloge qui regarde la rue Saint-James remonte à 1592, celle qui est placée du côté des fossés a été exécutée entre avril 1772 et avril 1774.

Le XVIII^e siècle a réparé la vieille tour, son couronnement et ses charpentes, — un peu lourdement, mais sans pédanterie.

Moins guerrière encore est la belle porte du Cailhau ou du Palais. Bien que reliée autrefois à l'enceinte, du côté de la Garonne, cette porte très ornée jouait un rôle d'apparat plus que de défense : le fleuve tout proche étant une garantie suffisante. Elevée à la fin du XV^e siècle, elle remplaçait une porte plus ancienne qui tenait son nom de la famille Cailhau dont plusieurs membres avaient rempli les fonctions de maire. On l'appela aussi porte du Palais, car elle était voisine du palais de l'Ombrière, reconstruit sous Louis XI, à destination de Parlement. Achevée en 1495, elle devint en arc-de-triomphe afin de commémorer la victoire



Photo Neurdein.

Porte du Cailhau.

récente de Fornoue. A cet effet, on y plaça en compagnie de saint Jean, patron de la Jurade, les statues de Charles VIII et du cardinal d'Épinay, compagnon de chevauchée du roi. Mais, de ces statues, des divers écussons et bas-reliefs qui décoraient la porte du Cailhau, il ne reste rien en place. Au XVIII^e siècle la porte fut défigurée et le XIX^e siècle l'a rétablie plus ou moins dans son état primitif. Les statues ont été refaites et ce qui restait des originaux, du Charles VIII par exemple, a

été déposé au musée des Antiques. Au reste, autour de cette porte on a détruit l'ambiance. Le XVIII^e siècle a jeté bas la Chambre du Parlement et a élevé sur son emplacement des façades qui ont le mérite d'être ornées de beaux mascarons et de fers forgés d'un goût supérieur. Le XIX^e a démoli la jolie Bourse voisine et rapetissé le monument en lui donnant trop d'air. Il l'a encerclée, enfin, de rails et de trolleys. Au XX^e a échu l'honneur d'installer un vestiaire dans son corps de garde, les étages supérieurs venant d'être convertis en musée d'histoire locale.

On regrette de ne pas trouver à côté de ces morceaux d'architecture militaire quelques-uns des beaux monuments publics qu'ils protégeaient. L'Hôtel-de-Ville où fonctionna en qualité de maire Michel de Montaigne, a été détruit dans un incendie. Du palais de l'Ombrière, résidence des ducs d'Aquitaine, des commandants français puis des sénéchaux anglais, du palais de l'Ombrière devenu Chambre du Parlement sous Louis XI, il ne demeure que le souvenir. Rasée aussi la Bourse du Commerce élevée tout à côté, à l'extrême fin de la Renaissance. Un relevé conservé à la Bibliothèque de la Ville et exécuté par Monsau, peu avant la démolition, fait particulièrement regretter sa disparition. C'était une élégante construction présentant au rez-de-chaussée trois arcades séparées par des colonnes jumelées, et deux étages de fenêtres décorées au premier, de frontons, au second, d'animaux affrontés, d'un joli dessin. Près de la cathédrale était le Doyenné, vieux logis que les Bordelais qui le connurent avant sa démolition, en 1866, aimaient à comparer à l'Hôtel de Cluny, de Paris. Disparus le collège de Guyenne et celui des Lois. Du collège de la Madeleine, construit pour les Jésuites et modifié et agrandi lorsqu'il fut aménagé en Lycée, il subsiste une petite façade englobée dans la grande façade du lycée moderne, sur le cours Victor-Hugo.

C'est non loin de là, à la Faculté des Sciences et des Lettres, sur le cours Pasteur qu'a été transporté le tombeau de Montaigne. Il est placé au milieu du grand vestibule du rez-de-chaussée. Montaigne, vêtu d'une armure, un lion à ses pieds, est couché sur un sarcophage en marbre blanc finement décoré de rinceaux et autres motifs qui atténuent ce qu'ont de terrible les simulacres de la mort et de pompeusement définitif les deux inscriptions grecques et latines qui ressortent en lettres de belles proportions sur des plaques de marbre noir encastrées sur chaque face du mausolée. Montaigne, le sceptique et subtil Montaigne, bardé de fer ! Eh oui ! C'était là, l'habit noir des temps jadis.

Il ne faut pas aller à Bordeaux pour trouver des spécimens caracté-

ristiques de l'architecture privée du moyen âge et de la Renaissance. Les travaux de transformation des Intendants, durant le XVIII^e siècle, ceux entrepris à partir de 1866, époque où fut décidé le dégagement de la cathédrale et le percement du futur cours d'Alsace-Lorraine ont entraîné la démolition de mainte vieille habitation, quelle que fut sa valeur archéologique. A la vérité, durant la période qui va du XIII^e au XVI^e siècle, les beaux logis ne furent pas très nombreux, peut-on croire. La chose s'expli-



Mausolée de Montaigne (Faculté des sciences et des lettres).

que par le caractère particulier et nettement tranché des castes qui composaient l'agglomération bordelaise. Il y avait une noblesse de robe qui fournissait parlementaires et jurats, une collectivité de riches marchands, enfin un appoint imposant d'immigrés. On ne parlera pas ici des artisans et du menu peuple qui se contentaient d'humbles échoppes. Seule la première classe, jurats et gens de robe, attachés à Bordeaux par des traditions de famille, des intérêts et des privilèges, songeait à édifier de belles demeures. Les autochtones voués au négoce, une fois enrichis, avaient les yeux sur les vignobles qui contribuaient à la gloire et à la richesse de la région. Quand ils construisaient c'était hors de Bordeaux, car ils

avaient l'ambition du manoir dans les vignes, qui leur donnait l'apparence de petits seigneurs. Les étrangers s'enrichissaient, restaient quelquefois, mais construisaient peu. En eux persistait le souvenir du pays natal : au milieu de l'activité du port, sous le ciel chaud et pur, les hommes des hanses regrettaient l'étroite maison de briques rouges aux pignons aigus sur



Photo de M. Brutails.

Hostau des Lalande (impasse de la rue Neuve).

lesquelles les pluies d'Allemagne et de Flandre ruisselaient. Et c'était vers le nord qu'allaient leurs désirs. Les hommes d'Orient, au contraire, songeaient aux terres parfumées qu'ils avaient quittées et qu'ils entendaient revoir. Et, de fait, les logis que les anciens bordelais ont connu ou dont les archives conservent le souvenir étaient des demeures de jurats et de parlementaires. Ainsi, les *taules* ou *hostaus*, des Beguey, des Monadey, des Mayensan, des Colomb, des d'Acra, etc., qui fournirent des maires à Bordeaux. C'était des constructions solides, peu élégantes, tenant de

la forteresse et qui pouvaient par suite abriter le maître du logis les jours de colère de la populace. A cela rien d'étonnant : avec leurs soubasements maussades les palais de Florence, cette ville ardente, ne sont autre chose que des maisons fortifiées.

La *taule* des Beguey demeura jusqu'en 1866. Elle était placée à l'angle des rues Poitevine et du Cerf-Volant. C'était, dit l'écrivain qui a traité de l'Habitation dans la *Monographie* de Bordeaux « un sombre logis ressemblant presque à une forteresse, dont les quelques fenêtres ogivales annonçaient l'architecture du XIII^e siècle ». Il abrita Pierre de Beguey, qui avait exercé les fonctions de maire en 1221. Cette *taule* qui exprimerait « par opposition au mot *hostau*, *oustau*, un logis quasi-seigneurial, protégé par une espèce de défense fortifiée » passa depuis aux Dalhan et aux Lansac.



Photo Fourié.

Porte de l'hôtel d'Espaignet (xvi^e siècle) (Musée des Antiques).

Voilà donc le type de la demeure aristocratique du Bordeaux du XIII^e siècle établi. Malheureusement on n'en a plus que le souvenir. Et s'il était possible avec un pan de mur, quelques ogives, de reconstituer le passé, on pourrait se consoler en allant rue Neuve, voir au fond d'une impasse, l'*hostau* des Calhau, puis des Lalande, deux puissantes familles bordelaises inscrites au livre d'or des maires de Bordeaux. Une porte ogivale murée, surmontée de deux fenêtres geminés, composées chacune de deux baies trilobées au sommet, sous un quatre-feuilles encadré d'une arcature en ogive, voilà

tout ce qui reste d'un logis où les seconds possesseurs, les Lalande, jouissaient du droit précieux de sauvegarde.

Cependant si des percées brutales n'avaient pas modifié au XIX^e siècle, la topographie de Bordeaux, on trouverait davantage que des souvenirs et des pans de murs, d'une époque où l'architecture privée devient particulièrement intéressante. On construit un peu plus dans la seconde moitié du XV^e siècle. Le malaise provenant de



Photo de M. P. Dupuch.

Porte de l'hôtel de Richelieu
(réédifiée cours d'Albret).

l'annexion à la France, très vif sous Charles VII, s'était calmé sous Louis XI qui avait doté Bordeaux d'un parlement, confirmé les prérogatives de son Université et facilité les transactions commerciales avec l'Angleterre. On utilise les richesses accumulées sous la domination anglaise à édifier quelques belles constructions religieuses, communales ou privées. C'est le moment où le palais de l'Ombrière, — la vieille bâtisse habitée par Aliénor d'Aquitaine, — est transformée à destination de Parlement, où s'élève la belle porte du Palais,

toute voisine, et maints logis aux façades de pierre finement ouvragée dont nous retrouverons une entrée, une arcade, un pilastre, une pierre, dans la promenade pittoresque que nous ferons tout à l'heure à travers les rues les moins modifiées du vieux Bordeaux.

De ces logis, le plus singulier était assurément celui que les bordelais du commencement du XIX^e siècle ont encore vu rue des Bahutiers. L'écrivain Bernadau qui connaissait si bien et aimait tant son vieux Bordeaux décrit ainsi la bizarre construction : « Elle a dix mètres sur seize de hauteur, sans compter les combles qui la couronnent par deux angles aigus. A chaque bout du mur de cette façade s'élève une statue de grandeur naturelle, ayant pour socle un vase antique. L'une tient

dans sa main une houlette; l'autre foule à ses pieds un bouclier sur lequel est sculpté une tête de Méduse. Entre ces statues est un écusson portant un loup qui a un rameau dans sa gueule, et paraît marcher sur un bûcher; au-dessous se voit un aigle et un agneau.



Photo de M. Antmann.

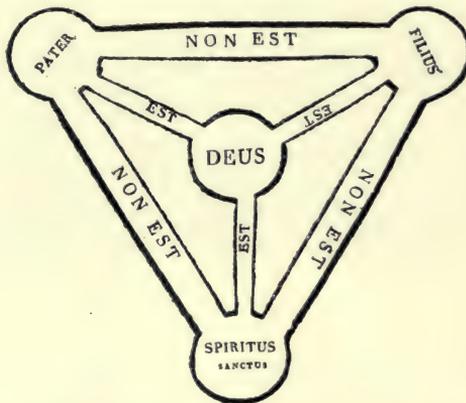
Hôtel de l'Octroi, rue du Loup.

« Les fenêtres du second étage sont entourées de pilastres gothiques. A droite et à gauche sont sculptés en demi-bosse divers animaux grotesquement groupés. Dans un coin on remarque un enfant assis sur un escabeau. Le mur du premier étage est également percé de trois grandes fenêtres, dont l'entourage est plus chargé que celui des ouvertures supérieures. »

L'origine de la maison de la rue des Bahutiers était fort ancienne et on

lui donnait des hôtes notoires. « Des antiquaires prouvent, dit Bernadau, que les anciens seigneurs de la Lande ont habité cet hôtel au XII^e siècle, et qu'ensuite il a été la demeure du sénéchal de Gascogne, jusqu'à l'époque où sa charge fut supprimée, lorsque Bordeaux passa définitivement sous la domination française. » Au XVII^e siècle, il abritait le président Jean d'Espaignet dont il conserva le nom. Ce d'Espaignet était croit-on Rose-Croix et curieux de sciences hermétiques. Toujours est-il qu'il avait joint à un *Enchiridion physica restituta*, publié en 1623, un petit traité dans lequel il tentait d'expliquer le secret de la pierre philosophale. Or, ce qui intriguait les contemporains de d'Espaignet, et ce qui a dérouté depuis ceux qui passaient par la rue des Bahutiers, c'étaient les emblèmes qui décoraient le couronnement de la porte d'entrée de son logis.

« Sur le centre de son arceau, dit Bernadau, au milieu d'un double rang de rosaces, est un écusson parti d'un chevron brisé à trois croissants ayant deux lis en haut et une tête d'agneau en bas. Une lionne allaitant un lionceau et une chienne avec son petit sur le dos, sont à chaque côté de ce ceintre. Il supporte un couronnement formé de quatre petites colonnes en demi-relief. Elles sont couvertes symétriquement, une moitié avec des fleurs de lis, et l'autre avec des têtes d'agneaux et de coqs. Dans l'entre-colonnement sont des écussons entourés d'arabesques. Au milieu du couronnement, et entre douze têtes d'anges, on a sculpté avec beaucoup d'art la figure suivante, qui a un mètre d'étendue en tout sens :



« Ce triangle est surmonté d'un hermès ou tête de Mercure trismégiste, représentant trois visages de vieillard, qui sont formés d'un seul ovale. Cette tête a pour supports un cygne et une femme en regard, posés sur deux griffons. La frise est garnie d'un large feston contourné, dont les sinuosités reposant sur chaque colonne, laissent sept vides. Ils sont occu-

pés par des vases antiques et quatre génies : l'un joue du violon, l'autre de la lyre ; celui du bout du midi embouche la trompette, et est à genoux sur son chien, et celui du côté du nord tient les pipeaux et repose sur une tête de Mercure ; au centre est un soleil rayonnant. »

Et Bernadau conclut « Les alchimistes vont jusqu'à soutenir que celui qui expliquera ces emblèmes, aura trouvé le secret de la pierre philosophale ».

Il faut en rabattre. Un occultiste de mes amis qui a étudié la porte et ses emblèmes observe : « Les idées qu'expriment les sculptures de cette porte relèvent plutôt de la Kabbale que de la Rose-Croix. En effet, le pentacle caractéristique de la Rose-Croix ne figure pas dans cette ornementation puisqu'au lieu de l'étoile à cinq branches nous y voyons représentée la figure du ternaire ramenée au quaternaire qui est symbole suprême de la Kabbale ».

Et il ajoute : « Ceux qui voient dans ces sculptures des symboles uniquement alchimistes sont trop exclusifs. On n'y retrouve point comme dans les sculptures du portail de Notre-Dame de Paris, un enseignement pratique des phases diverses du Grand Œuvre. Sans doute les théories générales de l'Alchimie s'y trouvent exprimées, mais il ne faut pas oublier que ces théories sont communes à toutes les philosophies découlant de l'enseignement des initiés de l'ancienne Egypte. »

En fait, celui qui fit sculpter ces symboles — qui semblent remonter au

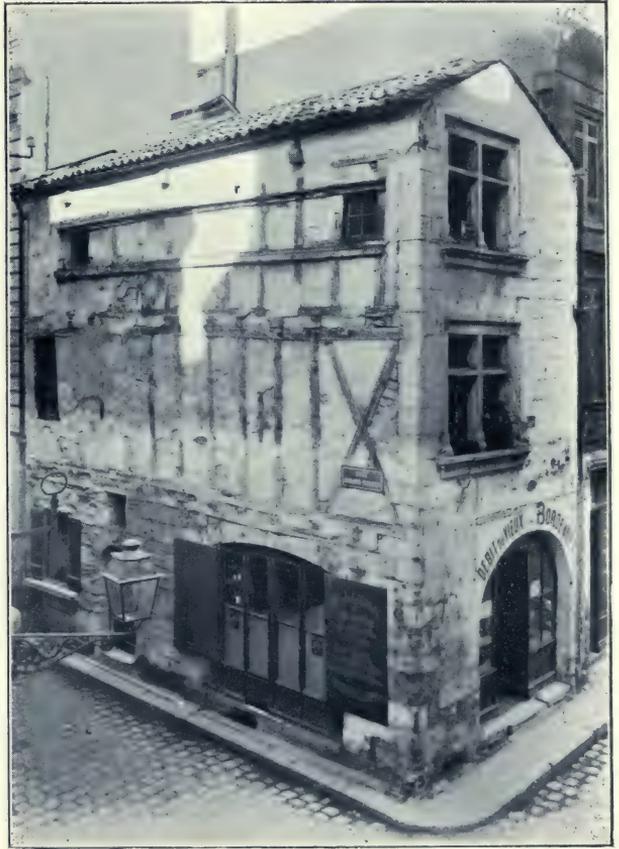


Photo de M. Amtmann.

Maison du moyen âge.
Angle des rues du Loup et d'Arnaud-Miqueu.

XVI^e siècle et être antérieurs par conséquent à la venue de Jean d'Espaignet, mort en 1679, — n'a pas obéi à une simple fantaisie. Il y a là tout un enseignement philosophique mais les seuls Kabbalistes en comprennent la portée, très limitée. L'entrée de l'hôtel d'Espaignet a été conservée et

placée au Musée des Antiques. Mais, afin d'accommoder ce fragment architectural aux nécessités du lieu, un rez-de-chaussée peu élevé, on en a scié les piédroits. Il a ainsi perdu toute élégance et s'apparente bien plus à un manteau de cheminée qu'à l'entrée d'un riche logis.

Il y a peu d'année encore, une belle construction de la fin de la Renaissance présentait, sur le cours de l'Intendance, une façade intacte. C'était l'hôtel de Richelieu construit de 1611 à 1614 pour Fr. de Pichon, habité par Louis XIV durant son séjour à Bordeaux, en 1659, et devenu au XVIII^e siècle l'hôtel du célèbre et heureux traitant Bon-



Photo de M. Aummann.

Maison du Prévôt.

Angle des rues de Corcelles et des Bahutiers.

naffé. Son architecture était particulièrement intéressante, car elle offrait une décoration originale qui ne tenait ni de la fantaisie de la première Renaissance française ni de la Renaissance classique qui florissait alors. La source d'inspiration avait été toute locale, car elle provenait sans conteste du modèle fourni par les Piliers de Tutelle, encore existants et situés à quelques mètres de là : les cariatides qui ornaient, à la hauteur du second étage, l'hôtel de Richelieu n'étaient que l'interprétation des figures décorant les piédroits des arcs des Piliers. Et ce qui est

particulièrement intéressant, c'est que ce n'est pas là, fantaisie et exception de la part du constructeur. Diverses autres façades éparses dans Bordeaux pourraient témoigner de l'influence exercée par les Piliers de Tutelle sur le goût bordelais qui utilisa cet élément décoratif bien après la destruction du monument romain. Admiration et imitation, d'abord, tradition ensuite.



Maison Renaissance (impasse de la rue Neuve).

A la vérité, les cariatides de l'hôtel de Richelieu existent encore et à la même place, mais surélevées, grattées, réparées, car le logis a été éventré et transformé en magasin de nouveauté. Dépaysées, elles dominent plusieurs étages de hautes glaces, de dorures et des superpositions de complets, de pardessus, de draperies et autres articles.

Plus heureuse, la belle porte d'entrée de l'hôtel n'a pas été défigurée. Transportée cours d'Albret, en avant des jardins de l'hôtel de Poissac (aujourd'hui Guestier) elle dresse sur la verdure son arc élégant soutenu par des colonnettes accouplées, et surmonté de motifs décoratifs. Elle ne

fait pas mal cours d'Albret, elle fait même très bien. Toutefois, combien elle devait être significative, cours de l'Intendance!

Un autre délicat spécimen de la sculpture de la Renaissance se voit encore rue du Pont-de-la-Mousque. C'est un encadrement de porte dont le fronton est décoré d'une tête de lion. La sculpture, nerveuse et fouillée, se colore avec un bonheur infini. Ce motif est appliqué sur l'arrière-façade de l'Hôtel de la Paix, dont l'entrée principale est sur le cours



Photo Calavas.

Portique de l'École d'équitation, rue Judaique¹.

du Chapeau-Rouge. Le goût de la Renaissance s'affirme encore dans les frontons chargés de masques de comédie qui surmontent les élégantes lucarnes d'un couvent de la rue du Mirail.

Il faut beaucoup chercher pour trouver à Bordeaux quelques-unes de ces maisons à chaîne de pierre et remplissage de briques qui furent à la mode sous Henri IV. Bordeaux qui disposait de belle pierre semble avoir été peu séduit par ce mode de construction qui fut en honneur ailleurs, à Toulouse, par exemple. Il apparaît cependant ici et là. Le spécimen le

1. Cette illustration et celles des pages 72, 84, 89, 90, 92, 98 sont empruntées à l'album : *Bordeaux. Architecture et Décoration au XVIII^e siècle*, par Léon Deshairs. (A. Calavas, éditeur, Paris.)

plus complet est l'hôtel de l'Octroi, rue du Loup. Les parements de briques s'allient heureusement ici aux frontons, corniches, allèges arabesquées, consoles de pierre, qui ont la sobre robustesse des architectures du temps de Louis XIII.

Par contre, malgré l'abondance de la pierre, la petite bourgeoisie commerçante s'est accommodée pendant plusieurs siècles de logis à pans de bois avec remplissage de briques ou de torchis. Bordeaux peut en

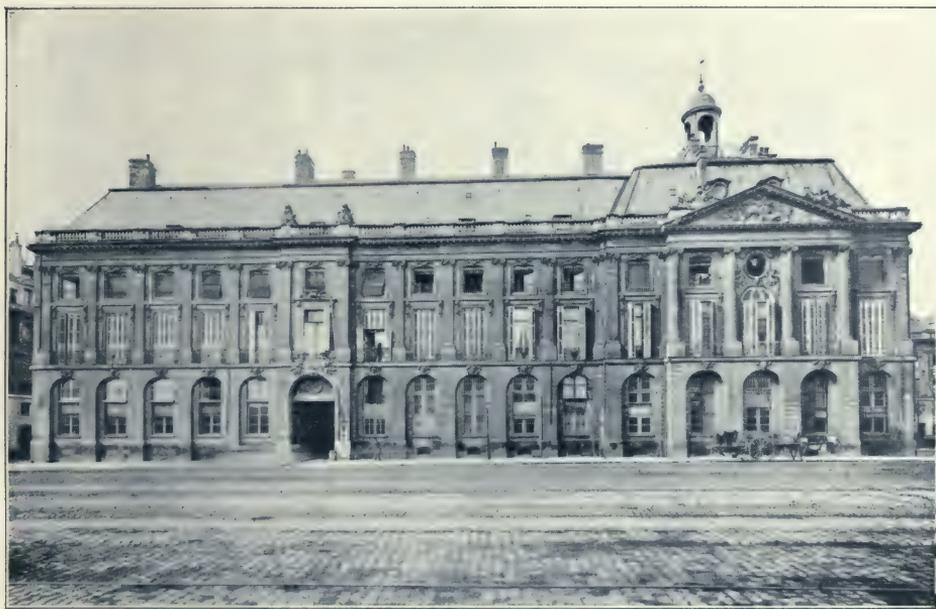


Photo Schmid.

Hôtel des Fermes (douane).

montrer encore quelques-uns rue Pilet, rue Saint-James, notamment. Mais ils sont de peu d'intérêt à côté de ceux qui ont été détruits durant le XIX^e siècle, place du Marché-aux-Veaux et rue Poitevine.

Il y en avait d'importants, avec de nombreux étages surplombants et tout chargés de sculpture. Les lithographes de 1830 ont perpétué le pittoresque de la Maison de l'Armurier. La jolie charpente sculptée d'un autre logis de bois, la maison Labadie, est conservée au musée des Antiques. Mais ce n'est là qu'un squelette à qui il manque l'épiderme, la vie et qui, soutenu par le mur froid, n'exprime guère plus qu'un panneau de coffre. A ces vieux bois rugueux, taillés à coup de serpe, il faut les oppositions crues de l'ombre et du soleil peinant pour entrer dans des voies trop étroites, malsaines peut-être, mais propres à faire valoir la

silhouette d'un logis, la signification d'une sculpture, l'incongruité d'un grotesque.

Il en est encore cependant de ces vieilles voies, au nom d'autrefois. Et à les parcourir, nous aurons quelque joie : l'imprévu surgira et notre



Photo Schmid.

Pavillon de l'hôtel de la Bourse¹.

esprit saura bien reconstituer tel logis dont il ne subsiste que la mémoire, rétablir l'intégralité de tel autre dont on a arraché les pierres significatives pour les placer dans un musée où elles gisent sans éclat, comme s'éteint au fond d'un écrin une perle marine.

Malgré les variations du goût et les démolitions, il subsiste, en effet,

1. Ce cliché et ceux des pages 51, 67, 85, 87, 91, 101, sont empruntés à l'album : *Extérieurs et Intérieurs du XVIII^e siècle à Bordeaux*. Ch. Schmid, éditeur, Paris.

assez de rues anciennes pour donner une idée de ce qu'était Bordeaux avant les transformations des Intendants. Et puis, c'est là où l'on retrouve au naturel la vie populaire : artisans prenant la rue pour atelier, — par exemple, les tonneliers, — femmes bavardes, souvent jolies, enfants à la voix chantante.

Quel meilleur rendez-vous que la Cathédrale ! On partira du transept méridional pour gagner la rue du Hâ. Mais que ce soit le matin.



Photo Neurstein.

Statue et place de Tourny.

Car, par l'échancrure formée par l'impasse Birouette, au delà des premiers plans ombreux, on verra tout ensoleillés les combles et les pinacles de la cathédrale dominés par la tour Pey-Berland. Rue du Hâ se trouvait aussi un vieux logis, jadis hôtel Despujols puis de Calvimont, qui, soutenu par des soubassements du XIII^e siècle, conservait une jolie porte à fronton brisé remontant aux premières années du XVII^e siècle. Une construction moderne de style renaissance le remplace.

Un coup d'œil à la rue des Ayres qui présente au n^o 46 des ouvertures où des croisées de pierre sont encore visibles et au n^o 36 un logis avec porte renaissance contigu à un bar dont la devanture décorée d'attributs égyptiens doit être contemporaine du Consulat.

Par la rue Porte-Basse, où au n^o 24 subsiste une vieille maison qui connut peut-être la domination anglaise, on gagnera la rue du

Loup. C'est là qu'est le bel hôtel de l'Octroi dont nous nous sommes déjà occupés. Il est signalé par le renflement d'une monumentale porte surmontée d'une balustrade en fer forgé d'un travail délicat. Au 33, une maison à croisée et à pignon fait l'angle de la rue Arnaud-Miqueu, autre vieille voie intéressante. Elle fut récemment habitée par le dessinateur Heidbrinck dont on n'a pas oublié les puissants croquis parus dans

le *Chat noir*, le *Courrier Français* et ailleurs. Il y vivait péniblement, malade et peu sobre. Par la rue Corcelles on gagnera la rue des Bahutiers, l'une des plus pittoresques de Bordeaux : le moyen âge et la Renaissance y ont laissé maints souvenirs. A l'angle de deux rues, une autre maison à croisée et à pignon, assez bien conservée, attire : c'est, dit-on, l'ancienne maison du Prévôt de l'Ombrière. Dans la même rue, maisons renaissance, plus ou moins défigurées. Deux subsistaient hier presque intactes au 9 et au 11, à l'angle de la rue du Cancéra. On a reculé l'une d'entre elles en rétablissant tant bien que mal, la façade, et démoli l'autre. C'était dans cette même rue



Photo de M. P. Dupuch.

Fontaine Saint-Projet.

qu'était le mystérieux hôtel d'Espagnet, tourment des kabbalistes.

Nous voici place Saint-Pierre. Dans la rue de la Cour-des-Aydes qui descend à la rivière, on voit au numéro 12 une petite maison Renaissance ornée de figures sculptées, malheureusement encrassées de badigeon. De vieilles rues, la rue des Argentiers, par exemple, les rues de la Coquille, du Chai-des-Farines nous conduisent à la rue Ausone, mutilée, raccourcie, privée de ses maisons de bois, mais que recommandent encore au 12, au 14, quelques beaux fers forgés et un ancien hôtel de la fin de la Renaissance sis au coin de la rue Porte-Saint-Jean : arcades au rez-de-chaussée, niche pour

statue au-dessus et chaîne de pierre avec remplissage de briques maquillées de blanc. La rue Porte-Saint-Jean mène dans la pittoresque rue de la Rousselle. Bizarre, étroite et sombre, anguleuse, elle plaît cependant. Voisine de la rivière, elle fut à toute époque un entrepôt recherché et ses celliers, dont les impostes ont été décorés au XVIII^e siècle de délicats fers forgés, regorgent encore de produits de toutes sortes. Montaigne y possédait les deux immeubles sis aux deux angles de la rue Faure et habitait l'un d'eux. Ils ont été depuis reconstruits. La rue Puits-Descazaux mène à la



Photo Neurdein.

Porte de Bourgogne ou des Salinières.

rue Renière qui possède parmi des logis plus anciens un très bel hôtel Louis XV dont la porte est ornée d'un délicieux heurtoir décoré de guirlandes de roses révélant le travail d'un ouvrier du temps de Louis XVI. Voici la rue Neuve, ainsi nommée dès le XIII^e siècle. C'est l'une des plus anciennes de Bordeaux et l'une des plus chargées de souvenirs. Mains vestiges y sont encore visibles et l'on peut conjecturer que telle façade modernisée masque des parties plus anciennes. Elle demeura longtemps le centre aristocratique de Bordeaux. C'est ainsi qu'au XVIII^e siècle Montesquieu y vint chercher femme. La famille de M^{me} de Montesquieu s'accommodait d'une demeure incommode et gothique : elle était située au fond d'une cour à gauche de l'impasse où nous avons signalé, plus haut, un pignon dans lequel s'ouvre une porte en arc d'ogive surmontée de deux fenêtres geminées, dernier vestige de l'ancien hostau des

Lalande. Dans la cour bordée de vieilles constructions qui fait suite, un hangar de planches masque sur la droite, depuis quelques années, un gracieux logis Renaissance, composé d'arcades surbaissées décorées de sculptures et surmontées d'un balcon avec balustres en bois. Un autre logis offrant une disposition analogue peut se voir au n° 30.

Qu'on prenne l'étroite rue Saint-Éloi pour gagner de la rue Neuve, la rue Saint-James. On jouira du spectacle offert par l'élégant chevet de l'église Saint-Eloi, sa tour absidale et ses clochetons qui se découpent sur le ciel. La rue Saint-James menait à l'Hôtel-de-Ville. Elle était mouventée car ses maisons de pierre sculptée ou à pans de bois, habitées par des jurats, des hommes de loi, des riches marchands, attiraient un nombreux public. La presque totalité des logis d'autrefois a disparu. On y rencontre pourtant encore une maison à pans de bois et au n° 16 un encadrement de porte de la Renaissance, mais qui paraît avoir été restauré sous Louis-Philippe.

Si la fatigue vient, il faut gagner la rue Sainte-Catherine. C'est la plus passante. Aussi l'unique omnibus à chevaux et à impériale qui subsiste à Bordeaux la parcourt-il en son entier pour aller de la Porte d'Aquitaine au Jardin public. La rue Sainte-Catherine a encore un aspect Louis XV bien caractérisé, toutes les maisons qui la bordent ou presque sont du XVIII^e. Modestes, pressées les unes contre les autres, elles offrent pourtant au-dessus de leur porte d'entrée et à la clé de l'arc des fenêtres de délicats et spirituels mascarons, parents de ceux de l'Hôtel de la Douane. Il manque aux allants et venants les costumes d'autrefois, mais les femmes y sont si souples, et de figure si gracieuse que l'on passe sur la chose, le visage n'étant pas indigne du siècle des fêtes galantes. La rue Sainte-Catherine longe aussi la place Saint-Projet qui conserve en face d'une élégante fontaine, décorée en 1737 par Vanderwort, une croix du XV^e siècle, très restaurée, provenant de l'église Saint-Projet, transformée en magasin.

Mais, si l'on est tout à la promenade, si au plaisir de voir des choses anciennes on a ajouté celui d'observer des détails de mœurs, on traversera incontinent les Fossés, devenus cours Victor-Hugo et où se voient outre l'ancien collège de la Madeleine, aujourd'hui Lycée, d'importants hôtels du XVIII^e siècle, de la période Gabriel, comme l'hôtel Raba et l'hôtel Gradis. Le visiteur prendra la rue du Mirail, riche en souvenirs : hôtel du président Le Berthon, maintenant Mont-de-Piété dont certains salons ont conservé leurs belles boiseries XVIII^e; en face au n° 36 sont les curieuses lucarnes ornées de grotesques que nous avons déjà signalées.

A côté, au 28, dans une arrière-cour subsiste un corps de bâtiment en brique et pierre avec galerie soutenant une terrasse. Enfin, au coin de la rue Saint-François, était autrefois l'hôtel Darche de Luxé d'Estrades.



Porte Dijeaux.

Photo Neurdein.

Un gracieux fragment, composé d'un perron et d'une colonne torse soutenant une tourelle, qui a été réservé lors de la démolition et placé depuis dans le jardin de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux, témoigne de la délicatesse architectural de cet ancien hôtel dont la construction remontait à la Renaissance. Il a été remplacé par une maison de rapport massive et bizarre. Avec ses cariatides d'ouvriers et de portefaix et ses volumineux frontons brisés, cet immeuble, construit vers 1860 par un

architecte du nom de Lacourrière qui fit deux ou trois essais du même genre à Bordeaux, s'apparente au modern-style; mais s'il a toutes les étrangetés, les contre-sens de celui-ci, il a, au moins, le mérite de l'antériorité. Et puis, si l'on gravit son escalier assez monumental, on a la



Photo de M. Amtmann.

Maisons Louis XVI, rue Poyenne, 39.

surprise de retrouver à la hauteur de l'entresol quelques gracieuses arcades surbaissées provenant d'une construction du XVI^e siècle.

Un coup d'œil rue Causserouge où à l'angle de la rue Leyteire se voit une porte à fronton brisé d'un beau dessin, — rue Pilet : encadrement Renaissance au n^o 6, maisons à pans de bois au coin du cours Victor Hugo, — rue des Faures, ou au coin de la rue Mauriac se voit un immeuble avec de larges ouvertures surbaissées reliées entre elles par des rubans de pierre. On y lit : *STYLE COURONNÉ, GENRE LACOURRIÈRE. 1860.* La même rue Mauriac oppose heureusement à ce second

échantillon du pré-modern-style la grâce d'un logis du XV^e siècle, hélas! bien détérioré, sis au n^o 4. — La rue des Allamandiers ramène à la Garonne, aux quais pittoresques chargés de ce côté, selon les jours et les heures, de beaux fruits colorés et de fleurs parfumées, et occupés, le lundi, par certain marché à la brocante où souvent encore l'amateur renseigné et tenace découvre sous une gangue de crasse quelque perle. Mais qu'est cela à côté des grandes foires de printemps et d'automne, d'avril et d'octobre. La place des Quinconces et ses abords sont alors envahis par des marchands de curiosités, de petits revendeurs, qui apportent là en meubles anciens, en étoffes d'autrefois, des pièces de choix, souvent dignes des plus grandes collections.



Bordeaux en 1669 (d'après une estampe de Berey).

CHAPITRE III

BORDEAUX SOUS LOUIS XIV

La ville est suspecte au pouvoir royal.—Agrandissement et reconstruction du Château-Trompette. — Démolition des Piliers de Tutelle. — Le rôle des Intendants. — Projet de place Royale ajourné. — Construction des églises Saint-Paul et Notre-Dame.

Le nombre des logis s'était augmenté à Bordeaux sous Henri IV et durant la minorité de Louis XIII, comme en témoignent des constructions de l'importance de l'hôtel de Richelieu et de l'hôtel de l'Octroi.

Le mouvement s'arrêta avec Louis XIV dont le règne eut des influences diverses sur la destinée de Bordeaux. La Fronde, les guerres, de lourds impôts entraînant des révoltes durement châtiées, entravent sa prospérité commerciale, inquiètent ses habitants prompts à l'enthousiasme, mais aussi vite découragés. Vient la révocation de l'Edit de Nantes qui accentue encore le malaise en contraignant à l'émigration des familles protestantes établies à Bordeaux depuis la Renaissance. Ces malheurs furent compensés en partie par les avantages que son port tira de certains traités signés sous Louis XIV. Celui des Pyrénées débarrasse ses armateurs des corsaires espagnols qui infestaient le golfe de Gascogne et leur assure des débouchés avec le Canada, l'Ile Bourbon, l'Ile de France, surtout les Antilles, source de richesse et de splendeur pour Bordeaux, au siècle suivant; d'autres traités entraînent le rétablissement de ses relations commerciales avec la grande cliente, l'Angleterre. On met des navires en chantier et la flotte augmentée pré-

pare la considérable prospérité dont jouira la ville, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Toutefois, l'argent acquis, ne reste pas entier à Bordeaux. Le marquis de Seignelay dans une lettre en date du 2 septembre 1670, écrit à Colbert :



Photo de l'Architecte.

Porte cochère, rue Poquelin-Molière, 9.

« Les gens de cette ville sont forts étourdis et fort vifs. Ils n'ont aucune application pour le commerce ; il n'y a pas trois bourgeois dans Bordeaux qui aient un vaisseau à eux. » Alors qui profite du mouvement du port ? — Les étrangers : « Le commerce se fait à Bordeaux par trois sortes de personnes : le moindre par les marchands français ; beaucoup par des étrangers qui se sont fait naturaliser ; le reste par des étrangers

qui viennent demeurer à Bordeaux pour faire le commerce et qui s'en retournent hors du royaume avec l'argent qu'ils ont amassé », ajoute un Intendant.

Cette constatation explique comment, même dans la période la plus florissante de la ville, au XVIII^e siècle, les Tourny, les Dupré de Saint-Maur eurent tant de peine à convaincre la jurade de la nécessité de certains travaux et ceux-ci enfin exécutés, à faire solder les architectes, entrepreneurs et ouvriers. Ce n'est pas le désir d'embellir qui fait défaut, mais la hardiesse pour le réaliser. Dès 1681, les jurats et même certaines personnes intéressées à l'établissement de nouveaux quartiers pensent bien à créer, à l'imitation des autres villes de France et de Paris où on élève la place des Victoires, une place monumentale avec la statue du Roi. Mais la réalisation est toujours reculée.

Les particuliers restent également sur la réserve. Cependant un logis somptueux, la maison Daurade, est élevée sur les dessins de Jules-Hardouin Mansart pour le président de Pontac. Peut-être est-ce vers le même temps que sont construits ou appropriés au goût du jour, quelques-uns des hôtels encore subsistants rue Poquelin-Molière. La belle porte cochère du n^o 9 est encadrée de constructions massives ayant le caractère du XVII^e siècle, à ses débuts, et la porte du n^o 1 est ornée d'un marteau, œuvre admirable de ferronnerie, daté de 1722, c'est-à-dire d'une époque où les grands travaux ne sont pas encore commencés.

Si l'on ne construit pas ou très peu, on détruit. En temps de troubles, durant les guerres de la Fronde qui ravagèrent la Guyenne de 1649 à 1653, les Bordelais accoutumaient d'installer sur la plate-forme des Piliers de Tutelle des canons qui répondaient fort heureusement à ceux du Château-Trompette, occupé par les troupes royales. Ils firent si bien que la forteresse était fort mal en point, presque démolie quand les troupes de Louis XIV redevinrent maîtresses de la ville. Un ordre royal décida sa reconstruction. Elle fut dirigée par l'ingénieur Duplessis sous le contrôle de Vauban. Le conseil du roi en profita pour jouer un mauvais tour aux Bordelais. Sous le prétexte d'élargir la zone de protection, deux arrêtés en date de 1665 et de 1676, ordonnèrent qu'il serait pris 190 toises sur les terrains qui environnaient le Château-Trompette. Cette décision entraînait la démolition de près de trois cents maisons et des Piliers de Tutelle, particulièrement visés. Car, encore debout durant la dernière émeute de 1670, ils avaient été utilisés, une fois de plus, par les habitants pour la besogne que l'on sait. Le vénérable monument, si populaire — et précieux à Bordeaux — fut donc rasé. Et, dès lors, le Château-Trom-

pette s'étendit, maître de l'espace et menaçant. De l'aveu de Colbert, la forteresse était appelée à servir « point contre l'ennemi du dehors et pour protéger la rivière », mais « pour tenir en bride la ville de Bordeaux boutefeux de guerre civile ». Elle avait encore un autre inconvé-



Entrée du cloître de la Chartreuse (avant la restauration).

nient qui disparut, toutefois, au cours de la reconstruction. Placée au bord du fleuve, sans quais alors, elle interceptait les communications entre la cité et le faubourg des Chartrons dont l'importance commerciale et maritime était déjà considérable. Pour aller de la porte du Chapeau-Rouge (place Richelieu) aux Chartrons, les charrettes et voitures devaient faire un long détour. Elles suivaient le pavé du Chapeau-Rouge, le pavé de l'Esplanade et le pavé des Chartrons. L'établissement d'un quai devant

le Château-Trompette ne fut autorisé qu'après 1660 et parce que la vanité de Louis XIV qui s'était arrêté huit jours à Bordeaux lors de son voyage d'Espagne, en 1659, avait été satisfaite de la réception de la ville et des fêtes multipliées en son honneur.



Photo Neurdein.

Notre-Dame.

Le nombre des constructions religieuses élevées à Bordeaux au XVII^e siècle est excessivement restreint. Il semble que les belles églises léguées par les siècles de foi suffisent amplement à la dévotion d'une population où l'élément protestant est considérable. Cependant au commencement du siècle, Blaise de Gascq encouragé par le cardinal François de Sourdis assainit les marécages situés à l'ouest de la ville et fonde une Chartreuse dont la chapelle élevée avec l'aide pécuniaire du cardinal, est devenue l'église Saint-Bruno. La première pierre en fut posée en 1611 et l'église fut consacrée en 1620. Mais

la décoration n'était pas achevée. C'est alors que l'archevêque Henri de Sourdis, grand amiral de France, frère et successeur du cardinal, donna, pour ces travaux, des marbres enlevés aux Turcs qui les destinaient à la Mecque. Ils ont servi à constituer le retable en marbre blanc, noir et rouge, qui entoure le chœur et encadre les tableaux et les statues. L'effet est somptueux, mais lourd. On a l'impression que la prière, parmi ces marbres, ces stalles et ces lambris chargés de têtes d'anges et de massifs

attributs, sous ce plafond d'une architecture compliquée peinte en trompe-l'œil, ne peut égaler en ferveur celle que les fidèles murmurent à Saint-Seurin et à Saint-André. Trop de fioritures empêchent le recueillement ici. Par contre Saint-Bruno possède une sobre *Assomption* de Philippe



Photo Chabon.

Guillaume Coustou : Apothéose de saint François Xavier (église Saint-Paul).

de Champagne et un *Saint-Bruno*, œuvre de grand caractère, austère et imposante, d'un maître, d'un grand maître inconnu. Dans la sacristie, on voit le beau monument que le marquis de Sourdis fit élever en 1691 pour sa femme et lui-même. Près de là, est le buste du cardinal de Sourdis. On rencontre aussi, à la sortie, un délicat morceau d'architecture : la porte de l'ancien cloître, malheureusement grattée par les restaurateurs, et, un peu plus loin, encastré sur la porte du cime-

tière, un beau bas-relief, l'*Annonciation*, qui provient de la Charreusse.

Avec un mauvais goût encore plus manifeste, les Jésuites élevèrent, en 1776, l'église Saint-Paul, copie réduite du *Gesù*, de Rome. Cette

construction pompeuse, sans mystère, conserve une *Apothéose de saint François-Xavier*, due à Guillaume Coustou. C'est un groupe de marbre, dont le maniérisme habile est bien fait pour s'arranger du tarabiscotage, des marbres vrais ou faux, des ors qui abondent dans cette église où se voient des boiseries plus habilement sculptées que réellement belles.

C'est ce qui arrive aussi à l'église Notre-Dame, ancienne chapelle d'un couvent de Dominicains, élevée aux environs de 1686 sous la direction de Pierre-Michel Duplessis, ingénieur et architecte du roi au département de Guyenne. C'est, à l'intérieur, un large et grand vaisseau très orné où l'œil ne remarque que les boiseries du grand orgue et celles du chœur. Elles sont,

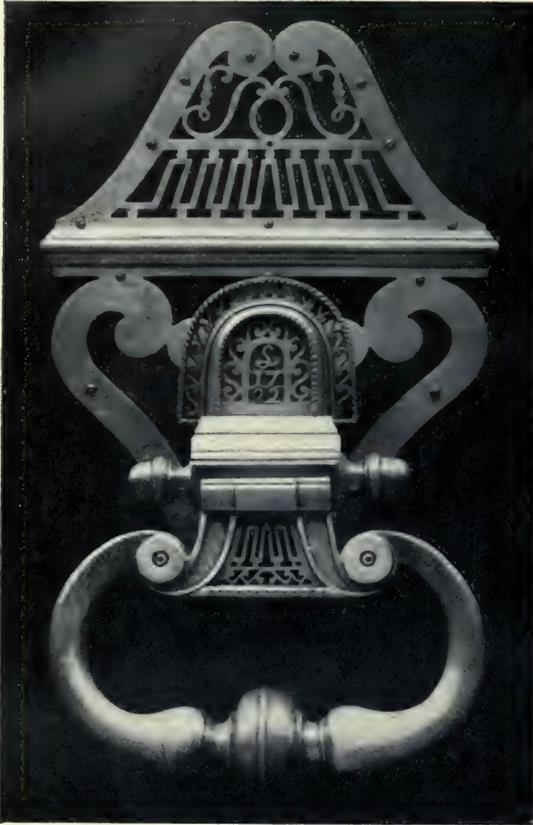


Photo Fourié.

Marteau de porte, rue Poquelin-Molière, 1.

paraît-il, l'œuvre d'un certain frère Thomas. C'est dans ce lieu sans austérité qu'avait été installé en 1793 le temple de la Raison. Les philosophes devaient être mal à l'aise, car, au milieu de ces marbres, de ces bois, de ces ors, un article de la Déclaration des Droits de l'Homme était dépaycé autant que, quelques années auparavant ou depuis le rétablissement du culte, un verset de l'*Imitation* ou de l'*Évangile*.

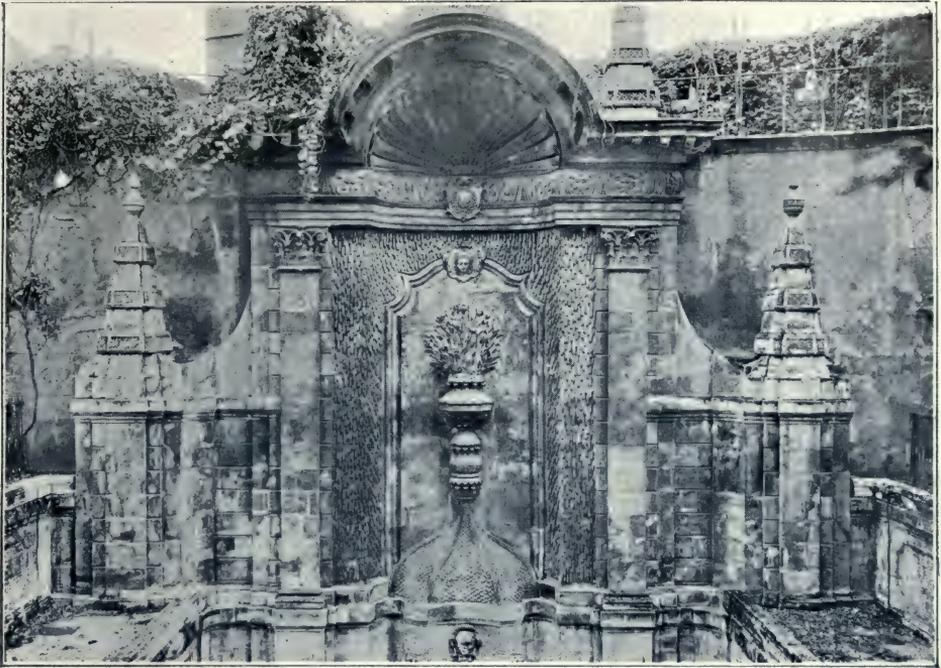


Photo Schmid.

Fontaine Sainte-Croix.

CHAPITRE IV

BORDEAUX SOUS LOUIS XV

Le rôle des Intendants. — Claude Boucher rend salubre Bordeaux et commence la construction de la place Royale. — Les Gabriel, J.-B. Lemoyne et Francin. — L'œuvre de M. de Tourny : les quais de Bordeaux, les cours et leurs portes monumentales. — Les intrigues locales forcent M. de Tourny à abandonner son œuvre.

Voici le moment venu où Bordeaux va être paré de sa définitive beauté. Le mérite de la transformation revient indirectement à Colbert. Ce sont les Intendants dont il impose l'autorité à la turbulente province de Guyenne qui feront de la cité mal construite, aux rues étroites et tortueuses, enserrée entre une enceinte en ruine, des forts menaçants et des marais malsains, une ville claire, harmonieuse, empreinte d'une beauté prenante.

Et c'est merveille d'assister à la lutte de ces vice-rois, contre les habitants routiniers, criant complaisamment misère ! Ils les malmèneront

quand il le faudra jusqu'à ce qu'ils crèvent leurs sacs d'écus, pour les rendre en définitive plus riches dans une cité plus belle.

Car ils eurent, ces Intendants, l'intuition de la richesse cachée, méfiante, mais que de menus faits révélaiient en certaines occasions. Et puisque, malgré guerres et impôts, il y avait, quoi qu'on dise, de l'argent, aucune force ne pouvait empêcher un Boucher, un Tourny, un Dupré de Saint-Maur, de rendre salubre et harmonieuse la ville. Et ces administrateurs s'y emploient contre les jurats timides, malgré le mauvais vouloir des habitants troublés dans leurs traditions. Cependant, les représentants du pouvoir central sont courtisans. Aussi parle-t-on d'élever en premier lieu une statue du roi au milieu d'une place dont les monuments se mireront dans le fleuve. Ajourné longtemps, le projet aboutit enfin avec Claude Boucher, intendant de la généralité de Bordeaux de 1720 à 1743, dont l'intelligente sollicitude pour la ville s'étendit à tout. Il réalisa d'abord l'utile en assurant à la ville des eaux saines et abondantes. C'est alors que sont élevées dans différents quartiers de la ville de jolies fontaines monumentales dont le dessin ou la décoration sont demandés aux artistes qui travaillaient à Bordeaux : Fontaine de la Grave, colonne brisée et surmontée de plantes, due à Gabriel ; Fontaine de Sainte-Croix (1735) ; Fontaine Saint-Projet, décorée de figures, d'attributs et de fleurs par Vanderwort, en 1737, etc. Cela fait, il s'occupa de la fameuse place dont on parle toujours et qu'on ne commence jamais. Grâce à ses efforts, la Jurade prit enfin, en 1728, une délibération homologuée par arrêté du Conseil, le 7 février 1730, qui décidait la construction au bord du fleuve, d'une place monumentale au milieu de laquelle s'élèverait la statue du roi. Les architectes locaux avaient immédiatement proposé des plans qui ne furent point agréés. On s'adressa à de Cotte, premier architecte du roi, dont les projets n'eurent pas plus de succès, malgré un mérite certain, prouvé par les dessins provenant de son cabinet, conservés par la Bibliothèque nationale, à Paris. Au contraire, ceux de Jean-Jacques Gabriel, contrôleur des Bâtiments du Roi, qui fut ensuite pressenti, obtinrent la pleine approbation du duc d'Antin, surintendant des Bâtiments, et celle de l'Intendant et de la Jurade. Sans attendre l'homologation de la délibération de 1728, Gabriel se rendit à Bordeaux, en 1729, pour étudier le parti à tirer de l'emplacement choisi et dresser le plan des constructions qui devaient entourer la future place Royale, aujourd'hui place de la Bourse. Mais ce n'est qu'en 1731 que les chantiers furent ouverts. On commença par l'hôtel des Fermes, devenu la Douane. Cette même année, J.-J. Gabriel passe avec J.-B. Lemoyne et

son fils, au nom de la municipalité de Bordeaux, un contrat par lequel ces artistes prennent l'engagement de livrer dans un délai de quatre années et moyennant la somme de 130.000 livres, une statue équestre, en bronze, du roi Louis XV. Mais il fallait songer aussi à la décoration des édifices en voie de construction : le 12 août 1733, Verberckt, sculpteur ordinaire des Bâtiments du roi, fut déclaré adjudicataire des ouvrages en pierre de Taillebourg à faire pour la place Royale de Bordeaux. Les travaux mar-



Hôtel de Lecomte, marquis de la Tresne (aujourd'hui à M. Gounouilhou).

chèrent régulièrement jusqu'en 1743. A cette époque, aidé par son collaborateur Vanderwort, Verberckt avait terminé la sculpture des frontons de l'hôtel des Fermes, et les autres sculptures prévues tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du monument. Mais il y eut, alors, un temps d'arrêt, motivé par le manque d'argent. Les deux sculpteurs retournèrent à Paris. Les travaux de maçonnerie ne furent repris que vers 1747, sous la direction de Jacques-Angé Gabriel qui, d'après les plans de son père, éleva, en face de l'hôtel des Fermes, l'hôtel de la Bourse et les bâtiments en retour sur la place. M. de Tourny songea à rappeler Verberckt.

Cet artiste et son collaborateur Vanderwort s'étaient montrés dans leurs travaux de l'hôtel des Fermes, décorateurs habiles, mais les mor-

ceux qu'ils avaient exécutés, notamment les deux frontons représentant, sur la place : *Minerve protégeant les Arts*, et sur le quai : *Mercure protégeant la navigation de la Garonne*, ne laissaient pas de présenter quelque lourdeur, qu'excusait leur origine flamande. Le hasard voulut qu'en 1747-48, Verberckt, qui semble avoir joué un rôle d'entrepreneur plus que d'exécutant et qui était peut-être seulement l'interprète de motifs dessinés par des spécialistes, ainsi qu'il arrivait souvent alors, fut occupé à Paris et à Versailles par des travaux commandés par le roi. Il proposa au nouvel Intendant, M. de Tourny, un remplaçant : Claude Francin.

C'était donner à Bordeaux, une perle !

Mais qui pouvait encore le soupçonner ? Claude Francin, neveu et élève des Coustou, petit-fils du sculpteur Pierre Lepautre, revenait depuis peu de Rome, où il était pensionnaire du Roi. Rien ne l'avait encore signalé. Il eut quelque peine à être agréé par M. de Tourny, quoiqu'en fait il s'agit d'exécuter les modèles fournis par Verberckt, artiste réputé et responsable des travaux. L'Intendant demanda la garantie de Gabriel, qui la donna.

La chose pressait, car la construction était en voie d'achèvement, et un artiste local apprécié, Vernet l'aîné, avait, sans l'assentiment de Verberckt, entamé les travaux décoratifs secondaires : têtes, consoles, agrafes, chapiteaux, vases, et même, croyait-on, obtenu l'entreprise de la décoration du pan coupé sur la place de la Bourse, M. de Tourny réservant aux artistes parisiens les frontons, les enfants au-dessus des avant-corps et les trophées. Au commencement de juin 1748, Francin, enfin agréé, arriva à Bordeaux et fit merveille. Il donna aux figures une distinction bien personnelle, faite d'élégance et d'esprit. Sous son ciseau, la pierre se colora, prit vie. Dans l'encadrément du chapiteau qui regardait la barrière du Chapeau-Rouge (place Richelieu), il représenta l'*Union de la Garonne et de la Dordogne* ; sur le quai, *Neptune favorisant le Commerce* ; mais il se surpassa en grâce, dans le fronton de la place de la Bourse où se voit *La Victoire tenant un médaillon de Louis XV*. Et dans tous, quelle entente de la couleur, quel souci de lisibilité, quelle préoccupation de l'effet général ! Ces travaux étaient achevés en août 1751. Dès ce moment, l'harmonieux ensemble qui impose l'admiration depuis près de deux siècles et qui séduira tant qu'il y aura des gens pour voir et des esprits sensibles au rythme des choses, — apparaissait dans toute sa splendeur.

C'était, c'est devant la Garonne, une spacieuse place flanquée sur les trois côtés de monuments d'une imposante élégance. A droite, la Bourse,

à gauche, l'hôtel des Fermes, au fond, encadré par les constructions en retour d'angle, un pavillon isolé dont le soubassement, les colonnes, le fronton représentant *la Libéralité*, répètent l'ordonnance des constructions latérales. Les assises sont sobres, mais d'un appareil robuste. Les pavillons bien ordonnés, soulignés de pilastres et coiffés de frontons gracieux et colorés, alternent avec des façades régulières égayées par la présence, au-dessus des fenêtres bien proportionnées, de mascarons spirituels alternant avec des coquilles et des chicorées délicatement fouillées. Cependant, depuis le mois d'août 1792, quelque chose manque : la statue équestre de Louis XV, dont le bronze majestueux se détachait sur la pierre des trois pavillons. L'œuvre avait été cependant fort applaudie et avait reçu une consécration qui, hélas ! n'était



Photo de M. Brutails.

Fontaine de l'hôtel de la Douane.

pas une recommandation en 1792 : l'approbation du modèle lui-même, Louis XV, qui avait une estime extrême pour le talent de Jean-Baptiste Lemoyne. On lit dans le *Mercure de France* du mois de mars 1735 : « Le 29 de ce mois, le Roy fit, dans la plaine des Sablons la revue des régiments des gardes françaises et suisses, et Sa Majesté les vit défiler après la Revue ; le Roy prit la route du Château de la Muette, et, malgré la pluie, Sa Majesté voulut bien se détourner pour aller auprès de la barrière du faubourg Saint-Honoré, dans l'atelier du sieur Le Moine, sculp-

teur de l'Académie, pour y voir le modèle de la statue équestre de quinze pieds d'élévation qu'on doit jeter en bronze incessamment pour la ville de Bordeaux. Sa Majesté parut très contente de ce superbe monument ; elle en remarqua avec beaucoup de discernement les beautés, et voulut

bien elle-même répondre, pour la justification du sieur Le Moine, à quelques observations qu'on avait faites sur un prétendu défaut. »

L'opération de la fonte eut lieu dans l'atelier de Lemoyne et, la chose faite, la statue fut acheminée par eau, à destination. Une gabare du roi, dont on avait scié le pont, la mena à Rouen, où elle fut placée sur le vaisseau *La Grive*, qui la transporta à Bordeaux. Jean-Baptiste Lemoyne, qui accompagnait son œuvre, assista à l'inauguration. La statue fut très admirée et son auteur, embrassé par l'Intendant au nom de la ville de Bor-



Photo Calavas.

Salon de l'hôtel de la Bourse.

Les portraits de Louis XV et de Marie Leczinska placés de chaque côté du cartel sont en tapisserie des Gobelins.

deaux. Outre les 130.000 livres passées au marché, il reçut 30.000 livres pour ses frais de séjour et de voyage.

Et cependant le bel effort de Lemoyne devait disparaître, fondre dans la tempête révolutionnaire, être dispersé sous forme de gros sous ou de bouche à feu. La maigre fontaine des *Trois Grâces*, sculptée par Gumery d'après un projet de Visconti, qui occupe l'emplacement de la statue équestre

de Louis XV, n'atténue pas le vide laissé par l'œuvre de Le Moyne.

La place Royale est en état, mais que de travaux restent à exécuter! M. de Tourny s'y emploie. Des cours vont être percés, des places ménagées et décorées de portes monumentales qui commanderont l'entrée des voies principales. Puis, la prairie marécageuse des Chartrons sera desséchée et sur le terrain conquis on tracera un merveilleux jardin dont la décoration des entrées sera demandée à Claude Francin. Alors les riches armateurs ébranlés suivront, élèveront sur les cours, autour des places, sur le périmètre du jardin public, de beaux hôtels.

Un nouveau Bordeaux va naître.

Mais où M. de Tourny fit merveille, ayant à lutter contre tous, jurats et bourgeois, et froissant les habitudes, les traditions séculaires des habitants des quartiers Saint-Pierre et de la Rousselle, c'est



Photo de M. Amlmann.

Maison Louis XV, quai des Chartrons, 116.

dans la transformation des quais irréguliers, bordés de masures.

M. de Tourny raconte Bernadau « fit assembler les propriétaires des terrains situés sur le port ; après leur avoir développé l'avantage de substituer à la ligne des échoppes dont on voit encore les commencements dans les rues de la Douane, du quai Bourgeois et de la Halle, un rang de belles maisons, il leur proposa de bâtir à leurs frais sur son plan, ou de lui vendre leurs emplacements pour le faire exécuter à ses dépens. Croirait-on qu'il n'éprouva que des refus de la part de ces pro-

priétaires ! Cependant il leur donna un délai pour réfléchir sur sa proposition ; ils la repoussèrent dans une seconde assemblée. Alors l'intendant leur déclara que, puisqu'ils étaient assez ennemis de leurs intérêts pour se refuser à coopérer eux-mêmes à la construction d'une façade que le bien public commandait, il allait ordonner d'en élever une au-devant de leurs maisons et qu'ils auraient à regretter un jour de n'être pas entrés dans ses vues. Cette façade fut construite dans l'espace de trois ans ; et si l'on n'a pas donné assez de dégagement aux maisons qui la formaient, si le quai n'a pas la profondeur nécessaire aux mouvements du port, c'est à l'obstination des anciens propriétaires du local qu'il faut attribuer ces inconvénients. »

Qu'on ne chicane pas sur la largeur des quais. M. de Tourny n'avait pas eu à les diminuer. Avant lui ils existaient peu ou pas et cette absence gênait considérablement les mouvements du port, de l'aveu des écrivains bordelais.

Tandis que maintenant c'est une admirable ligne de constructions partant de la porte de la Grave, pour aboutir onze cents mètres plus loin à la monumentale place due au génie de Gabriel. Onze cents mètres de façades en belle pierre bien appareillée, égayées au-dessus de chaque fenêtre, à la hauteur de l'étage principal, de mascarons et de souples coquilles ! L'architecte de cet ensemble était l'ingénieur Portier à qui M. de Tourny confia aussi la construction des portes monumentales, parmi lesquelles, les portes d'Aquitaine, Dijéaux, de la Monnaie, existent encore, mais combien défigurées ! Sous des prétextes divers, les entrées latérales qui flanquaient l'arc central et donnaient du corps aux monuments, ont été abattues. Alors qu'il eût été facile de concilier les exigences de la circulation avec l'esthétique !

M. de Tourny n'avait aucune attache bordelaise. Seule la beauté du site, la grâce qui se dégagait de cette ville commerçante, où les uns travaillaient tandis que les autres savouraient la douceur d'une vie facile dans une confiante apathie, l'avaient poussé à réaliser la tâche surhumaine à laquelle il consacra quinze années de sa vie (1743-1758).

Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny, naquit aux Andelys en 1697. Il débuta de bonne heure dans la magistrature. Pourvu de l'intendance de Limoges en 1730, où son intelligence, son esprit de décision le firent remarquer, il passa à Bordeaux en 1743. Esprit encyclopédique comme la plupart des hommes du XVIII^e siècle, son activité pouvait s'employer aux travaux les plus dissemblables. Energique et tenace, il se gardait pourtant de toute morgue. Il était, dit-on, vêtu à l'ordinaire,

d'un habit noir boutonné, et dont les devants râpés annonçaient l'assiduité avec laquelle il se tenait à son bureau où il était présent dès l'aurore. Les affaires de l'Intendance terminées, les cartons des architectes étaient ouverts, leurs dossiers examinés, les devis étudiés. Il visitait aussi les chantiers où il aimait à discuter avec les conducteurs de travaux et à interroger les ouvriers sur les difficultés de leur métier. La Chambre de Commerce le voyait assidu à ses délibérations et les commerçants routiniers étaient contraints de reconnaître la justesse et l'ingéniosité de ses avis. C'était aussi dans la Généralité, des routes améliorées, des ponts construits. Mais combien cela devait peser peu, l'heure des rancunes sonnée!

M. de Tourny avait des ennemis.

Le corps municipal jalousait son autorité, car l'arrêté d'août 1748, en autorisant — malgré eux — les jurats à faire exécuter les travaux qu'ils jugeaient nécessaires pour l'embellissement de Bordeaux, de concert avec l'intendant, spécifiait qu'outre l'autorité attachée à la place de celui-ci, « le roi en attribue une plus particulière, tellement que lorsqu'il y aura partage d'opinion entre l'intendant et les jurats sur les plans de construction, l'avis du premier prévaudra toujours, et son exécution aura lieu. »



Photo de l'Architecte.

Boiseries du petit salon de l'Hôtel-de-Ville (œuvre de Cabirol).

Les améliorations, les grands travaux entrepris n'allaient pas sans dépenses. On murmura, on accusa, et sur M. de Tourny se concentrèrent toutes les colères. En 1758, la place n'était plus tenable. Calomnié, peu soutenu à Versailles, force lui fut de quitter Bordeaux. Il partit le cœur serré, mais conscient des services rendus et de la grandeur de son œuvre. « Vous me maudissez, s'écria-t-il, navré, mais vos enfants me béniront. » Promu conseiller d'État en exercice, il mourut à Paris en 1761.

Les Bordelais ne tardèrent pas à regretter le départ de M. de Tourny, car les nouveaux intendants aidés par le fastueux et puissant duc de Richelieu nommé depuis peu gouverneur de la province, continuèrent l'œuvre monumentale entreprise par leur prédécesseur, et peut-être, se trouvant mieux soutenus, eurent-ils moins d'égards encore pour les doléances des jurats et du peuple bordelais. Ils firent terminer les portes monumentales élevées sur les cours et les quais à l'entrée des grandes voies et qui étaient outre celles déjà citées : les portes Dauphine, des Capucins, Royale, du Chapeau-Rouge, de Saint-Germain ; incitèrent, contraignirent au besoin, les propriétaires de terrains sur lesquels passaient de nouvelles voies, à élever de belles maisons qui devaient en certains points (place Dauphine, commencée en 1758 et inaugurée en 1770) répéter une ordonnance arrêtée à l'avance. C'est enfin, MM. de Clugny et Dupré de Saint-Maur et le duc de Richelieu qui imposèrent l'érection du Grand-Théâtre, cette construction qui engloutira des millions mais assurera à son constructeur, Victor Louis, l'immortalité.

Au moment où les travaux de la place Royale s'achevaient, le piédestal de la statue équestre de Louis XV, déjà en place, n'était pas décoré. Francin avait montré trop de talent pour qu'on ne pensât pas à lui. A la date du 24 octobre 1749, M. de Tourny écrivit à Jacques-Ange Gabriel : « Si nous avons le marbre, le sieur Francin, que vous avez envoyé, *et dont je suis fort content*, pourrait entreprendre le revêtement ; m'en ayant parlé je lui dis de me faire un dessin qui auroit besoin de votre approbation. Je joins icy celui qu'il m'a remis. » Francin prévoyait sur les faces latérales deux bas-reliefs : la *Bataille de Fontenoy* et la *Prise de Port-Mahon*. La conception de ces bas-reliefs ne fut pas une petite affaire : il fallut satisfaire le roi, le maréchal de Richelieu qui avait assisté à la bataille de Fontenoy, enfin la municipalité. Si Francin fit deux œuvres charmantes, ce ne fut ni sans peine, ni sans frais. Pour établir la composition définitive il dut demander la collaboration de Charles Parrocel, peintre du roi pour les batailles, puis faire le voyage de Bordeaux à

Choisy-le-Roi pour soumettre la composition à Louis XV. Bref la décoration du piédestal de la statue de Louis XV demanda près de quatre années de travail à Francin. Mais quels jolis morceaux de sculpture décorative il exécuta ! D'abord pour les faces latérales, les deux bas-reliefs mouvementés, colorés, taillés dans le marbre de Carrare avec une adresse infinie ; puis, pour l'avant et l'arrière, deux amples cartouches : l'un, du côté du fleuve, représentant les armes du roi ; l'autre, du côté de



l'photo Neurdeia.

Hôtel de Ville.

la ville, les armes de Bordeaux. Enfin, sur le soubassement, quatre trophées caractérisaient l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Le piédestal subit le sort de la statue, en 1792. Ses morceaux ont été dispersés. Le musée des Antiques a cependant recueilli les cartouches, et les trophées tandis que les deux bas-reliefs, après avoir erré longtemps, ont pris place dans la cage du vaste escalier de la bibliothèque de la ville.

Mais là ne s'arrêtent pas les travaux de Francin. Il fut encore chargé d'exécuter les groupes qui ornaient la porte du Chapeau-Rouge fermée par une grille dessinée par Gabriel, la sculpture de la porte Dijeaux et de la porte d'Aquitaine, enfin les groupes et faisceaux des portes d'entrée du Jardin public, ainsi que la décoration du fronton de la façade nord du portique de l'École royale d'équitation où il représenta le *Char du*

Soleil. Toute la grâce, tout le moelleux de sa sculpture se retrouve dans ce dernier travail, d'une composition si heureuse. Hélas l'œuvre exécutée pour un emplacement déterminé, — l'École d'équitation était contiguë avec le Jardin public, — a été transportée depuis rue Judaïque. On en a profité pour la restaurer, c'est-à-dire en compromettre l'esprit. Et puis le décor, l'éclairage sont différents !

Ces travaux où l'artiste se montrait supérieur durent lui attirer maintes commandes de la part des habitants. S'il était possible d'examiner de près les gracieux frontons de certains hôtels de Bordeaux, nul doute que des particularités de technique ne révèlent sa manière.

Mais, qui donnera les noms des praticiens qui taillèrent les mascarons piqués sur la devanture des maisons ; qui découvrira les prototypes de ces œuvres d'une fantaisie supérieure ?

On aimerait, par exemple, à reconstituer l'histoire des mascarons de la place Royale ou de la place Lafayette ! Quelle abondance de sujets, quelle variété dans l'expression, quelle fantaisie dans l'exécution ! La mythologie, la comédie italienne filtrée par Watteau sont mises à contribution. Mais bien plus encore les types, les visages contemporains. Combien sont la charge des bons artistes qui les exécutaient, espièglerie de camarade à camarade ; combien représentent telle figure de la rue, tel bourgeois flâneur à la trogne joyeuse ou fixent le sourire d'une jolie fille qui passait parfois, gracieuse, au bas des échafaudages ou s'arrêtait, mutine, devant le traiteur où les auteurs de ce musée en plein air prenaient leur repas ! Et pourtant ces mascarons n'étaient que de la menue monnaie décorative. Il y avait tant à faire ! Les bordelais prenaient goût à la construction, faisaient élever sur les nouveaux cours, et sur l'emplacement des vieux logis de certaines rues avoisinant la cathédrale, même au faubourg des Chartrons de plus en plus prospère, de beaux hôtels, de gracieuses petites demeures enrichies de sculptures fines et spirituelles et de fers forgés d'une élégante distinction. Beaucoup subsistent encore : cours Victor-Hugo, cours Pasteur, en face la Faculté des sciences et des lettres, cours du Jardin-Public, place Tourny qui offrait alors des façades régulières, place du Parlement, cours de l'Intendance, rue du Mirail : hôtel du Président Le Berthon (Mont-de-Piété), rue Vital-Carles : hôtel du Gouvernement (hier encore archevêché), rue de Cheverus, hôtel de Lecomte marquis de la Tresne (à M. Gounouilhou), et rue Sainte-Catherine, rue Porte Dijaux, rue Vital-Carles, rue du Raze, quai des Chartrons, etc...

Mais il faudrait pénétrer dans ces logis afin d'admirer après la

belle façade, la galante décoration des salons, des cabinets et des chambres : boiseries finement travaillées, cheminées de marbre sculpté d'un grain admirable, bronzes délicatement ciselés. Pour avoir produit avec cette perfection et en telle abondance, il fallait une école nombreuse de praticiens. Elle semble avoir surgi après 1730, alors que Bordeaux devint le grand dépôt des bois des Iles. Car, jusqu'alors, fait peu croyable, le bois était cher dans ce port et c'est une des causes pour lesquelles les armateurs bordelais faisaient construire souvent en d'autres villes, en Hollande principalement, les vaisseaux qu'ils lançaient à la mer. Mais dès lors les billes des bois les plus rares s'accumulent sur les quais et, vu la modicité du frêt, sont revendues avec des majorations si légères que les raffinés parfois les substituent pour la décoration intérieure, au chêne et au noyer.

Si l'on pouvait enlever le décor blanc appliqué sur les boiseries de certains salons, on constaterait que les lambris sont taillés dans l'acajou massif. La gouge pénétrait dans ce bois au ton chaud et faisait surgir de la matière une déco-

ration vivante et légère, où les jeux de la lumière produisaient tout leur effet, comme en témoignent les grandes armoires à linge, véritables monuments, également en acajou massif sculpté, que l'on trouve encore à Bordeaux. Leur fronton, au temps de Louis XV, s'anime d'un vivant masque et, sous Louis XVI, de guirlandes de roses si souples dans leur tonalité chaude qu'elles semblent modelées dans la cire.

Tout réside dans la perfection de l'exécution, car pour la composition,



Photo Fourié.

L'Automne par Pierre Lacour (Hôtel de Ville).

les sculpteurs sur bois s'inspiraient des modèles dessinés par Robert de Cotte, Boffrand, Blondel et multipliés par la gravure. Mais, avec quel goût ils interprétaient leurs modèles, avec quelle sûreté d'outil, quelle science de l'effet, ils faisaient onduler les lignes, tourner les volutes, épanouir un bouquet de roses, rire un grotesque !

Les premiers sculpteurs sur bois qui œuvrèrent à Bordeaux, attirés par les travaux de la place Royale, venaient d'un peu partout. Mais bientôt une école locale se forma, exquise, primesautière, spirituelle comme la population elle-même. Ces sculpteurs sur bois étaient-ils des ouvriers spéciaux ? Quelquefois. Mais bien souvent leur pratique de la pierre et la taille du bois était demandée au même artiste.

Ainsi arriva-t-il à Cabirol qui ouvragait la pierre des frontons du palais archiépiscopal que faisait construire le cardinal de Rohan et en même temps, décorait les trumeaux, les corniches, les lambris des salons de la même demeure.

Cet archevêque de Bordeaux appartenait à la fastueuse famille de Rohan qui, à Paris, à Strasbourg et ailleurs, élevaient des monuments au goût moderne. Ferdinand-Maximilien-Mériadec de Rohan-Guéménée qui s'ennuyait dans le vieil archevêché élevé à l'ombre de Saint-André au temps du cardinal de Sourdis, fit planter à l'ouest de la cathédrale et jusqu'au nouveau cours un grand parc à l'extrémité duquel les architectes Étienne d'abord, Bonfin et Laclotte ensuite, édifièrent un véritable palais. Commencée en 1771, la construction était terminée en 1781.

L'archevêché imposait et impose encore par le grand caractère de ses façades. Du côté de la ville surtout, il apparaît dans toute sa noblesse. La porte monumentale percée au milieu d'un portique composé de baies élégantes donne accès dans une spacieuse cour d'honneur bordée à droite et à gauche de constructions destinées naguère aux services domestiques. Au fond se présente le corps de logis principal composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages décorés de pilastres. Au-dessus, encadré par une balustrade masquant la toiture, un fronton courbe dans lequel Barthélemy Cabirol avait sculpté la *Sagesse Évangélique*, soulignait le pavillon central. Détruite sous la Révolution, l'œuvre de Cabirol est remplacée aujourd'hui par une horloge. A droite, l'escalier d'honneur, large, spacieux, chef-d'œuvre de stéréotomie, permet d'accéder aux étages supérieurs.

Sur l'arrière façade, du côté du jardin, on retrouve la même ordonnance. Seulement le fronton est triangulaire et la décoration de Cabirol,

La libéralité faisant graver par un génie les armoiries du cardinal de Rohan et distribuant de la main droite des pièces d'or, est encore en place. En fait, les constructions de l'archevêché présentent tous les caractères de l'architecture de J.-J. Gabriel. Elles sont, moins les combles, proches parentes des hôtels de la Bourse et des Fermes. La décoration intérieure est du pur Louis XVI. Malheureusement ce qui en reste est peu considérable.



Photo Neurdein.

Hôtel de Ville (façade sur le jardin).

En effet, si malgré les incendies de 1862 et de 1870, et les remaniements nécessités par les diverses destinations du monument, successivement : hôtel du Département (1791), hôtel de la Préfecture (1800), palais Impérial (1808), château Royal (1814), enfin, depuis 1835, Hôtel-de-Ville, l'archevêché a peu changé extérieurement, il n'en est pas de même à l'intérieur. Il ne subsiste que les appartements de réception de l'aile droite du rez-de-chaussée, c'est-à-dire un grand et un petit salon et une salle décorée de grisailles exécutées au XVIII^e siècle, dans la manière de Sauvage, par un maître local, Pierre Lacour. La décoration des deux salons est exquise. On ne peut se lasser d'admirer la franchise du parti, la délicatesse de ces guirlandes, de ces rinceaux, de ces arabesques qui courent sur les trumeaux, les lambris et les panneaux de porte. L'influence

du style pompéien est très sensible dans ces précieux échantillons de l'art bordelais au temps de Louis XVI. Cette ornementation est également l'œuvre de Barthelemy Cabriol. Elle prouve que ce tailleur de pierre était aussi un exquis sculpteur sur bois, souple, habile, capable de modifier à l'infini sa manière.

La construction de l'archevêché marque la fin de l'influence des Gabriel. Un autre artiste va venir, qui s'impose par un chef-d'œuvre, le Grand-Théâtre et du coup transformera le goût du public et des architectes locaux.

Eh ! quoi, n'y avait-il pas assez de monuments ? — Non. Encore une fois, la destinée de Bordeaux était d'être embelli malgré lui. Que les habitants le voulussent ou non, qu'ils fussent aimables ou hostiles, les intendants, gouverneurs, archevêques à peine arrivés s'éprenaient de la ville, la voulaient rendre séduisante, aimable. Les habitants criaient misère, opposaient la force d'inertie ; les hauts personnages passaient outre. MM. d'Esmangart et de Clugny qui succédèrent à M. Tourny se plurent à réaliser le programme arrêté par leur prédécesseur. Un aide puissant leur était venu. Le fastueux maréchal de Richelieu avait été nommé gouverneur de la province et avait pris résidence à Bordeaux, dans le bel hôtel qui était hier encore l'Archevêché et qui a conservé en partie sa décoration intérieure.

Or Bordeaux n'avait pas de théâtre. Le maréchal en exigea un, ce qui était beaucoup. Cependant, il imposa encore l'emplacement et contre le gré des bordelais, choisit l'architecte : Victor Louis.



Photo Neurdein.

Le Grand-Théâtre.

CHAPITRE V

BORDEAUX SOUS LOUIS XVI

Prospérité commerciale. — Le maréchal de Richelieu. — Victor Louis construit le Grand-Théâtre et fait un chef-d'œuvre. — Autres travaux de Louis. — Les architectes bordelais de la fin du XVIII^e siècle et leurs œuvres. — La place Ludovisi.

Le règne de Louis XVI marque l'apogée de la prospérité de Bordeaux. Tout lui réussit alors. Cette ère de richesse remonte à 1730 et s'accroît chaque année. Les armateurs bordelais ne possédaient à cette date que 79 navires formant un total de 3.207 tonnes. De 1763 à 1778, leur flotte s'accroît de 245 navires représentant un tonnage de 74.485 tonneaux. Aussi, pour les entrées et les sorties le port de Bordeaux est-il le premier, dépassant de plusieurs centaines Nantes, La Rochelle et Marseille. Autre chose : en 1729, Bordeaux avait expédié aux Iles 123 vaisseaux qui rapportèrent 6 millions de livres de sucre, et 1.200.000 livres d'indigo. Le chiffre de ce que l'on appelait « les retours des Iles » s'éleva cette année-là, à 7 millions et demi de livres. En 1782, il était de 130 millions, 310 navires ayant été envoyés aux Iles. Bref, ce qui en 1730 représentait l'importation d'une année, représente en 1785, à peine l'importation d'un mois.

Bordeaux est devenu le grand comptoir des Antilles : café, sucre.

indigo, cacao, bois précieux provenant des deux Amériques, surtout de la Martinique, de Saint-Domingue, et aussi de l'île de France et de l'île Bourbon, d'ailleurs encore, affluent à Bordeaux. Les trois-quarts de ces marchandises sont échangés par l'étranger contre du bel or monnayé. Aussi « le Pactole coule-t-il à Bordeaux » au dire d'un écrivain. En 1787, Bordeaux comptait 800 négociants sur lesquels 60 avaient une fortune dépassant plusieurs millions. Car la prospérité s'affirme rapide. Bonnaffé



Photo Galavas.

Ancien hôtel du gouvernement, rue Vital-Carles.

l'Heureux, simple commis en 1740, possède en 1791 une flotte de 30 navires et une fortune de 16 millions de livres. La production locale, le vin en particulier, augmente de valeur : un fin connaisseur, le maréchal de Richelieu qui fait dépenser aux jurats près de 3 millions pour construire un théâtre, son théâtre! leur rend le service de propager dans les hautes classes le goût du vin de Bordeaux jusqu'alors placé au second rang sur la table des délicats. Et voilà, qu'en dehors de l'Angleterre toujours excellente cliente, la Belgique, la Hollande, le Danemark deviennent des consommateurs appréciables.

Aussi l'argent, enfin, apparaît, circule. Les grands armateurs savent se montrer quand il le faut philanthropes. Dans les années de

disette ils font parvenir à leurs dépens des approvisionnements de farines qu'ils mettent à la disposition de la municipalité. On s'amuse aussi beaucoup dans la belle ville. Tout l'or amassé par les équipages durant les longues traversées coule, fuit dans les lieux de plaisir, entre les mains de belles filles que la facilité de vie et la douceur du climat ont attirées. Cependant, malgré cette prospérité, la jurade est gênée. Si le particulier est riche et sait consentir certains sacrifices pour satisfaire



Photo Schmid.

Péristyle du Grand-Théâtre.

ses plaisirs ou montrer la solidité de son crédit, il continue à se défendre avec une comique énergie lorsqu'il faut aider aux dépenses publiques, contribuer à l'embellissement de la cité.

Voilà pourquoi, depuis 1755, année où l'Hôtel-de-Ville de la rue Saint-James avait brûlé ainsi que la salle du Théâtre attenante, Bordeaux se contentait de bâtiments provisoires pour Hôtel-de-Ville et de baraques pour théâtre.

Certes on songeait à la reconstruction de l'un et de l'autre, mais on ne se décidait jamais. Pour le théâtre, notamment, en dehors de la question d'argent, des intérêts très contradictoires étaient en jeu ! Chacun défendait un emplacement favorable à ses intérêts. Toutefois on s'accordait généralement pour souhaiter que la nouvelle salle fût élevée à

proximité des quartiers aisés de l'ouest, vers le Château-Trompette. On comptait même empiéter sur ses glacis s'il était nécessaire. A ce sujet, les propriétaires des terrains expropriés lors de l'agrandissement de la forteresse et non indemnisés ou insuffisamment, cherchaient à tirer des



Photo de l'Architecte.

Grand-Théâtre. — Entrée de la salle de spectacle.

avantages de la reconstruction du théâtre soit en se faisant attribuer les terrains inutilisés alentour, soit en obtenant une part de bénéfice dans son exploitation. Chacun plaidait pour soi et les choses n'avançaient pas. La volonté toute-puissante du maréchal de Richelieu mit fin à cela. Il obtint du roi, la cession à la ville d'une partie des glacis du Château-Trompette, sous la condition que le théâtre serait élevé sur leur emplacement et que le produit de la vente des terrains inutilisés servirait à couvrir

les frais de construction du théâtre. Restait la question de l'architecte. Il imposa le sien.

Les jurats avaient d'abord pensé à Soufflot. Il venait de terminer le Grand-Théâtre de Lyon et on en disait le plus grand bien. Un projet lui fut demandé. C'était la seconde fois que les jurats s'adressaient au célèbre artiste. Un peu avant il avait été sollicité de concourir pour la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville. Il avait pris part au concours en même temps que Jacques-Ange Gabriel et trois architectes locaux : Portier, Bouzigon et Bonfin. Ce fut ce dernier qui fut choisi par les Jurats, mais à la condition de s'inspirer du projet de Soufflot. Justement mécontent du procédé, celui-ci se refusa à étudier un projet de théâtre.

C'est alors qu'intervint le maréchal de Richelieu. Sur sa recommandation, un jeune architecte parisien dont il aimait le talent d'artiste et les qualités d'homme du monde, Victor Louis, fut appelé à Bordeaux où il arriva le 3 avril 1773. Le 1^{er} mai suivant ses plans étaient adoptés, malgré l'opposition des Jurats qui eussent préféré confier le travail à un de leurs compatriotes et songeaient encore à Bonfin. Le 13 novembre on ouvrait les chantiers, mais les travaux ne furent activement menés qu'après l'arrêté du 7 mars 1775



Photo Schmid.

Grand-Théâtre. — Péristyle du grand étage.

Restait la question d'argent. Tout le temps que durèrent les travaux, elle fut épineuse et complexe. Il ne fallut rien moins que l'influence du duc de Richelieu, la bonne volonté des Intendants Esmangart, de Clugny et Dupré de Saint-Maur, surtout les qualités multiples de Louis, pour triompher des obstacles.

C'est du reste, une physionomie bien intéressante que celle de cet architecte et digne de tenter non pas seulement un écrivain d'art ou un



Photo Neurdein.

Les allées de Tourny, vues du Grand-Théâtre.

érudit, — Louis a eu son historiographe renseigné et fidèle en Charles Marionneau, — mais encore un psychologue.

Notons seulement que cet artiste qui fut un travailleur acharné, un constructeur savant et audacieux, aimant à vaincre les difficultés, était doublé d'un fin diplomate, homme du monde accompli, ouvert à toutes choses, à tous les arts et particulièrement à la musique. Il était connu comme musicien, dès son séjour à Rome, où il fut pensionnaire du roi. Cet art devait, du reste, avoir une place prépondérante dans sa vie. puisque M^{me} Louis, née Marie-Emmanuelle Bayon, était une exécutante de première force et un compositeur estimé qui fit représenter en 1776, un opéra, *Fleur d'Epine*, au Théâtre-Italien.

De quel aide ne fut-elle pas à Louis, cette femme séduisante, durant

les combats qu'il livrait à Bordeaux ! Elle y avait ouvert un salon où les plus hautes personnalités fréquentaient. Bien des gens entrèrent hostiles dans le salon de M^{me} Louis qui en sortirent séduits, vaincus par la grâce de la maîtresse de la maison et l'intelligence de son mari.

En vue d'atténuer l'hostilité qui l'entourait et de prévenir les accusations de malversation qui n'auraient pas manqué d'être lancées contre lui, à l'occasion d'une si considérable entreprise, Louis eut soin de faire nommer son concurrent Bonfin, « contrôleur de la nouvelle salle de spectacle ». « Plus au fait des prix courants des ouvrages » il devait arrêter lui-même toutes les conventions avec les entrepreneurs. Louis fit également entrer dans son agence l'architecte-ingénieur Lhote et Dufart qui remplit les fonctions de dessinateur. Il avait aussi amené de Paris quelques collaborateurs dévoués.

Et, ceci fait, malgré la mauvaise volonté des uns, la trahison des autres, malgré des contre-temps presque continuels aussi, Louis élaborait son chef-d'œuvre, étudiant les moindres détails, ne laissant rien au hasard. C'est ainsi que Louis exécuta ou révisa des milliers de dessins qui soigneusement conservés par lui sont entrés par la suite, par voie d'acquisition, aux Archives Municipales de Bordeaux. Malheureusement leur nombre a été considérablement diminué à la suite de l'incendie de 1862, qui laisse encore des traces sur les pièces sauvées. Mais celles-ci, souvent capitales, sont un témoignage éloquent du labeur et de l'esprit de Louis. Ces dessins, nous les avons vus, étudiés, un à un. Coupes de pierres, moulurations, assemblages de charpentes sont indiqués avec un soin extrême. Pas une courbe, un trait de scie qui ne soient prévus. L'examen de ces pièces, préludes d'un chef-d'œuvre, est émouvant à l'extrême, surtout lorsqu'on songe à la vie mouvementée, difficile de Louis. Car ce ne sont pas de froides épures. Par un rien, un faible rehaut, un



Photo Calavas.

Terpsichore, par Berruer.

trait accentué, une ombre adroitement indiquée, parfois l'adjonction d'un fond de paysage, cet artiste spirituel donnait l'apparence de la réalité aux lavis qu'il exécutait. Et qu'on n'accuse pas ces précautions de superfluités. Ne devait-il pas séduire, réchauffer l'enthousiasme du Gouverneur et de l'Intendant, convaincre les Jurats, les désœuvrés des salons,

ceux auxquels on empruntait ! Il fallait aussi les étonner, en imposer aux collaborateurs : d'où par exemple ce tour de force de stéréotomie connu sous le nom de *Clou de Monsieur Louis*.

On en était à la construction de l'entablement que devaient supporter les douze colonnes de la façade principale. Louis désirait un bel appareillage. La difficulté à vaincre, si l'on ne voulait pas se contenter d'expédients, consistait dans l'annulation des poussées de cet entablement sur les colonnes d'angles, trop faibles logiquement pour supporter le poids de grandes dalles. On discutait. Certains contestaient la réussite. Impatient, Louis répondit : *Eh bien ! j'y mettrai un clou !*

Il n'y mit pas un clou, mais grâce à ses connaissances techniques, il vainquit les difficultés. Son clou consiste dans l'ingénieux appareillage du plafond du portique, dont les joints rayonnent en plan d'un point pris sur le mur de fond de ce portique, au droit de l'avant-dernière colonne et dans les formes et les dimensions de ces clavaux, énormes pierres de taille crochétées



Photo Calavas.

Polymnie, par Berruer.

ensemble. Et comme les gens de métier demeurent sceptiques, prédisent au sujet du système imaginé par Louis, une catastrophe, l'artiste déclare : « Vos principes en matière de construction ne sont que des âneries. »

Avec ces ouvrages hardis il tient en haleine ses protecteurs. Au sujet de son *clou* il écrit à l'intendant Dupré de Saint-Maur, à la date du 24 juin 1777, peu de jours après une visite faite au Grand-Théâtre par l'empereur Joseph II, de passage à Bordeaux :

« Il [l'Empereur] resta cinq quarts d'heure ; il parcourut généralement

tout, monta jusqu'au faitage, et descendit jusqu'au plus bas sol... Il m'engagea à l'aller voir le lendemain, afin de lui expliquer la manière dont se construisait la colonne sur l'angle du péristyle, qui me parut le surprendre beaucoup... J'avais heureusement fait un modèle en bois de cette partie intéressante de mon bâtiment, relativement à la coupe des pierres... »

La même année les frères du Roi, le comte de Provence et le comte

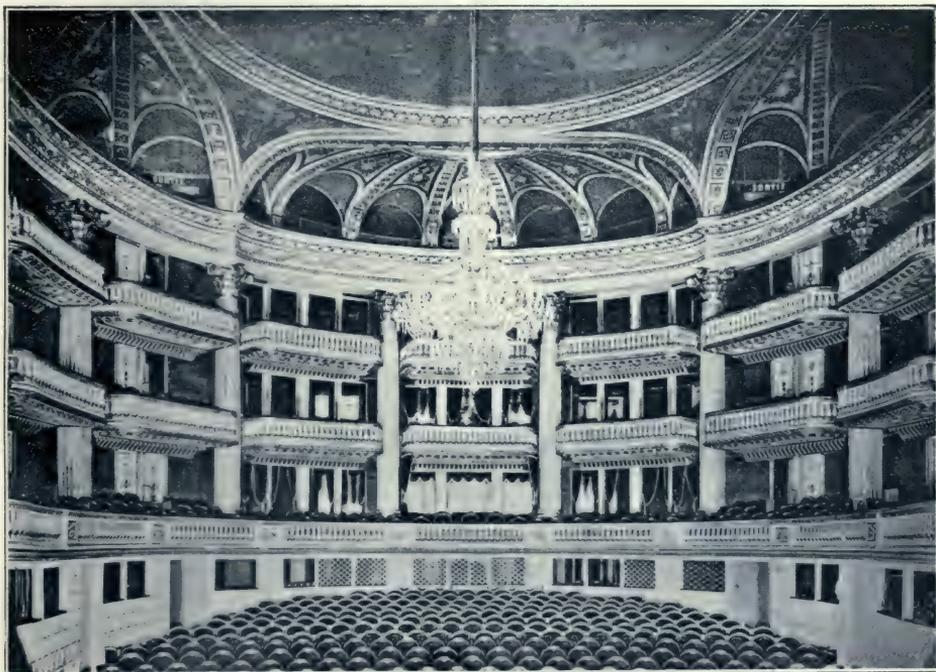


Photo Schmid.

Salle de spectacle (état actuel).

d'Artois, avaient également honoré l'œuvre de Louis d'une visite. L'année précédente ç'avait été le duc d'Orléans qui, émerveillé, devait confier à Louis, lors de son retour à Paris, la construction des galeries du Palais-Royal et de la salle du Théâtre-Français.

Les lettres patentes du roi exigeaient que le Grand-Théâtre fût achevé en deux années à l'aide des fonds à provenir de la vente de l'excédent de terrains pris sur les glacis du Château-Trompette et d'un emprunt de 200.000 livres dont 100.000 devaient être déposés au Trésor pour garantir une redevance annuelle de 2.600 livres. Mais qu'était cette somme en comparaison de celle qui était nécessaire ! Le duc de Richelieu désirait un beau théâtre et Louis entendait faire grand, créer une œuvre

parfaite. La vente des terrains du Château-Trompette ne réussit qu'en partie; d'un autre côté, malgré la prospérité de Bordeaux, les finances de la ville étaient fort obérées. C'est ainsi que pour reconstruire l'Hôtel-de-Ville, les jurats avaient dû faire à Gênes un emprunt de 600.000 livres.



Photo Galavas.

Salon rond de l'Institution Sainte-Marie à Caudéran.

Par l'influence du maréchal de Richelieu, un virement fut autorisé et les fonds destinés à la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville vinrent grossir ceux du Grand-Théâtre. Cela ne suffit pas encore. Il fallut recourir à des emprunts, gager la nouvelle salle; il arriva même un moment où Louis répondit personnellement de certaines sommes.

Les intendants successifs mettaient cependant tout en œuvre pour

aplanir les difficultés. De son côté, Louis avait réussi, durant un voyage à Paris, à intéresser Turgot à la construction du théâtre.

Quand celui-ci fut remplacé au contrôle général des Finances par M. de Clugny, la situation s'améliora encore, car ce dernier fit restituer à Bordeaux le bail des octrois moyennant un prélèvement de 150.000 livres au profit du Grand-Théâtre. Ressources insuffisantes cependant ! La ville, alors, sous condition d'être bénéficiaire de l'exploitation du théâtre, consentit à emprunter encore 450.000 livres pour assurer la fin des travaux. La



Photo Neurdein

La Préfecture (ancien hôtel Saige).

somme est vite engloutie et force lui est de rétrocéder le privilège pour une durée de trente ans à une société dont les avances permettent enfin l'achèvement de l'édifice.

Sur la fin de 1779, Louis vit son chef-d'œuvre terminé. Sa construction avait englouti 2.436.523 livres 19 sol 1 denier d'après ses propres comptes. Certains assurent que ce chiffre fut dépassé.

Le théâtre ouvrit pour la première fois ses portes au public le 7 avril 1780 avec le *jugement d'Apollon* et *Athalie*. La salle était bondée : 1.700 personnes avaient trouvé place et la recette était montée à 3.484 livres, somme considérable pour l'époque.

Combien imposant apparaissait le monument sous la claire lumière printanière ! Grandiose, la colonnade de la façade développait ses

harmonieuses proportions tandis que les statues de l'acrotère du péristyle découpaient sur le ciel bleu leurs silhouettes élégantes. Et puis, en recourant au témoignage de Joseph Vernet, peintre des foules bigarrées des ports du XVIII^e siècle, quel spectacle devaient offrir les curieux qui se pressaient devant le monument, envahissaient les galeries latérales occupées par des établissements de limonadiers et de glaciers! Ces gens



Photo de M. P. Dupuch.

Pavillon dépendant du château de Peixotto à Talence.
(Construit par Victor Louis.)

s'exclamaient, séduits, charmés par ce monument prometteur de tant d'illusions.

Si l'extérieur était à tout le monde, l'intérieur appartenait aux riches, aux privilégiés : parlementaires, jurats, négociants, auxquels se joignaient des gens venus de tous les points du monde : orientaux aux costumes voyants, créoles insolents et indolents. Eux, leurs belles compagnes s'engouffraient par cinq portes dans le vestibule dont la voûte à caissons et à rosaces était soutenue par seize colonnes variant la perspective. Et puis c'était le grand escalier avec sa première rampe de quatorze marches aboutissant au grand palier sur lequel s'ouvrait la porte monumentale, dont l'entrée était gardée par deux cariatides, *Melpomène* et *Thalie*, œuvres de Berruer, qui s'était surpassé. L'escalier, à cette hauteur, se par-

tageait en deux rampes qui menaient au bel étage du bâtiment, divisé en deux grands péristyles ouverts sur l'escalier monumental et décorés de colonnes ioniques dont l'élégance robuste soutenait la coupole éclairante. La lumière tombait doucement, nette et cependant discrète. Telles les contemporains virent ces parties; telles nous les voyons aujourd'hui. Il



Photo de M. Amlmann.

Pavillon Louis XVI, rue Saint-Laurent.

n'en est pas de même de la salle. Elle fut modifiée peu après l'inauguration et restaurée plusieurs fois depuis. Certes le parti logique des quatre grands arcs tangents soutenant la coupole et divisant la salle en quatre parties dont l'une est réservée à la scène, c'est-à-dire l'essentiel constructif de l'œuvre de Louis, a été conservé. Mais bien des choses ont été changées. Une décoration rouge a été substituée à la décoration blanche fleurie de fines arabesques qu'on ne rencontre plus que sur les portes des loges. Le rideau primitif n'existe plus et le plafond de Robin, ce plafond dont le

graveur Le Mire nous a conservé la claire ordonnance, noirci par la fumée des chandelles et les poussières, a dû être repeint.

Ce plafond faisait grand honneur à son auteur, un vieil ami de Louis : ils s'étaient connus à Rome et n'avaient pas cessé de se fréquenter. En 1777, Robin avait peint un portrait de *Madame Louis faisant de la musique*. C'est aussi à cause d'une ancienne camaraderie et pour raison d'estime que Louis avait appelé à collaborer au théâtre son autre compa-



Photo de M. Amtmann.

Pavillon Louis XVI, rue Achard, 92.

gnon de Rome, le sculpteur Berruer qui fit également merveille. Il exécuta outre les cariatides de *Thalie* et de *Melpomène*, les statues qui ornent la façade du théâtre. Quatre : *Terpsichore*, *Melpomène*, *Thalie*, *Polymnie*, sont entièrement de sa main ; les autres, *Euterpe*, *Uranie*, *Vénus*, *Calliope*, *Junon*, *Minerve*, *Érato*, *Clio*, ont été exécutées par Titeux et Vandendris sur des modèles très poussés, d'un mètre de hauteur. Sept de ces modèles, bien intéressants, au point de vue technique, sont présentement relégués dans les combles du musée. Ils seraient cependant, outre une joie pour les yeux du visiteur, d'un enseignement précieux pour les décorateurs. Souhaitons qu'ils reprennent bientôt au musée la place d'honneur, qu'on n'aurait jamais dû leur faire quitter,

sinon qu'ils soient cédés, au musée historique de Bordeaux, récemment installé dans la tour du Cailhau, ou mieux encore, exposés dans l'un des foyers du Grand-Théâtre.

Une autre partie de celui-ci a été irrémédiablement modifiée. C'est le



Photo de l'Architecte.

Hôtel Piganeau, rue Esprit-des-Lois.

salon de musique remplacé aujourd'hui par le grand foyer. Eclairé sur la façade et relié à la salle de spectacle par les péristyles du bel étage et les foyers latéraux, le salon de musique, petit sanctuaire d'art exquisément décoré, était suffisamment isolé de la salle de spectacle pour que les auditions puissent être données sans gêner la représentation. C'était, au temps de Louis une salle ovale avec parquet, orchestre, trois rangs de loges, salle d'accord, « escaliers particuliers pour les ecclésiastiques et

les musiciens ». Ce n'est plus maintenant qu'un grand foyer trop doré, dominé par un plafond, signé Bouguereau. Il se recommande toutefois par ses proportions et par la jolie perspective offerte par les colonnes et les baies qui le réunissent au « foyer d'hiver » et au « foyer d'été » prévus par Louis.

Nous avons visité longuement le Grand-Théâtre, le jour et la nuit. L'effet est autre selon l'heure, mais la logique de son ordonnance, l'élégance de ses parties sont frappantes dans les deux cas. Par exemple, au bel étage, la perspective des paliers et des colonnades soutenant les coupoles par où tombe la lumière durant le jour, ne réalise-t-elle pas un décor que l'on croirait possible seulement dans les sanguines d'Hubert Robert ou les gravures de Piranesi? Le soir, les éléments restent les mêmes, le décor est pourtant autre.

C'est peut-être à ce moment que le parti de la distribution est le plus nettement accusé. Avec ses trois sections : salle de spectacle, grand escalier, foyers, il apparaît d'une rigoureuse logique. Quoique l'on passe facilement de la salle de spectacles aux foyers par l'intermédiaire des paliers latéraux, la différence d'éclairage comme celle de la décoration, permettent de constater l'indépendance des diverses parties, cette exigence fondamentale de la distribution moderne.

Le Grand-Théâtre de Bordeaux est un chef-d'œuvre. Il passe de beaucoup en intérêt, en science, en goût, maint monument plus réputé. Il entrerait peut-être dans Saint-Pierre de Rome. Je sacrifierais volontiers le contenant pour le contenu.

Des générations d'architectes ont accompli à Bordeaux un pieux pèlerinage. Charles Garnier s'est inspiré du parti adopté à Bordeaux quand il construisit l'Opéra de Paris, et, grand artiste, riche de talent, il a eu la coquetterie de dire lui-même combien il avait d'obligations à Louis.



Photo Calavas.

Boiserie du salon rond de l'hôtel de l'Isleferme (aujourd'hui Muséum d'histoire naturelle).

En dehors de Berruer, aidé par le praticien Vandendris, Louis avait associé à la décoration du Grand-Théâtre les sculpteurs ornemanistes Philippe Titeux, Prevost que Soufflot avait employé longtemps au Panthéon, Hallot et Flamand. A ces deux derniers fut attribuée la sculpture des chapiteaux de l'intérieur de la salle. Rappelons que Bordeaux comptait vers le même temps des artistes décorateurs comme Cabirol qui fit merveille à l'archevêché, Deschamps, l'auteur des cariatides de l'hôtel



Photo de M. P. Dupuch.

La Maison Carrée, à Arlac.

Acquart et des praticiens moins connus comme Basset, Combes, Demonstreuil, Mercier, Bonino et Queva. Il faut chérir ces noms puisque c'est eux qui ont créé ce que nous admirons ; ces pierres parlantes, ces lambris fleuris qui, à Bordeaux, se rencontrent à chaque pas.

Son œuvre terminée, Louis partit sans un remerciement, sans même avoir pu toucher les 45 à 50.000 livres d'honoraires qui lui étaient dus.

Le 6 juin 1780, il écrivait à M. Dupré de Saint-Maur : « Croiriez-vous, Monsieur, qu'ils ne m'ont pas dit un mot, pas un seul mot, sur l'ouvrage important que je viens de faire dans leur ville ? J'espère, et c'est

ce qui me console, que le temps m'en fera raison et que la postérité et les honnêtes gens m'en dédommageront.

« La voye publique est pour que je donne les projets de l'Hôtel-de-Ville de cette capitale ; mais j'ose bien vous attester, Monsieur, qu'à moins que MM. les Intendants soyent à la tête de telle ou telle affaire, je ne donnerais pas un seul coup de crayon ; les artistes aiment qu'on sache les apprécier, et ce ne sont que les personnes instruites qui aiment et



Photo de M. Amtmann.

Maison Labottière, rue David-Johnston.

encouragent les arts. Je ne serai jamais plus heureux que quand je me trouverai sous votre direction. »

Malgré les soucis et les responsabilités qu'entraînait la construction du Grand Théâtre, les voyages et les pertes de temps, Louis avait encore trouvé le moyen d'étudier et d'élever à Bordeaux et aux environs plusieurs importantes demeures. Parmi celles qui sont bien authentiquement de lui, — car toute intéressante construction est aujourd'hui attribuée à Louis — il faut citer, dans Bordeaux : le grand et le petit hôtel Saige, cours de l'Intendance et cours du Chapeau-Rouge, l'hôtel Legrix de la Salle, contigu aux précédents, les maisons Fonfrède et La Molère aux deux angles de la place Richelieu, la maison du comte de Roly, sur

la place de la Comédie, l'hôtel Gobineau, à l'angle des allées de Tourny, l'hôtel de Nairac, cours du Jardin-Public, à l'angle de la rue Hustin. Il donna aussi le dessin des nouvelles grilles de la porte du Chapeau-Rouge, celles de Gabriel ayant disparu par suite de la création de la place

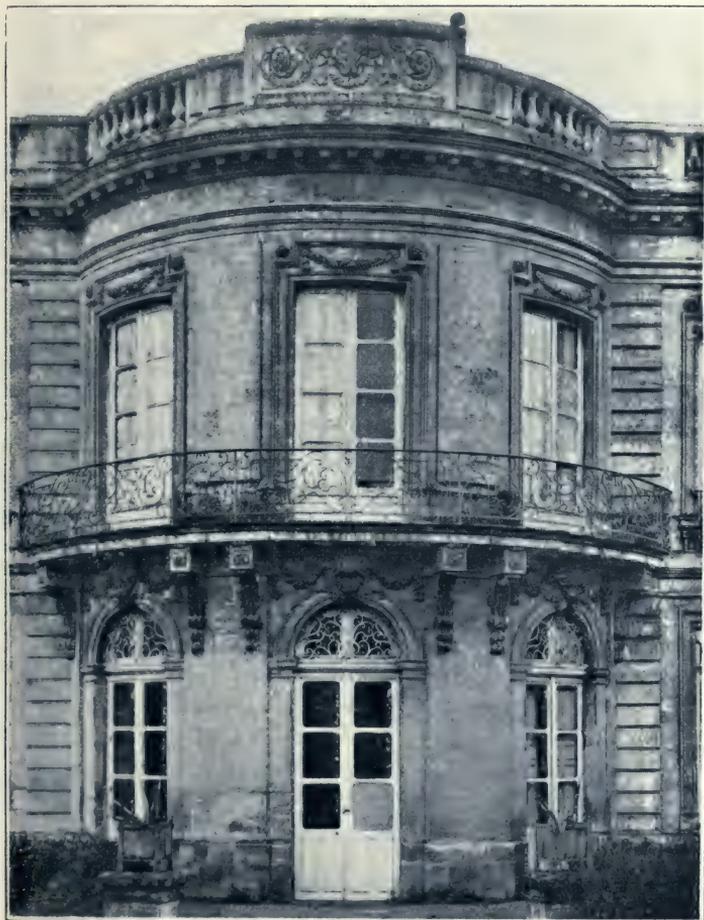


Photo Schmid.

Maison Labottière, côté du parc.

Richelieu, et restaura l'hôtel de Roly, rue Mautrec. Certains attribuent aussi à Louis un gracieux pavillon de la rue Saint-Laurent; d'autres assurent qu'il l'habita simplement. Ces deux affirmations sont peut-être fantaisistes, mais le pavillon est charmant.

Toutes les constructions de ville, de Victor Louis, valent par la distinction de l'ensemble, la pureté des lignes, l'harmonie des proportions. La décoration des façades, délicate, mais extrêmement sobre, se réduit à quel-

ques minces saillies pour indiquer un pavillon central et à de fines moulurations, soulignant la régularité des nus. Les allèges se colorent d'arabesques plus graphiques que modelées. Mais où Louis affirmait ses qualités de metteur en scène, c'était dans le parti tiré du terrain pour obtenir une perspective monumentale, ainsi, aux hôtels Legrix et Saige, dans l'ordonnance des escaliers solennels et des vestibules, toujours grandioses ou, du moins, illusionnant sur leurs dimensions (hôtel Saige). Jamais à court de moyens, il devait montrer une autre face de son ingéniosité dans la construction si admirée de l'escalier en spirale de l'hôtel Fonfrède au sujet duquel Bernadau conte cette anecdote : « Un étranger, qui l'avait visité, désirait écrire au propriétaire. Comme il voulait le distinguer des autres négociants qui portaient le même nom, et qu'il ne se rappelait pas le nom de la rue qu'il habitait, il mit bonnement sur l'adresse de sa lettre : *A M. Fonfrède, sur son bel escalier, à Bordeaux.* »

Moins gêné par la distribution du terrain, le souci de constituer des ensembles, de créer pour ainsi dire des modèles que d'autres imiteraient peut-être et qui donneraient à Bordeaux un caractère architectural particulier, Louis donna davantage libre cours à sa fantaisie dans les constructions qu'il fut appelé à édifier hors de la ville. L'une des plus justement renommées est le château du banquier Peixotto, à Talence. « Le logis principal, dit M. Marionneau, construit en chartreuse, présente une double façade; celle du midi est décorée d'un porche ionique composé de quatre colonnes soutenant un fronton semi-circulaire, qui avait, au centre, des armoiries mutilées en 1793. Sur les côtés de ce péristyle se développent deux ailes terminées par des pavillons ; le tout est couronné d'une large corniche et d'une galerie à balustres déroband la vue des toitures. Au milieu de la façade nord se présente, en saillie, une demi-rotonde percée de trois portes avec impostes cintrées et donnant accès sur un perron. Entre la corniche et l'extrados des arcades est une élégante ornementation de sculpture composée de médaillons soutenus par des guirlandes de fleurs et de feuillages. Nous n'omettons pas de signaler encore la fenêtre, d'un arrangement très heureux, placée au centre de la façade ouest.

« A l'intérieur, il n'y avait, à l'origine, que des pièces de réceptions ; le grand salon de forme ellipsoïdale donnant sur le parc, est décoré de lambris avec panneau, de pilastres et de trophées dans les attiques, composés des attributs symbolisant la Pêche, la Chasse, l'Agriculture, l'Industrie, le Commerce, les Sciences et les Beaux-Arts ; l'ensemble est

surmonté d'une large voussure dans laquelle se déroulent de gracieux rinceaux. Toutes ces sculptures, faites sur pierre, sont d'une grande habileté et d'un effet très mouvementé, dû à la liberté fort irrégulière du tracé des panneaux et de leurs ornements. »

Mais les choses ont bien changé depuis la description de Ch. Marionneau. Le propriétaire actuel a cru pouvoir surélever d'un étage l'œuvre de

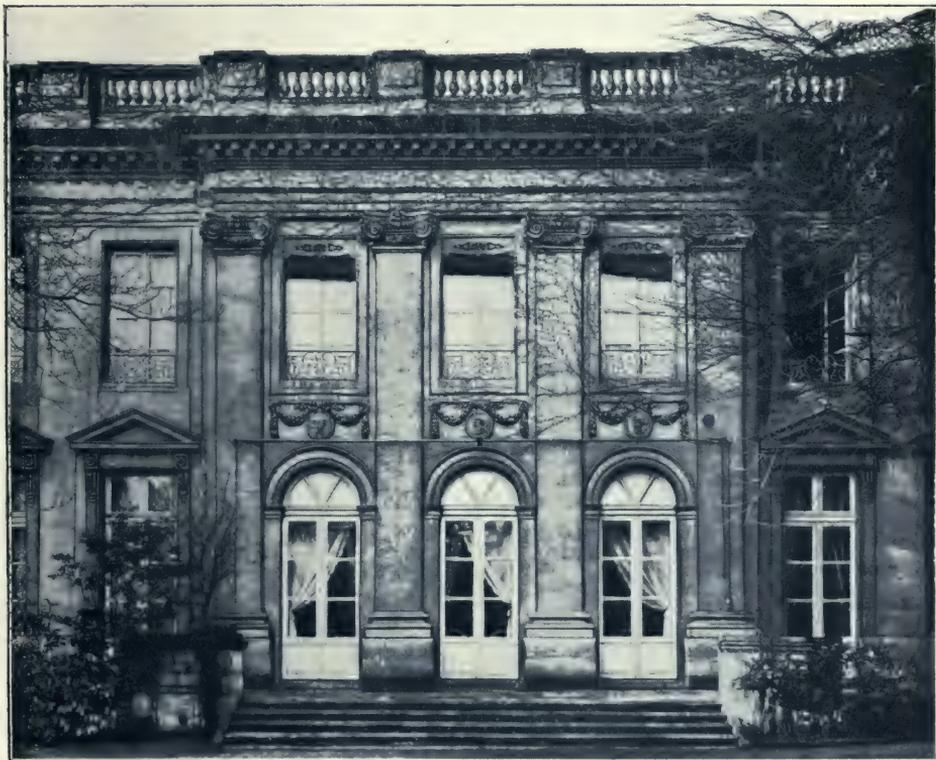


Photo de l'Architecte.

Hôtel de Poissac, aujourd'hui Guestier, cours d'Albret.

Louis et le caractère en est profondément modifié. Seul, un gracieux pavillon placé à l'angle du parc, sur la route, est heureusement intact. Mais l'activité de Louis s'étendit bien au delà. La région lui doit encore le château de Virasel (Lot-et-Garonne), le château de Bouilh, qui eût été un admirable décor si le projet de Louis avait été entièrement réalisé, et vraisemblablement les maisons Kerlivès et Beïerman, à Pons. On a, aussi, toutes les raisons de croire que le beau château de Plassac est une de ses œuvres. Enfin, il donna, de Bordeaux, les plans de l'hôtel des Intendants de Franche-Comté à Besançon, et pour l'inten-

dant Dupré-de-Saint-Maur, ceux du château d'Argent dans le Berry.

Pour mener à bien ces travaux il lui fallait des collaborateurs sûrs, il les avait trouvés dans ses neveux André et Gabriel Durand. Le premier fut appareilleur en chef du Grand Théâtre; le second, devait se fixer à Bor-



Photo Chambon.

Maison Louis XVI, rue Sainte-Catherine, 254.

deaux où son talent fut fort apprécié. On lui doit les Galeries Bordelaises.

Louis a doté Bordeaux d'une féconde école d'architectes. Tous ceux qui s'y trouvaient alors, qu'ils fussent attachés ou non à son agence, subirent son influence. Elle fut même sensible sur Bonfin, qui était, déjà une personnalité lorsque Louis vint à Bordeaux et qui semblait par son âge, ses travaux, l'Archevêché par exemple, devoir rester fidèle au style de

J.-J. Gabriel. Bonfin, néanmoins, construisit le bel hôtel de l'Isle-Ferme, sur le Jardin Public, dans une donnée très voisine des œuvres de Louis.

Mais Lhote, mais Dufart et même Laclotte, irréductible adversaire de Louis, doivent plus encore à l'architecte du Grand-Théâtre. Lhote est l'auteur de cet hôtel Journu, cours Tourny, que Louis appelait *le bijou de Bordeaux* et du bel hôtel Piganeau, rue Esprit-des-Lois.

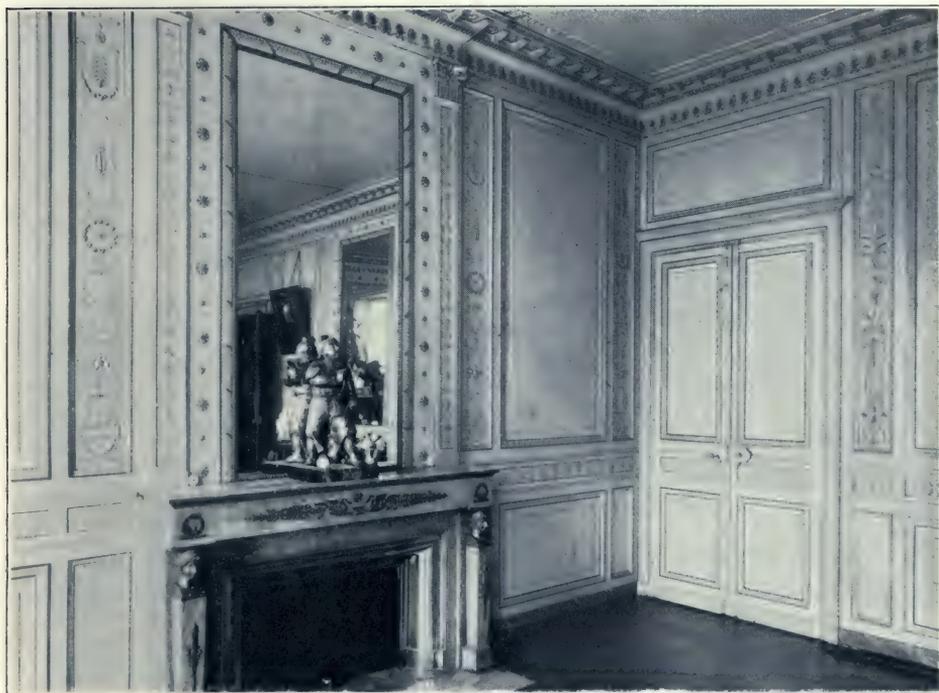


Photo Chambon.

Salon Louis XVI, allées de Tourny (appartement de M. Chambon).

Après avoir construit aux environs de Bordeaux d'élégantes résidences, comme la « maison carrée » de Psychotte, à Arlac, le château de Feuillas et la Maison Lamolère, transformée depuis en observatoire, à Floirac, Dufart éleva en 1790, l'Autel de la Patrie, au Jardin Public, puis la maison Fenwick, pavé des Chartrons, que signalent ses rostres, enfin le gracieux petit Théâtre-Français, en haut des cours de l'Intendance, où il tira un parti ingénieux d'un emplacement défavorable.

Laclotte, lui, a construit entre autres immeubles ce haut pâté de maisons situé à l'angle de la rue Sainte-Catherine et du cours du Chapeau-Rouge, longtemps connu sous le nom d'Ilot Bonnaffé. Son but

avoué, était d'écraser le Grand-Théâtre. Cependant les façades tranchent si peu avec celles de certaines maisons voisines, dues à Louis, et le cours est si large, qu'il n'a fait que réaliser le désir de celui qu'il jalousait, lequel ambitionnait d'imposer à Bordeaux une architecture personnelle.



Photo de l'Architecte.

Maison Louis XVI, rue du Palais-Gallien, 87.

Laclotte est aussi l'architecte de l'hôtel Lalande, rue Bouffard et de l'exquise « folie » des frères Labottière, dont l'entrée est rue David-Johnnston. Les dispositions sont si parentes du château de Peixotto qu'on est toujours tenté de voir là un ouvrage de Louis.

Combes venu un peu après, avec une éducation plus académique, est l'architecte du Dépôt de Mendicité (aujourd'hui petit Séminaire), de la maison Meyer, construction néo-antique d'une grande distinction de

lignes, placée à l'extrémité des allées de Tourny, et du bel hôtel Acquart, cours de l'Intendance.

La façade d'époque empire n'impose que par ses dimensions et par sa porte d'entrée que décorent deux cariatides dues à Deschamps. Mais plus d'art se révèle à l'intérieur. L'escalier est monumental et l'étage principal où les diverses parties de la demeure antique sont appropriées



Château des frères Raba, à Talence.

aux besoins modernes, conserve deux salons, dont le plus grand est décoré d'une belle cheminée et de lambris où les fines arabesques Louis XVI voisinent avec des palmettes Empire.

Nicolas Papon est l'auteur de la maison Brascassat, 47, cours d'Albret. A l'angle de la construction est encore gravé le nom révolutionnaire : COURS MESSIDOR. Thiac fut élève de Louis; son fils a construit le Palais de Justice dont la colonnade a quelque grandeur.

C'est parmi ces divers architectes que peuvent être cherchés les noms des auteurs des constructions Louis XVI qui abondent à Bordeaux, notamment vers le Jardin Public, le Grand-Théâtre, et le faubourg des

Chartrons. Au sujet de ce dernier quartier, un cicérone bordelais, Palandre, écrivait en 1785 : « Tous les négociants étrangers et la plupart de ceux de la ville habitent ce faubourg. Les conseils des nations étrangères y demeurent aussi. » Il y avait donc là de la richesse et des gens qui désiraient la montrer. Par exemple, dans la maison qui fait arcade sur la rue Poyenne, du côté du quai, demeurait le banquier de Bethmann qui, agent consulaire d'Autriche, eut l'honneur de recevoir l'empereur Joseph II, lors de son passage à Bordeaux. MM. Lucien Pérey et Gaston Maugras, dans leur livre sur les *Dernières années de M^{me} d'Épinay* consacrent quelques pages à cette curieuse physionomie de financier à la fois fastueux et ménager de ses écus.

Les constructions élevées au temps de Louis XVI sont les unes imposantes comme celles que nous avons citées ; les autres modestes, mais ce n'est pas sur celles-ci que la décoration est le moins gracieuse. Il est de petites demeures présentant deux étages élevés sur rez-de-chaussée, éclairées de trois fenêtres à l'étage qui, par leurs heureuses proportions, la pureté de leur décoration, sont de véritables bijoux architecturaux. On citera comme telles la maison sise 79, cours d'Albret, avec son médaillon central et sa frise de chiens-courants, celle du n° 55 avec une frise qui, sous le clair soleil, apparaît délicate comme une valenciennes, le logis qui, un peu plus haut, de l'autre côté du cours, au n° 88 possède au principal étage, des motifs très semblables à ceux de l'hôtel Piganeau. C'est sur le cours d'Albret aussi, que se trouve l'hôtel Pierlot (aujourd'hui Rectorat) et l'hôtel de Poissac (Guestier) en avant duquel est l'ancienne porte de l'hôtel de Richelieu. On fera également de belles trouvailles aux Chartrons, rues Borie, Cornac, ailleurs encore. Enfin, il faut insister sur la jolie maison de pur style Louis XVI qui porte, rue du Palais-Gallien, le n° 87. Des attributs révèlent la demeure d'un négociant. Où trouver un parti mieux équilibré, plus clair, et une ornementation plus pure ? La frise du rez-de-chaussée est un morceau supérieur auquel on reprocherait presque d'être, de paraître un travail de ciselure, si l'on ne savait qu'on a employé là une pierre très belle, d'un grain serré, qui a permis à l'outil du décorateur toutes les délicatesses. On peut voir aussi rue Leiteyre une maison de style Louis XVI décorée d'une série de cartouches délicats auxquels on a adjoint, avec un goût infini, des emblèmes maçonniques.

Et ces merveilles ne sont pas localisées à Bordeaux. Elles se répètent aux environs. A Mérignac, un pavillon de pur style Louis XVI mire sa mélancolie dans « de tristes eaux où meurent les soirs ». Il en est d'autres à Bacalan, à Cauderan, jusqu'à Blanquefort.

Mais c'est à Talence, au delà du château de Peixotto, que l'on peut se faire l'idée la plus complète et la plus favorable d'un séjour des champs au XVIII^e siècle. Celui dont il s'agit est luxueux et complet.

Placé au milieu d'un parc, il se compose d'un corps de logis principal à proportions de château, d'un salon de musique isolé dans la verdure, d'allées, grottes, pièces d'eau, parterres, bosquetons, boulingrins. Le tout est égayé de motifs décoratifs et de statues. Ce beau séjour fut élevé par les frères Raba, riches armateurs bordelais qui venaient ici se reposer du labeur que leur imposait leur situation commerciale. Ils y donnaient des fêtes dont on a conservé le souvenir.

Cette demeure eut naturellement à souffrir au temps de la Révolution. Ses propriétaires furent incarcérés. Leurs méfaits étaient petits et leur fortune grande, or l'agent révolutionnaire Lacombe, était vénal. Les frères Raba payèrent et sauvèrent leur personne. Ils comptaient parmi leurs correspondants de la Martinique, la famille de la Pagerie et

connaissaient par conséquent Joséphine de Beauharnais. Quand, devenue impératrice, elle passa à Bordeaux, c'est chez eux, en leur château de Talence, qu'elle descendit. La chambre existe encore avec tous ses meubles. Puis ce fut pour la belle demeure, l'oubli, l'abandon. Mais quelqu'un survint, M. Albert Ellissen qui, avec un goût sûr, je dirai presque pieux, rétablit, aidé par son fils, Robert, la demeure de jadis dans sa primitive splendeur. Avec beaucoup de peine on retrouva les portraits, les trumeaux qui ornaient les salons autrefois, les marbres déplacés ou jetés bas et que la mousse recouvrait, et mille autres petites choses. C'est merveille, le



Photo de M. P. Dupuch.

Maison Fenwick, pavé des Chartrons.

vieux Bordeaux parcouru, de retrouver dans l'isolement de la nature, une demeure où tout, jusqu'aux moindres bibelots, rappelle le passé.

Cependant la distribution ancienne, vaste, toute d'apparat, mais peu commode, ne répondait pas aux exigences modernes. Au lieu d'ajouter ou de surélever, sans respect pour l'œuvre de Louis, comme il a été fait au château de Peixotto, MM. Ellissen, afin de parer à cet inconvénient, ont fait construire à quelques mètres un logis, bien moderne celui-là, mais complètement masqué par des arbres, invisible vraiment à celui qui veut vivre ici pendant quelques heures, l'autrefois. Cette discrétion sera applaudie par tous les gens de goût.

Aux environs de 1780, Bordeaux avait donc acquis une physionomie d'art bien accentuée. De grandioses ensembles comme la ligne des quais et la place Royale, des monuments comme l'Archevêché et le Grand-Théâtre, une foule de constructions particulières empreintes de la grâce aisée du style Louis XV ou de la sobre élégance du style Louis XVI lui donnaient un caractère définitif. Seule une verrue demeurerait inutile, inoffensive certes, mais laide : le Château-Trompette. Dès 1772, sa destruction était décidée, consentie et c'est ainsi que l'année suivante on avait pu entamer ses glacis pour construire le Grand-Théâtre. Mais le fort, ses bastions pelés, les masures qui poussent vers ces sortes d'ouvrages demeuraient. On désirait en finir, édifier sur ses ruines une belle place, un quartier bordé de nobles constructions.

Comme toujours l'argent manquait et certaines intrigues faisaient échouer les propositions avantageuses faites à la ville. Cependant un homme veillait, accumulait projets sur projets, pour la place future.

Cet homme était Louis qui manquait à son serment de ne plus vouloir travailler jamais pour les ingrats bordelais. Il rêvait une place semi-circulaire entourée de façades uniformes, décorées d'un grand ordre à pilastres, sur pedestaux, avec deux étages de baies dans l'intervalle et un troisième en attique surmontant au rez-de-chaussée un portique à arcades. Treize rues, portant selon la date du projet, les noms des treize Provinces unies d'Amérique, ou ceux de ministres français et de héros de l'Indépendance, dont La Fayette; — plus tard, sous la Révolution, des noms rappelant les grands événements du temps, — convergeaient sur cette place et débouchaient par autant d'arcades dont les arcs et leur couronnement faisaient corps avec les façades prévues, créant ainsi un décor grandiose et régulier. Au milieu aurait été élevée la statue de Louis XVI et la place se serait appelée Ludovisi. Ce projet avait eu l'approbation du

roi. Mais il manquait à Victor Louis les appuis de jadis. Car l'intendant Dupré de Saint-Maur était parti, et mort le maréchal de Richelieu. Des architectes locaux, de leur côté, avaient des projets qu'ils défendaient. Le temps passa, la Révolution survint et ce qui restait du Château-Trompette que l'on avait commencé à démolir en 1785, demeura tel que jusqu'à la Restauration, époque à laquelle fut aménagée la place actuelle des Quinconces avec les maisons confortables mais un peu maussades qui l'entourent. De beaux arbres y prospérèrent et abritèrent sous leurs ombrages les statues de Montaigne et de Montesquieu. Les deux statues et les colonnes rostrales placées vers le quai vieillissaient paisibles, car la solitude était douce sous les ombrages des Quinconces. Mais voici qu'on a élevé tout récemment un monument colossal à la gloire des députés girondins. Il est tout blanc, surchargé de détails, tumultueux dans l'ordonnance. De ce fait les Quinconces perdent infiniment en poésie.



Photo de M. P. Dupuch.

Maison Louis XVI, cours d'Albret 79.



Photo Fourié.

Pierre Lacour : Vue du port de Bordeaux (Musée de Bordeaux).

CHAPITRE VI

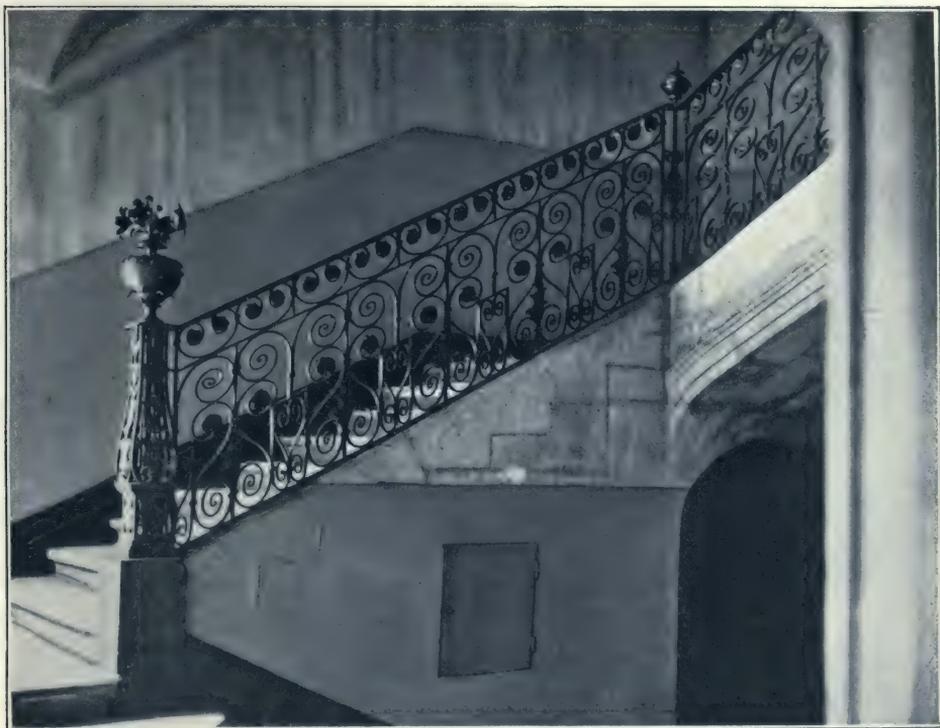
LES MUSÉES

Les industries d'art à Bordeaux. — Maison Carrère. — Le musée de peinture et de sculpture. — Le musée du vieux Bordeaux.

Les promenades accomplies dans le vieux Bordeaux archéologique, artistique et pittoresque. permettent de constater que cette ville fut un peu au moyen âge, beaucoup au XVIII^e siècle, un centre de production artistique d'un goût supérieur. En dehors de ses architectes, de ses sculpteurs, de ses peintres, elle eut, durant le XVIII^e siècle, des manufactures d'où sortirent maintes pièces charmantes. Les produits de ses faïenceries, par exemple, ont une juste renommée. A la vérité les motifs qui les décorent sont empruntés le plus souvent à d'autres ateliers céramiques, mais ils sont traités avec goût et quelquefois avec un dessin, des nuances autres que celles des modèles et la modification est souvent heureuse. Plus connues, parce que plus abondantes sont les toiles imprimées bordelaises : élégants camaïeux rouges représentant des fleurs ou chargés de sujets allégoriques ; l'un des principaux est Apollon-Phébus

dont le char est entraîné dans une pourpre de gloire. Ces toiles furent fabriquées en telle quantité qu'on en rencontre encore fréquemment dans les intérieurs bordelais.

Parallèlement à son admirable école de sculpteurs sur bois, école si vivace qu'elle produit encore des artisans remarquables capables de toutes les compréhensions et de toutes les subtilités d'outils, Bordeaux



Rampe d'escalier, rue du Mirail.

eut aussi des maîtres ferronniers. Bernadau nous a conservé les noms de deux bons ouvriers : le menuisier Berard qu'une boiserie de pendule avait rendu célèbre, et le serrurier Darroux fils. L'habileté de celui-ci et de ses émules est témoignée par les marteaux de porte et les belles rampes d'escalier, les balcons et les appuis de fenêtres qui abondent cours Pasteur et Victor-Hugo, rue Sainte-Catherine, pavé et quai des Chartrons, ailleurs encore, — dans tout Bordeaux pourrait-on dire.

Puisque les nécessités de l'édilité, la variation des fortunes et des goûts empêchent la conservation intégrale de ces trésors d'art, il semblait que Bordeaux fut tout désigné pour constituer avec les débris de la vie

d'autrefois et les épaves de ses hôtels, un musée d'art décoratif d'une importance exceptionnelle.

Cependant il n'en est rien. Cette ville si riche, après avoir longtemps gardé dans des caisses, les bibelots, les faïences, les ferronneries provenant d'immeubles municipaux ou de legs, a enfin déposé le tout dans une propriété suburbaine, la maison Carrère, dont l'accès n'est rien moins que facile, par suite de l'absence de tout moyen de locomotion. Cependant les objets réunis exigent plus qu'une rapide visite. Ils méritent même un examen minutieux. On y trouvera de précieux spécimens de



Photo Chambon.

Titien : le Triomphe de Galathée.

faïence bordelaise, notamment un grand vase à pharmacie à décor jaune d'oxyde de manganèse, qui est de toute beauté. A ses côtés se trouvent quelques meubles de la Renaissance, des panneaux, une importante collection d'armes et surtout d'admirables pièces de fer forgé exécutées naguère en vue de l'accession à la maîtrise.

Le visiteur y admirera encore de riches lampadaires XVIII^e siècle, en bois sculpté, provenant des Dominicains et ayant servi en 1793, au culte de la Raison.

Dans leur ensemble les objets réunis à la maison Carrère ont un caractère essentiellement bordelais. Cependant il s'y mêle de l'étrusque, de l'égyptien et du romain. C'est ainsi qu'on y voit un très bel *Hercule Pacifer*, statue de bronze trouvée à Bordeaux qui serait beaucoup mieux à sa place au musée des Antiques installé à la Bibliothèque de la Ville. Il est vrai qu'à cette même maison Carrère, une charmante *Visitation*,

du XV^e siècle, est reléguée parmi les antiquités égyptiennes ! C'est là aussi que se trouve certain beau buste d'homme du XVIII^e siècle qui mériterait d'être identifié. Mais ici, comme dans les autres musées de Bordeaux, étiquettes et notices font défaut.

Il faut souhaiter que la Ville trouve pour loger ces trésors un endroit digne d'eux : c'est-à-dire un de ces spacieux hôtels qui abondent encore en ville.



Photo Chambon.

Paul Véronèse : Sainte-Famille.

C'est au centre de Bordeaux et dans un endroit charmant, le jardin de l'Hôtel-de-Ville, que se trouve le musée des Beaux-Arts. On y parvient soit par les vieilles rues bordées de beaux hôtels qui partent du cours de l'Intendance, soit par le cours d'Albret dont les lignes d'arbres cachent à demi des maisons dont certaines sont, nous ne nous lasserons pas de le répéter, de véritables bijoux.

Les œuvres d'art occupent deux galeries parallèles placées en bordure du jardin, sur les rues Montbazan et de Rohan. Ces constructions sans étage sont terminées sur le cours d'Albret par deux pavillons plus élevés. Le plan primitif comportait une troisième galerie avec arcades

qui devait longer ce dernier cours et se souder aux pavillons extrêmes.

Il faut se réjouir de l'absence de cette troisième galerie qui eut encaissé le jardin et masqué l'harmonieuse architecture de l'Hôtel-de-Ville. Toutefois, constatons que les constructions du musée sont, dès maintenant, insuffisantes. Quoique les tableaux montent jusqu'aux frises, nombre d'œuvres ont dû être retirées faute de place. Un legs important risquerait fort d'embarrasser la municipalité bordelaise et cependant pour belles que soient les collections du musée, on ne saurait dédaigner aucun accroissement qui rendrait plus glorieux et plus significatif le trésor artistique accumulé par Bordeaux et ses amateurs d'art.

Le musée de Bordeaux est l'un des vingt-deux musées départementaux dont la création fut décidée dans l'arrêté le 14 fructidor an VIII (1799), par le Premier Consul. Classé le second sur la liste, il bénéficia d'un choix exceptionnel d'œuvres d'art prélevées sur les richesses accumulées au Louvre et provenant des anciens palais royaux, des églises, des couvents supprimés et aussi, des pays étrangers d'où elles avaient été ramenées par nos armées triomphantes.

De 1803 à 1805 le nombre des envois de l'État s'éleva à quarante-quatre toiles qui, jointes aux peintures et sculptures que possédait la ville, constituèrent les éléments d'un premier musée. Celui-ci s'enrichit dans la suite du legs de l'orfèvre Doucet (1805) et des donations de Duffour-Dubergier (1861), Fieffé Montgey de Lièreville (1862), Gardère (1903), et de beaucoup d'autres moins importants. Avec le concours de Charles X, la ville put acquérir en 1828, pour une somme dérisoire, 20.000 francs, la très belle collection du marquis de Lacaze, homonyme du célèbre amateur parisien. Enfin, la société des Amis des Arts de Bordeaux, a, depuis 1851, date de sa fondation, enrichi le musée d'œuvres d'un exceptionnel mérite, parfois de chefs-d'œuvre.

Le musée de Bordeaux a eu à déplorer des sinistres. Par deux fois, le feu a décimé ses collections. Installé primitivement dans l'une des salles de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres (1810), il fut transporté en 1819 dans l'aile droite du Palais-Royal, aujourd'hui Hôtel-de-Ville. C'est dans ce local qu'éclata l'incendie de 1862 qui fut surtout funeste aux précieuses archives municipales. Réunies après le sinistre dans une galerie provisoire élevée sur la terrasse du jardin de l'Hôtel-de-Ville, les œuvres d'art réintégrèrent pour leur malheur, en octobre, 1870, les salles de la Mairie. Le 7 décembre, le feu se déclarait et détruisait entre autres richesses, une admirable *Chasse au Lion*, de Delacroix dont il ne reste plus maintenant qu'un fragment. Les tableaux furent

alors transportés au Jardin-public où ils restèrent jusqu'en 1881, époque où ont été inaugurées les galeries actuelles.

La galerie des maîtres anciens s'enorgueillit d'un important Pérugin, *la Vierge, l'enfant Jésus, saint Jérôme et saint Augustin* qui provient de l'église des Augustins de Pérouse. C'est dans le lot italien, l'œuvre-capitale du musée et aussi, avec quelques peintures intéressantes provenant de la collection Campana, mais dont les attributions sont à réviser



Photo Chambon.

Tiepolo : Éliézer et Rébecca.

l'une des rares productions antérieures au XVI^e siècle, qui se trouve à Bordeaux.

Il faut, ensuite, faire un saut et arriver à Titien ou, du moins, aux productions de son école. Car, la plus importante, le *Triomphe de Galathée*, œuvre d'une grande délicatesse, est donnée par certains à Varotari. Quant à la *Madeleine* provenant de l'ancien cabinet du roi et gravée sous le nom de Titien, du vivant même du peintre, elle a été tant retouchée, réparée que tous ses parchemins n'arrivent pas à lui éviter aujourd'hui les hésitations des connaisseurs. On est plus à l'aise avec Véronèse représenté par une *Sainte Famille*, une *Adoration des Mages* et une *Femme adultère*. L'*Adoration des Mages* n'est qu'une esquisse

mais charmante. Quant à la *Sainte Famille* exécutée dans une gamme claire d'une délicatesse infinie elle vaut par le charme du sujet, le joli mouvement de la Sainte offrant des fleurs à l'enfant Jésus.

En 1803, lors de la fondation du musée de Bordeaux, les Bolonais et leurs imitateurs génois, romains ou napolitains étaient au comble de la faveur. Depuis il y a eu revirement et on leur a reproché un réalisme



Goya : Une Parque.

Photo Chambon.

brutal et des tonalités sombres. Après avoir exagéré l'admiration on a été trop loin dans le mépris. Certaines œuvres du présent musée plaident éloquemment en leur faveur. Telles : *La Vierge et l'Enfant Jésus* sur un fond de paysage, de Piètre de Cortone, *Le Guitariste*, de Preti, admirable peinture, *Jésus lavant les pieds de ses Apôtres*, de Giuseppe Cesari, *Bergère et son troupeau* de Castiglione. On est véritablement pris par le grand caractère de ces peintures d'un réalisme que préparait dès le XVI^e siècle, Schiavone dont il y a ici une belle œuvre : *Italiens se battant à coups de poignard*.

Et puis le réalisme de ces maîtres n'était-il pas une réaction nécessaire ? La froide, compassée *Sainte Famille*, de Vasari que l'on voit à Bordeaux, est là pour prouver qu'après Léonard, Michel-Ange, Raphaël, il était nécessaire d'élargir, même au risque de se tromper, le domaine où l'art trop savant étouffait de perfection.

Il fallait plus de liberté. Une liberté qui permit à Tiepolo d'exécuter l'*Eliézer et Rébecca*, à Magnazco, son paysage avec figure, d'une facture large et aisée de peintre de décor, à Luca Giordano, enfin, trois œuvres comme le *Conciliabule* et *Assemblée de religieux* (donnés à

Ribera), *Le Philosophe* (donné à Murillo). M. Gonse, fort justement les restitue à ce « Fa presto » qui allait vite parce qu'il était excellemment doué et qu'il savait beaucoup.

Bordeaux, si près de l'Espagne, Bordeaux où passèrent naguère tant de trésors d'art arrachés aux couvents et aux palais de la péninsule par les généraux victorieux de l'Empire I^{er} était, semble-t-il, susceptible de grouper un ensemble exceptionnel de maîtres de l'autre côté des monts. Il n'en est rien cependant. Mais les quelques œuvres de l'école espagnole qui proviennent des collections Lacaze et Duffour-Dubergier sont méritoires. L'une même, un *Portrait de peintre*, de Pedro Moya, est admirable. Le *Saint Antoine de Padoue en extase* qui ne serait qu'une copie ancienne de la même œuvre de Murillo conservée au musée de Berlin, n'en est pas moins le reflet excellent d'une composition remarquable et *La Vierge et l'Enfant Jésus* donnée seulement à l'école de Murillo, une peinture pleine de charme. Que le *Portrait de don Luis de Haro* soit ou non du même maître, il n'impose pas moins par son grand caractère.

Le musée de Bordeaux conserve aussi de Goya, une laide, étrange *Parque* sollicitée par deux vieillards lippus, vicieux et sournois. Conçue dans une gamme sombre, exécutée par touches robustes, plus sculptée



Photo Chambon.

Eugène Delacroix : La Grèce expirante sur les ruines de Missolonghi.

que peinte, cette œuvre s'apparente aux plus étranges des célèbres *Caprices*. Mais si l'on songe que Goya vécut à Bordeaux, qu'il y travailla beaucoup, c'est peu pour le musée. On voudrait voir parallèlement quelques échantillons de la manière impressionniste du fougueux peintre ou même un pendant à la *Parque*, et de même qualité.

Quoique le *Martyre de saint Georges* de Rubens, et le *Martyre de saint Just* du même maître, soient deux tableaux remarquables, que l'on sache que le second fut commandé à Rubens par Balthasar Moretus et qu'il provient de l'église des Annonciades d'Anvers, ce n'est pas vers ces deux œuvres que se dirigeront ceux qui connaissent bien Rubens. Ils savent qu'il y a mieux ailleurs. Mais ils s'intéresseront à un *Enlèvement de Ganymède*, exécuté d'après Rubens par Van Diépenbeck, un de ses meilleurs élèves, et avec un plaisir infini ils admireront un très beau Pierre Breughel le vieux, *la Fête de la Roseaie*, où toute la fantaisie du bon peintre est incluse. Ils aimeront aussi cette toile exceptionnelle dans l'œuvre de Van Goyen qui représente un grand et vieil arbre au tronc tourmenté, au pied duquel une bohémienne dit la bonne aventure à des paysans. C'est là une admirable et puissante page de paysage plus près de Rembrandt que de Ruysdaël, une peinture exquise d'un accent qu'on ne retrouve que rarement dans les innombrables vues de la Meuse que Van Goyen exécutait superbement mais en laissant percer une certaine lassitude pour ce sujet trop répété. Tandis qu'ici, comme le dessin est ferme, comme la pâte coule ample, claire et lumineuse. Et les personnages, comme ils sont bien posés et naturels !

D'autres excellentes toiles sont encore à citer : du bon et véridique peintre Sieberechts, un *Paysage avec figures*, de Jan Looten, autre *Paysage* de grand caractère, de Palamades Stevens, une *Réunion de famille*, de Brakenburgh, une joyeuse *Tabagie*; une nature morte de Peeter Van Overschie, enfin un beau, un très beau Craesbeke : *Joueurs dans un cabaret*, d'une touche large et spirituelle. Des *Paysans écoutant un joueur de violon*, sont attribués à Benjamin Cuyp; d'Ellinger, une composition d'une belle tenue décorative : *Mars chassé du Temple de la Paix par Minerve*.

Un maître domine de son génie l'école française. Sauf au Louvre, nulle part ailleurs Delacroix n'est, je crois, aussi bien représenté qu'à Bordeaux. Il y a la qualité, il y a la quantité. Jugez ! Cinq Delacroix, dont trois capitaux : *La Grèce expirante sur les ruines de Missolonghi*, œuvre éloquente qui vaut par la composition savante, la grada-

tion de l'effet autant que par l'émotion et la couleur, la *Chasse au lion*, grande toile mutilée par l'incendie de 1870 mais dont la partie subsistante crie la fougue et l'audace de son auteur, enfin, *Boissy d'Anglas à la Convention nationale, le 1^{er} prairial an III*. Cette page célèbre n'est pourtant qu'un premier jet, mais qui atteint d'un seul coup au sublime tant il y a de fougue, de colère, de mouvement dans cette vision — je n'ose dire « composition » car la composition implique la froide réflexion — qui a une tenue qu'enviraient bien des œuvres longuement mûries. Dela-



Photo Chambon.

Gros : Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac.

croix exécuta son *Boissy d'Anglas* à l'occasion d'un concours. On choisit un projet plus académique. Le *Boissy d'Anglas* du musée de Bordeaux provient de la collection de M. A. Larrieu qui l'avait acheté 40.000 francs à la vente Saulnier. Au prix où l'Etat s'offre tant de croûtes, c'est pour rien.

Par un heureux hasard, la seconde place est dévolue sans conteste à un grand peintre qui apparaît aux amateurs d'art comme le précurseur incontestable de Delacroix. Il s'agit de Antoine-Jean Gros, représenté par une seule œuvre, mais capitale : *Embarquement de Madame la duchesse d'Angoulême à Pauillac*. Exécutée en 1820, cette belle peinture a toutes les qualités qui assurent à Gros une si haute place dans l'École française : science du groupement, souci de vie, sentiment bien moderne du costume.

Il fallait que son génie fût très puissant pour qu'à une époque où se trompant sur lui-même, il s'efforçait au classicisme outré, il ait pu néanmoins peindre cette maîtresse œuvre et la parer de tous les attraits du pittoresque et de la couleur.

Mais reprenons l'ordre chronologique. Dans la galerie de la peinture française l'œuvre la plus ancienne est une *Pieta* provenant de l'église Sainte-Croix. On doit l'attribuer à un primitif de l'École franco-espagnole. Le XVI^e siècle est représenté par un petit portrait de femme daté : 1587. Du XVII^e, peu d'œuvres et aucune particulièrement intéressante. Toutefois on citera le *Baptême de Constantin*, par Louis Boullogne et une *Présentation au Temple*, de Restout.

Pour le XVIII^e il semble que Bordeaux alors en pleine prospérité eut dû attirer des portraitistes célèbres. Il n'en est rien : pas de Rigaud, ni de Troy. Le portraitiste en faveur est, alors, l'anversois Lonsing. C'est un artiste lourd, commun dans la couleur et le dessin, mais qui s'efforce d'être véridique. Le musée de Bordeaux conserve son effigie par lui-même et un portrait du duc de Duras.

Durant les vingt dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e, Bordeaux posséda un peintre local autrement savant et intéressant. Pierre Lacour avait fait son apprentissage à Paris, sous la direction de Vien et aux côtés de David. Mais son métier appris il s'était hâté de retourner dans sa belle ville natale et avait ainsi échappé, en partie du moins, à la révolution classique provoquée par David, devenu célèbre. Son talent souple, proche parent de celui de Boilly, mais plus ferme et plus savant lui permit de s'attaquer à tous les genres, à tous les styles avec un égal bonheur. Cependant c'est le Lacour XVIII^e, portraitiste et anecdotier, qui nous intéresse le plus. Les appartements de l'Hôtel-de-Ville conservent de lui, nous l'avons dit, de gracieuses grisailles à la manière de Sauvage. Le musée de Bordeaux possède outre des scènes bibliques ou religieuses comme *Loth sortant de Sodome*, d'un caractère XVIII^e siècle, et un *Saint Paulin*, plus classique, un portrait d'acteur costumé en Scapin, œuvre solide, véridique, exécutée avec cette touche légère, transparente, vivifiant le trait sans l'abolir qui réussit si bien à son ancien condisciple David, dans l'exécution de quelques-uns de ses plus beaux portraits. Mais, pour beaucoup, pour tous les amoureux de pittoresque, pour tous les amis du vieux Bordeaux, ce portrait est primé par une œuvre amusante comme un conte de Diderot et précieuse à l'égal d'un document. Nous voulons parler de la *Vue d'une partie du port et des quais de Bordeaux dits des Chartron et de Bacalan*. Le long des quais,

chacun va, chacun vient ; les uns travaillent, les autres bavardent. Et parmi la foule des gens de toute condition qui circulent il est facile de reconnaître mainte notabilité et même le peintre qui s'est représenté un calepin à la main et dessinant. Et ce ne sont pas seulement les gens qui sont reconnaissables, mais encore le décor, les constructions. Les logis Louis XV et Louis XVI qui bordent les quais, la maison Fenwick avec



Demarne : Halte de voyageurs.

Photo Chambon.

ses deux rostres, sont indiquées avec une minutieuse exactitude. Et tout cela est joliment peint, plein d'air et de lumière.

Mais Pierre Lacour a encore un autre mérite. Il fut le premier conservateur du musée de Bordeaux et sa bonne grâce, son aménité amenèrent à ce musée maint don précieux. C'est ainsi que, dès 1806, le legs de l'orfèvre Doucet, grave et douce figure à la Vergnaud dont on voit l'effigie peinte par Lacour parmi les œuvres exposées, est le fait des relations amicales qui s'étaient nouées entre l'artiste et l'amateur.

Vers le même temps travaillait à Bordeaux, Jean Briant, représenté par une *Vue de Tivoli*.

Du XVIII^e siècle, le musée de Bordeaux tient encore un *Portrait de jeune femme*, par Nattier. C'est paraît-il l'effigie d'une fille de Louis XV.

L'œuvre est inachevée mais d'un grand charme. Cette autre aimable personne qui tient une fleur est M^{me} Duchâtelet. La toile n'est qu'une copie de la main de Marianne Loir, croit-on, d'après un original dû à Nattier. Demarne était un bon peintre et sa *Halte de Voyageurs*, vibrante de soleil, étoffée de figures spirituellement indiquées doit compter parmi ses meilleures productions. Deux dames que l'on suppose être M^{me} Tallien et M^{me} Récamier ont été réunies sur la même



Corot : Le Bain de Diane.

Photo Chambon.

toile par M^{lle} Gérard. L'œuvre est charmante. Gamelin, le divers et changeant Gamelin, tour à tour rude et précieux, affecté et classique, affirme ici le côté gracieux de son souple talent dans quatre petites scènes néo-antiques, tout à fait délicieuses.

Une admirable nature-morte est donnée à Chardin. L'attribution peut être contestée, mais non la qualité de l'œuvre.

Le nom de Lancret se lit sous une *Fête champêtre* et celui de Eisen, sous de petites scènes villageoises bien peintes.

De Sauvage, le peintre de grisailles, une perle, *Nymphes et Satyres*. Une importante toile de Carle Van Loo, *Auguste se fait prêter serment de fidélité par des princes barbares dans le temple de Mars le Vengeur*, a l'agrément de n'être pas terminée. On peut ainsi se rendre compte de la pratique magistrale d'un des artistes les plus habiles du XVIII^e siècle.

C'est encore au XVIII^e siècle qu'appartient, par l'esprit et la couleur, la gracieuse *Leçon de Labourage*, de Vincent, ce peintre qui fut trop souvent ennuyeux.

L'École française du XIX^e siècle est copieusement représentée à Bordeaux. Il y a le meilleur et le pire. Mais c'est grande sagesse de ne rien négliger. Car dans le morose il y a quelquefois de l'imprévu. Je n'en veux pour preuve que *l'Arrivée de Jacob en Mésopotamie*, de Heim,



Diaz : Forêt de Fontainebleau.

Photo Chambon.

œuvre en clair-obscur, avec des violences de lumière et des partis pris de décoloration qui accusent des figures dont Ingres ni Puvis de Chavanne ne répudieraient la silhouette.

Fuyons les productions de Jouy et regrettons que le nom de Lethière qui fut, parfois, si intéressant soit rappelé par un néfaste *Saint Louis*. Mais arrêtons-nous devant le portrait de *la Maréchale Junot et son fils*, peints sur un fond de paysage par Pellegrini. C'est aussi durant l'Empire que Léon Pallière exécute son *Berger au repos*, qui a du style. Un peu plus tard, G. de Galard se faisait apprécier dans de documentaires lithographies de types bordelais et dans des portraits de la valeur de ceux de *M. et M^{me} Marandon de Montzel*.

Le spirituel illustrateur Jean Gigoux est bien ennuyeux dans une *Cléopâtre* où les rubriques académiques s'amalgament aux expédients romantiques. Par contre le *Tintoret peignant sa fille morte*, de Léon Cogniet restera parmi les productions les meilleures de l'école française du XIX^e siècle. La France héroïque est honorée dans un *Waterloo* de Bellangé et une *Tranchée devant Sébastopol*, de Pils.



Photo Chambon.

J.-L. Lemoine : L'ingénieur Duplessis.

Après la tempête, la quiétude : Une amusante scène d'intérieur, spirituellement saisie par Duval-Lecamu, retient.

Ah ! Si Court n'avait peint que des œuvres égales à l'effigie qui voisine au musée de Bordeaux avec les deux excellents portraits de fillette de Monvoisin, autre dévoyé que compromet une *Bataille de Denain* !

Un curieux artiste, un peu oublié, Henri de Beaulieu, est représenté par une toile saisissante : le *Duel*, œuvre étrange, ardente, bien digne de son curieux pinceau. Des amis avaient posé. On reconnaît un Rochefort et un Daudet, jeunes. De Tassaert : *Communion des premiers chrétiens*. Le nom de J.-A. Guignet, un peintre romantique oublié quoi qu'il eût de la fougue et autant de dramatique que Decamps, se dé-

chiffre sur deux œuvres caractéristiques : *Ravisseurs gaulois* et *Reîtres au repos*.

Avec ce que possède le musée, on aurait, au besoin, une idée excellente de l'école moderne de paysage. Tous les maîtres, depuis Aligny et Corot jusqu'à Harpignies, y sont présents avec des œuvres caractéristiques. Aligny, comme toujours, s'affirme dessinateur parfait et coloriste pitoyable. Mais Corot, lui, resplendit avec une œuvre supérieure : le *Bain de Diane* qui date, au reste, d'une époque excellente : 1858. Tout ce qu'aime le maître de Ville-d'Avray, tout ce qu'il rend si bien : le ciel, l'eau, les

grands arbres, se trouvent dans cette claire page parée par la pudique nudité de blanches nymphes.

Voici, Paul Flandrin dont le classicisme s'allie à un goût véritable de la nature, voici Paul Huet qui fut un initiateur, avec les *Falaises d'Houlgate*, voici Cabat avec une importante et belle composition, *Rivière, bois et prairie*, un peu déparée par une couleur ennuyeuse.

Rarement se rencontre un Diaz de la qualité de celui de Bordeaux. Ce n'est pas en effet une peinture de marchand avec la lumière artificielle et les belles filles demi-nues qui achalandèrent la signature du maître, mais, un coin de nature où est évoqué toute la grandiose splendeur de la forêt de Fontainebleau. A côté, un Daubigny adorable : des *Bords de l'Oise*, tout blonds de lumière. Ces deux dernières peintures proviennent ainsi que le *Bain des Nymphes* de Corot, des intelligentes expositions organisées par la Société des Amis des Arts. Mais que ne doit pas le musée de Bordeaux à cette Société? On se rendra compte de la valeur des trésors qu'elle a su retenir quand il sera parlé d'un certain bronze de Barye.

Des *Bœufs de labour* représentent excellemment Troyon. De Français, un groupe d'arbres puissants battus du vent de mer, par un jour d'hiver, est d'un dramatique intense. Harpignies est en nombre et en qualité à Bordeaux. D'abord une œuvre ancienne, une *Vue du Vésuve*, très inspirée de Corot, puis des toiles de sa définitive manière provenant du legs Gardère. Voici Ziem avec une peinture de sa meilleure époque : *Soleil couchant sur les bords de l'Amstel*, daté de 1869.



Photo Chambon.

J.-B. Lemoyne : Montesquieu.

Le musée de Bordeaux possède aussi une toile qui joue un rôle historique dans l'histoire de l'École française de paysage du XIX^e siècle. Il s'agit de l'*Appel dans les Bruyères* de Charles Chaplain. Cette peinture exécutée au moyen des terres et de quelques rehauts de rouge et de bleu, présente par sa technique, le sujet et la façon dont il est traité, de frappantes analogies avec les œuvres de Millet. Le piquant, c'est que l'*Appel dans les Bruyères* leur est antérieur : il fut exécuté en 1847 alors que Millet, qui n'avait pas encore trouvé sa voie, gagnait péniblement sa vie en exécutant des nudités. Les rôles devaient être peu après intervertis, lui, devenant le chantre de la glèbe et Chaplain le chroniqueur des grâces, des femmelettes poudrées et enrubannées.

Par d'intelligentes acquisitions, la générosité du peintre Gardère, qui prouve son talent dans des *Ajoncs en fleurs*, le musée de Bordeaux est riche d'œuvres caractéristiques d'artistes contemporains : *Ophélie*, d'Élie Delaunay, *Toilette de Vénus*, de Paul Baudry, la *Salutation angélique*, de Luc-Olivier Merson, la *Lecture de la Bible*, de Ribot, *Illusions perdues*, de Henri Martin ; œuvres de J.-P. Laurens : le *Pape et l'Inquisition*, de Benjamin Constant : *Prisonniers marocains*, de Roll qui possède là une de ses meilleures peintures, la *Convalescente*, d'une distinction si supérieure. A côté, son portrait, par lui-même. Le visage du fin connaisseur qu'était le vicomte Both de Tauzia est perpétué par un portrait ébauché, mais vif et observé, de son ami Bonnat.

Bordeaux au XIX^e siècle a donné le jour à plusieurs artistes intéressants. A Diaz, déjà cité, il convient de joindre Brascassat, Joseph Felon, peintre et sculpteur, toujours élégant, Rosa-Bonheur, Chaigneau, Dauzats, voyageur infatigable, peintre honorable, mais que recommandent surtout ses aquarelles et ses dessins, John-Lewis Brown dont on voit ici deux œuvres qui prouvent que cet artiste exquis n'était pas uniquement le portraitiste des cavaliers mondains chevauchant des bêtes de race, qui ont fait sa réputation parisienne. L'une, le *Jour de sortie des pensionnaires*, datée de 1866, est le plus majestueux défilé de cacatoès que l'on puisse souhaiter. Et avec quelle sûreté de dessin, quelle richesse de palette, l'allure, les tonalités riches du plumage des beaux oiseaux, sont rendues ! L'autre, *Mont-Saint-Jean, 17 juin 1815*, est un coin de bataille d'une vérité stendhalienne.

Mais ces artistes ont été absorbés par Paris. Bien au contraire, Léonce Chabry nous offre l'attrait d'être resté fidèle à la région qui l'a vu naître. Non qu'il soit demeuré timide en son coin : il voyagea, visita la Belgique, l'Égypte et partout où il pose son chevalet, il fit œuvre intéressante. Mais c'est surtout les Pyrénées et les Landes qui l'ont

retenu et inspiré. Le musée de Bordeaux possède de lui, riches de pâte et curieuses de tonalité, la *Vague à Royan* et la *Vallée d'Arreau*. Ces deux toiles n'auraient rien à redouter du voisinage de Courbet avec lequel Chabry a quelque parenté, sans cependant lui ressembler. Bien que né à Genève, Baudit peut être revendiqué par Bordeaux. Comme le Charentais Auguin, auteur d'un *Jour d'été à la Grande-Côte*, il s'y fixa tôt et les paysages de la Gironde et des Landes l'ont fréquemment inspiré.



Photo Fourié.

Statue du maréchal d'Ornano (Musée des Antiques).

Toutefois son œuvre la meilleure est, au musée de Bordeaux, un *Clair de lune en Bretagne*.

La lignée des bons artistes n'est pas épuisée à Bordeaux. L'art contemporain ne s'enorgueillit-il pas des noms de Lobre l'admirable évocateur des choses d'autrefois, de C.-H. Dufau, des frères Lucien et Gaston Schnegg qui perpétuent librement, le premier la tradition des grands décorateurs du XVIII^e siècle, le second, celle des imagiers de nos cathédrales. N'est-ce pas de Bordeaux que nous viennent ces natures mortes signées Félix Carme et qui ont eu tant de succès dans les derniers salons ?

La petite collection de gravures et de dessins installée à l'étage supérieur d'un des pavillons du musée, groupe une partie de l'œuvre d'un autre

bon artiste bordelais, le dessinateur-graveur Ludovic Lalanne. Ses notations vives, rapides, spirituelles, semblent par leur nombre avoir un peu dérouté les collectionneurs contemporains. Mais nul doute que l'estime à laquelle elles ont droit, n'augmente avec le recul des années. Lalanne fut un admirateur compréhensif des vieilles cités pittoresques, de leurs rues bordées de maisons branlantes, des canaux de la claire Hollande dans lesquels les grands bras des moulins se reflètent en faisant des signes.

On a plaisir à rencontrer aussi, trois belles et rares lithographies de Goya : *Toros* ; deux intéressantes feuilles de croquis donnés à Jean Cousin, des dessins d'Elie Delaunay et de Rosa Bonheur. Les dessins et eaux-fortes de Léo Drouyn arrêteront aussi, car leur auteur fut non seulement un artiste, mais aussi un des plus sérieux archéologues bordelais.

Mais, malgré l'intérêt de ces quelques pièces, il faut reconnaître que le musée de Bordeaux a encore beaucoup à faire pour réunir la collection de dessins, anciens s'il se peut, modernes si le passé se dérobe, que tout musée important devrait tenir à honneur de posséder. Le dessin n'est-il pas le commentaire indispensable du tableau, la trouée de lumière qui fait comprendre mieux la volonté d'un artiste ? — Dans les mêmes salles se trouve une précieuse série de monnaies et de jetons bordelais.

La section de sculpture possède du florissant XVIII^e siècle quelques belles œuvres. C'est d'abord un buste somptueux de l'ingénieur Duplessis, par Jean-Louis Lemoyne. Comme Coysevox, son maître, Jean-Louis savait allier à l'ampleur décorative la vérité expressive. Il légua cette dernière qualité à son fils, ce Jean-Baptiste Lemoyne qui allait avoir l'honneur de peindre deux fois Louis XV et devait modeler la statue équestre destinée à la place Royale. Rien n'est plus criant de vérité que le buste de Montesquieu qu'a exécuté Jean-Baptiste Lemoyne. Autant la présentation de l'ingénieur Duplessis coiffé d'une abondante perruque est théâtrale, autant le buste de Montesquieu est simple. Point de perruque, une chevelure peu abondante, encadre une physionomie fine, observatrice, dont la bouche se plisse, sous l'empire d'une pensée intime. Le menton est délicat et haut le front. Le col sort de linges sans plis prétentieux. « Faites des bustes » ne cessait de répéter au sculpteur, Diderot dans ses *Salons*. Car le philosophe n'aimait pas les monuments de Jean-Baptiste. Notre époque qui n'est pas gâtée de ce côté, le trouve bien injuste. Cependant il faut se contenter de peu et à défaut de la statue équestre fondue par la Révolution, admirer la réduction que conserve le musée de Bordeaux.

Nous avons dit incidemment que le musée possédait sept des maquettes

exécutées par Berruer pour la décoration de l'acrotère du péristyle du Grand-Théâtre. Ces sept statuette, modèles très poussés, de la hauteur d'un mètre, représentent: *Cléo, Euterpe, Junon, Calliope, Vénus, Uranie, Minerve*. Elles mériteraient une place d'honneur au musée, cependant elles sont relégués dans les combles. Le musée de Bordeaux possédait aussi autrefois deux bas-reliefs en terre cuite de Cabirol, l'exquis décorateur de l'Hôtel-de-Ville. Ils ne figurent même plus sur la dernière édition du catalogue.

La Révolution est triomphante. Adieu amours, divinités, allégories, mascarons qui souriez sur la façade des logis! L'heure est aux héros. Et le musée de Bordeaux accueille le *Phocion* de Delaistre, l'*Achille*, de Gourdon, le *Guillaume Tell* de Boizot, le froid *Apollon* de Lemot, auxquels viennent se joindre la *Jeune fille cueillant des fleurs*, de Bosio, *Italienne jouant du tambourin*, de Dantan aîné, *Cadmus tuant le Dragon* et *Ajax bravant les Dieux*, de Dupaty. Les Stendhaliens lui pardonneront ces deux académiques groupes, car il leur a conservé les traits de la Pasta, la grande cantatrice chère à leur maître.

Contre la froideur de cette période on s'insurge enfin, et le musée reçoit *Le Réveil*, gracieux groupe de femme et d'enfant, de J. Gautherin, le *Baron de Carayon-Latour*, par Chapu, le plâtre du *Triomphe du Silène*, de Dalou, des figures de Rodin, des œuvres des frères Schnegg. Mais la merveille des merveilles est le *Charles VII à cheval*, bronze à cire-perdue sans retouche, exécuté par Barye à la demande de la Société des Amis des Arts qui désirait offrir un souvenir de marque à M. T.-B.-C.

Scott, l'un de ses anciens présidents. Ils lui remirent plus qu'un souvenir : un chef-d'œuvre. Ce fut sans doute l'opinion de celui-ci et de ses héritiers qui, afin d'honorer mieux le mort en perpétuant son nom, ont légué au musée cette statuette parfaite qui confond par sa grandeur et la sûreté de son exécution.

Parallèlement, à Bordeaux même, œuvre une école locale dont les meilleurs représentants furent Maggesi et Jouandot. Celui-ci avait un



Photo Fourie.
Saint Seurin bénissant.
(Musée des Antiques).

sens certain de la grâce, mais peu de personnalité. Dans les bas-reliefs qu'il exécuta lors des agrandissements, sur le plan de Gabriel, de l'Hôtel de la Bourse, il se complut fort heureusement à rester dans la tradition du XVIII^e siècle. Le *Repos éternel*, du musée, le montre, par contre, suggestionné par la *Nuit*, de Michel-Ange. Maggesi a signé des statues pompeuses disséminées dans Bordeaux et de nombreux bustes parmi lesquels se remarque un *Casimir-Périer* conservé au musée.

Pourquoi aucune vitrine ne rappelle-t-elle le labeur de Bertrand Andrieu, ce joli sceptique qui grava tant d'ingénieuses médailles à la gloire de Napoléon et de ses sœurs avant de commémorer les grands événements du règne de Louis XVIII? Il était pourtant de Bordeaux, comme Isidore Bonheur, frère de Rosa, dont le musée peut montrer au moins une production, *Vache défendant son veau contre un loup*.

Après le musée clos, le musée de la rue. Place Richelieu, *Monument du Président Carnot*, par Barrias. Sur les allées de Tourny privées de leurs arbres, une œuvre, au milieu du désert de sable, retient : le *Monument à Gambetta*, modelé par Dalou. Plus loin surgit le *Monument des Girondins*, compliqué et trop blanc, dû au sculpteur Dumilâtre. Nous nous garderons de l'expliquer : il faut respecter les droits du cicerone. Bien qu'on ait déjà dépensé plus d'un million et demie il n'est pas achevé. Encore un petit effort et il coûtera aussi cher que le Grand-Théâtre, sans avoir l'excuse du chef-d'œuvre. Au Jardin-Public, sur des stèles sont placées, ici et là, des effigies d'artistes et de poètes bordelais parmi lesquels on remarque la fine et mélancolique figure de Léon Valade. Une place modern-style, la place Larrieu, est ornée d'une fontaine due à M. Verlet, à qui elle valut à l'un des derniers Salons la médaille d'honneur.

Le musée des Antiques, installé au rez-de-chaussée de la Bibliothèque de la Ville, est au point de vue épigraphique un des plus riches de France. Quant aux fragments gallo-romains : bustes, frises, ils ne remontent pas au delà du I^{er} siècle, c'est-à-dire à une époque de décadence. Parmi eux, s'est glissé un morceau hors ligne. L'exécution sobre et élégante, les lignes pures, les plans bien établis, décèlent une origine hellénique. M. Camille de Monsignac, conservateur du musée des Antiques et des collections de la maison Carrère, le décrit ainsi dans son *Catalogue des bas-reliefs gallo-romains du musée lapidaire de Bordeaux* en préparation :

« Ce fragment de stèle attique, sculpté presque en haut-relief, est en marbre pentélique. Le mort héroïsé, aux formes harmonieuses, souples et d'un [modelé excellent, est représenté jeune, debout, à demi nu et le bras droit le long du corps. De la main droite, aux attaches fines et délicates, il relève gracieusement un pan de sa chlamyde, qui lui couvre tout le dos et une partie du bras gauche. La main gauche portée en avant tient un objet difficile à définir (grenade ou pavot). La tête, les jambes et les pieds du héros manquent. Au devant du défunt héroïsé existait un



Photo Chambon.

Le Musée des Antiques.

autre personnage dont on aperçoit la main et le bras droit et qui fait un geste d'adoration.

« Ce beau fragment de sculpture grecque mesure 0^m,81 de haut, 0^m,65 de large et 0^m,26 d'épaisseur. Il provient de la collection Durand père acquise par la ville de Bordeaux en 1859. »

On a joint à ces morceaux antiques, les épaves du moyen âge et de la Renaissance que les démolitions, les travaux de voirie ont fait découvrir. Le cloître Saint-André et l'ancien porche occidental de Saint-Seurin ont fourni mainte pièce délicate comme la belle statue de *Saint Seurin bénissant*.

Les maisons privées : maisons de pierre aux délicats encadrements, maisons à charpentes de bois ont également enrichi le musée. C'est ici qu'est conservée la porte de l'hôtel d'Espaignet, la charpente de la maison Labadie, et certain délicieux encadrement de porte renaissance très parent de celui qui se trouve encore en place rue du Pont-de-la-Mousque. Enfin, au milieu du hall, très mutilée mais belle encore, s'impose au regard la statue agenouillée du maréchal d'Ornano.

Encore une fois, il faut regretter qu'aucune explication n'accompagne ces antiquités. Il est telle épave du passé, très mutilée, qui n'a d'intérêt que par son origine certifiée. Sinon elle a la valeur d'un caillou jeté sur la route.

Sur l'initiative de la Société Archéologique, un musée du vieux Bordeaux a été récemment installé à la porte de Cailhau. C'est là que, par des tableaux, des dessins, des gravures, des bibelots, le Bordeaux de jadis est ressuscité. Les dons ont vite afflué : la fruste Gaule et le précieux XVIII^e confondent leurs souvenirs qui sont au fur et à mesure classés, et logiquement exposés par les soins d'un groupe d'érudits et d'amateurs actifs qui, eux, savent doubler l'intérêt des souvenirs qu'ils exposent à l'aide de notices claires et nettes, placées à côté de chaque objet.

Parmi les dons les plus importants, je signalerai : de M. O. Miller : 200 monnaies gallo-romaines trouvées à Bordeaux ; de M. Georges Bouchon : 70 faïences décorées sortant des fabriques bordelaises du XVIII^e siècle et diverses porcelaines de même origine ; de M. Fourché : une madone du XV^e siècle et une grande croix fleurdéliée ; de M. Promis : un lot de porcelaines de Verneuilh. A mentionner encore, une collection de carreaux du XVIII^e siècle, décorés d'animaux, de grotesques, de chinoiserie et de ton vert, bleu, violet et jaune, provenant de cuisines de l'Hôtel Saige. On voit aussi au même musée, le dessin original de Bonfin pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville, projet très Gabriel. (Don de M^{me} V^{ve} Rullier). Un autre dessin intéressant est celui de la belle grille qui fermait naguère la Porte-Royale. (Don de M. Paul Flos.)

Le ménage Tallien est rappelé par les pistolets et le cachet de Tallien et une robe de brocart, portée par sa femme, la belle Thérésia Cabarrus. Enfin, la salle de la Herse, où sont rassemblés ces souvenirs, possède, outre la collection des écussons restitués des anciennes corporations, la bannière de la corporation des sacquiers.

Il y a encore à Bordeaux un musée de curiosités : le musée des frères

Bonie, mais nous le citons afin de conjurer les gens de goût à n'y point pénétrer. A moins, toutefois, qu'ayant lu l'immortel *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert, ils n'aient plaisir à voir une collection très parente de celle qu'auraient pu former ces deux fantoches.

Par contre, il faut aller visiter le musée d'Histoire naturelle. Il est installé dans le bel hôtel de l'Isle-Ferme qui a conservé un délicieux salon rond dont les lambris ont été sculptés à la fin du XVIII^e siècle avec le goût le plus fin.



Photo de M. Amtmann.

Rétable de la chapelle des Feuillants (Musée des Antiques).



Le Palais de Justice.

Photo Neurdein

CHAPITRE VII

BORDEAUX AU XIX^e SIÈCLE

Ses monuments. — L'animation du fleuve. — Les vignobles. — La lande.

Bordeaux est maintenant une grande ville heureuse, qui s'étend sur les deux rives de la Garonne. La rive droite ne comprend qu'un faubourg, la Bastide ; tous les accroissements portent sur la rive gauche, où les faubourgs Sainte-Croix, Saint-Julien, Sainte-Eulalie, Saint-Seurin, les quartiers des Chartrons et de Bacalan, sont englobés dans la Cité. Bien entendu, le XVIII^e siècle, si prospère, avait déjà fort avancé les choses, et il y a cent ans, telle rue soudait déjà à la ville ces quartiers. Quoique Bordeaux, qui avait en 1789, 109.000 habitants, en possède aujourd'hui plus de 257.000, il s'en faut que tous les terrains soient occupés. Il existe encore de vastes espaces ombrés et fleuris, car, grâce à l'élasticité de l'enceinte, les belles demeures de jadis et leurs jardins n'ont pas eu à faire place à ces hauts immeubles à loyer qui enlaidissent tant de villes modernes. Le mauvais goût architectural de

certaines périodes du XIX^e siècle s'est ici moins affirmé qu'ailleurs. Les exemples fournis par le siècle précédent étaient si beaux que les architectes qui sont venus postérieurement ont été contraints de s'en inspirer. Ils ont été aidés par une phalange d'ornemanistes dont les travaux sont tellement parents de ceux des artistes du temps de Gabriel et de Louis que la distinction est parfois bien difficile. Toutefois, Bordeaux a connu récemment le modern-style, mais il a été appliqué avec réserve et ne choque point trop le visiteur.



Photo Neurdein.

Le Théâtre-Français.

Quelques rares monuments officiels élevés durant le XIX^e siècle sortent aussi de la banalité courante. Nous n'insisterons pas sur les églises construites par Abadie dans son « style personnel » fait du martyre de constructions vénérables qu'il a mutilés, par orgueil. S'il n'avait pas commis ces crimes artistiques, peut-être serait-on tenté de louer la conception de Saint-Ferdinand et de Sainte-Marie.

De 1839 à 1846, Thiac fils a élevé dans un goût sévère, qui répond bien au caractère du monument, un Palais de Justice dont la colonnade dorique a grand caractère, et, plus récemment, M. Pascal a prouvé son talent délicat dans le dessin de la façade de l'École de Médecine et de Pharmacie. Mais pour imposants et gracieux que soient de tels édi-

fices ils ne sauraient retenir. Leur architecture toute classique tranche trop violemment avec l'aspect général de la ville. Pour distraire de cela, Bordeaux a heureusement ses cours et ses places, le Jardin-Public, et,



Photo Neurdein.

Monument des Girondins.

depuis 1888, son Bois de Boulogne : le Parc Bordelais. Il a surtout l'admirable ligne de ses quais, de son fleuve et des bateaux qui le sillonnent. Certes, il a beaucoup perdu en pittoresque depuis la disparition des grands voiliers que, dans la brume du crépuscule, Théophile Gautier comparait à « une multitude de cathédrales à la dérive, car rien ne ressemble plus à une église qu'un vaisseau avec ses mâts élevés en flèches,

et les découpures enchevêtrées de ses cordages. » Mais les steamers qui halètent maintenant vers Bacalan ont, eux aussi, leur poésie. D'autre part, le fleuve attire toujours les moyens voiliers, dont les fines mâtures s'arrangent si heureusement avec l'ordonnance des quais. Pour comprendre la beauté du site, il faut s'engager sur le grand pont. En amont, surtout en aval, le spectacle est vraiment admirable. Il doit être complété par une promenade sous les galeries pratiquées entre le tablier et les arches



Photo Neurdein.

Les allées de Tourny.

du pont. De minuscules soupiraux s'ouvrent sur un coin de ville, ou parmi les mâtures voisines, ou encore sur un rectangle d'eau miroitante, sombre ou lumineuse, selon la parcelle de lumière qui la caresse. Et, quoiqu'au-dessus des voûtins règne une circulation intensive dont le bruit parvient atténué, il semble que sous ces galeries on soit loin de tout. Cette ville, ce fleuve, sont-ils vraiment si près? Est-ce illusion ou réalité?

Bordeaux, situé dans l'estuaire d'une rivière, est trop avancé dans les terres au gré de la navigation moderne. Les grands vapeurs s'arrêtent maintenant à Pauillac. Mais s'il ne compte plus parmi les ports colossaux du monde, il demeure néanmoins plein d'activité. Des steamers qui partent officiellement d'une autre ville remontent jusqu'à ses quais pour

décharger leurs approvisionnements ou transporter au loin les produits de la région bordelaise, notamment ses vins recherchés, dont chaque cru porte, blasonnée, sa renommée.

Dans ses beaux travaux sur les crus de la Gironde, M. Ed. Féret nous apprend que le vignoble girondin est divisé en onze régions principales, qui offrent chacune des vins ayant un caractère particulier :

- Le *Médoc* (vins rouges) ;
- Les *Graves* (vins rouges et vins blancs) ;
- Le *Pays de Sauternes* (grands vins blancs) ;
- Le *Saint-Emilionnais* (vins de côte de premier ordre) ;
- Pomerol* (vins de Graves intermédiaires entre les vins de Médoc et ceux de Saint-Emilion) ;
- Fronsadais* et *Cubzadais* (vins de côtes, rouges et blancs) ;
- Le *Bourgeois* (vins de côtes, rouges et blancs) ;
- Le *Blayais* (vins de côtes, souples, coulants et neutres) ;
- L'*Entre-deux-Mers* (vins de côtes, produits entre la Dordogne et la Garonne, rouges et blancs) ;
- Les *Palud* (vins rouges) ;
- Les *Vins des Sables* (des dunes et des landes).

Bordeaux est, on peut le dire, construit au milieu des Graves rouges. Les vignobles sont à ses portes, au sud et à l'ouest. Un cru célèbre, le Haut-Brion, prospère sur la limite de Talence et de Pessac, à quelques centaines de mètres de l'octroi de Bordeaux et il en est ainsi pour bien d'autres crus aussi renommés qui l'entourent.

Qu'on fasse encore quelques kilomètres, — oh ! très peu, — dans la même direction et la lande, la lande qui s'étend monotone, jusqu'aux Basses-Pyrénées, apparaît avec tous ses caractères, ses marais, ses sables et ses pins. Contraste étrange que cette transformation brusque d'une contrée savoureuse et douce en désert âpre et solitaire. On a quitté Bordeaux riant, ses monuments, sa population spirituelle et légère, on a passé à travers des vignobles verdoyants parmi lesquels s'élèvent de belles demeures et voici tout à coup, passé Pessac ou Mérignac, la bruyère, les sables, les pins et leurs blessures résineuses recueillies en des vases. Et si l'on pousse plus avant ce sera la même chose, toujours la même chose, jusqu'à ce que l'on atteigne le sourire de Bayonne et la ligne bleue des Pyrénées...

Mais l'heure est venue de clore ces pages sur Bordeaux. Bordeaux

« au ciel doux et clément, aux longs printemps et aux courts hivers » dont Ausone, il y a près de deux mille ans, vantait déjà « les rues bien tracées, les maisons alignées, les spacieuses places ».

Mais où est la fontaine Divonne dont les eaux bouillonnantes et pures s'échappaient d'un écrin en marbré de Paros !



Photo des caves Descas.

Un caveau à bouteilles.



Photo de l'Architecte.

Frise de la porte d'entrée de la maison sise rue du Palais-Gallien, 87.

BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie de Bordeaux occuperait une place considérable. Force nous est de ne signaler que les ouvrages les plus réputés ou essentiels, et ceux qui nous ont particulièrement servi à édifier un Bordeaux, ville d'art.

Il faut dire ici, combien sont précieux pour l'histoire artistique de Bordeaux des recueils comme les *Archives historiques de la Gironde*, les bulletins de l'*Académie* et la *Société archéologique de Bordeaux*, enfin, les *Comptes rendus des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*.

Je dois remercier MM. J.-A. Brutails, archiviste départemental, Ducaunès-Duval, archiviste municipal, Raymond Céleste, bibliothécaire de la ville, M. J. Boucherit, sous-bibliothécaire, qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail et faciliter mes recherches.

Bordeaux, monographie publiée par la municipalité, 3 vol. et atlas (1892).

BAUREIN (abbé). — *Variétés bordelaises* (1786), réimprimé en 1876.

BERNADAU. — *Annales politiques, littéraires et statistiques de Bordeaux* (1803). Supplément publié par M. Bouchon (1884).

— *Tableau de Bordeaux* (1810).

— *Le Viographe bordelais* (1844).

BONNAFFÉ (Ed.). — *Bordeaux il y a cent ans : Un amateur bordelais, sa famille et son entourage* (1887).

BONNEFON. — *Mémoires de ma vie*, par Charles Perrault. — *Voyage à Bordeaux* (1669), par Claude Perrault (1909).

BOSCHERON DES PORTES. — *Histoire du Parlement de Bordeaux* (1878).

BRUTAIS (J.-A.). — *Guide illustré dans Bordeaux et les environs* (1907).

CÉLESTE (R.). — *Montesquieu à Bordeaux*. (Appendice à *Deux opuscules de Montesquieu*, publiés par le baron de Montesquieu (1891).

— *Les Piliers de Tutelle* (1906).

COMMUNAY (A.). — *Le Parlement de Bordeaux* (1886).

— *Les grands négociants bordelais au XVIII^e siècle* (1888).

DETCHEVERRY (A.). — *Histoire des Israélites de Bordeaux* (1850).

— *Histoire des Théâtres de Bordeaux* (1860).

DEVIENNE (Dom). — *Histoire de la ville de Bordeaux* (1771), réimprimé en 1862 avec seconde partie inédite.

- DROUYN (Léo). — *La Guyenne militaire* (1865).
— *Bordeaux vers 1450* (1874).
- DU COURNEAU. — *La Guyenne historique et monumentale* (1842).
- FÉRÉT (Ed.). — *Essai sur la ville de Bordeaux et ses monuments* (1892).
— et COCKS (Ch.). — *Bordeaux et ses vins* (1898).
- JULLIAN (Camille). — *Histoire de Bordeaux* (1895).
- LACOLONIE. — *Histoire curieuse et remarquable de la ville et de la province de Bordeaux* (1769-1770).
- LA VILLE DE MIRMONT (de). — *Histoire du musée de Bordeaux* (1889).
- LURBE (de). — *Chronique bordelaise* (1594) continuée par Darnal (1619), Poutheliet (1672) et Tillet (1703).
- MALVEZIN. — *Notes sur la maison d'habitation de Montaigne à Bordeaux* (1889).
— *Histoire des Juifs à Bordeaux* (1895).
- MARIONNEAU (Ch.). — *Description des œuvres d'art de la ville de Bordeaux* (1861-1865).
— *Victor Louis et son œuvre* (1880).
- MARIONNEAU (Ch.). — *Les Expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIII^e siècle*. (Suivies d'un appendice biographique) (1883).
— *Les Vieux Souvenirs de la rue Neuve* (1890).
— *Correspondance de J.-B. Lemoyne et de de Tourny*. — *Travaux de Verbeck et Francin*. — *Francin à Bordeaux*. — *Robin, etc...* (*Comptes rendus des Sociétés des Beaux-Arts des départements*. t. VI à XIX).
- MELLER (Pierre). — *Documents sur l'hôtel de Richelieu* (1900).
- MICHEL (Francisque) et BACHELIÉ. — *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux* (1867).
- O'REILLY (P. G.) *Histoire complète de Bordeaux* (1863).
- PALLANDRE. — *Description historique de Bordeaux* (1785).
- PRUDENT (H.) et GUADET (P.). — *Les salles de spectacle construites par Louis à Paris et à Bordeaux* (1903).
- PRUDENT (H.). — *Victor Louis (L'Architecte, 1906)*.
- VINET (Elie). — *L'antiquité de Bourdeaux et de Bourg* (1574), réimprimée en 1860.

ALBUMS, VUES. PLANS

- Architecture et décoration des édifices les plus remarquables de l'époque Louis XVI à Bordeaux* (Ch. Schmid, 1808).
empruntées à des édifices français du commencement de la Renaissance à la fin de Louis XVI (t. II, 1880).
- ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GIRONDE (Société des). — *Bordeaux et la région du sud-ouest au temps de Louis XIII*. (1904).
- BORDES (A.). — *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux* (1845).
- BRUTAILS (J.-A.). — *Album des objets d'art existant dans les églises de la Gironde* (1907).
- DALY (César). — *Décorations intérieures empruntées à des édifices français du commencement de la Renaissance à la fin de Louis XVI* (t. II, 1880).
- DESHAIRS (Léon). — *Bordeaux. Architecture et décoration au XVIII^e siècle* (Calavas, 1908).
- LATTRÉ. — *Plan géométral de Bordeaux levé par les ordres de M. de Tourny* (éd. 1733, 1755, 1783).
- LOUIS (Victor). — *Salle de spectacle de Bordeaux* (1782).
- PATTE. — *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XVI* (1765).



Photo Neurdein.

Bordeaux vu de la Bastide.

TABLE DES ILLUSTRATIONS¹

Le pont de Bordeaux	1
Les quais de Bordeaux	2
La Gironde à Bordeaux	3
Cartouche sculpté par Francin pour le piédestal de la statue de Louis XV (Musée des Antiques)	4
Les Gabares	5
Les Piliers de Tutelle (Dessin de Hermann van der Hem)	7
Palais Galien	9
Ancien fort du Hà (Dessin de Hermann van der Hem)	11
Colonnes rostrales de la place des Quinconces	12
Le lycée (ancien collège de la Madeleine)	13
Eglise Sainte-Croix	15
Eglise Saint-Seurin (portail méridional)	16
Église Saint-Seurin. Siège épiscopal en pierre (xv ^e siècle)	17
La cathédrale Saint-André	19
Saint-André. — Porte du transept septentrional	21
Saint-André. — Statues de la Porte Royale	22
Saint-André. — Contrefort de Grammont	23
Saint-André. — Détail du contrefort de Grammont	24
Saint-André. — Soubassement de l'entrée du transept méridional	25

1. L'auteur et l'éditeur tiennent à remercier les personnes qui ont bien voulu prêter leur concours à l'illustration de cet ouvrage et dont les noms se trouvent sous chaque cliché reproduit.

Saint-André. — Vue intérieure	27
Saint-André. — Stalles du bas-chœur.	28
Saint-André. — Saine Anne et la Vierge	29
Église Saint-Michel et son clocher isolé	31
Tour Pey-Berland.	33
La cathédrale Saint-André et la tour Pey-Berland.	34
Église Saint-Michel. — Sainte Ursule	35
Ancienne enceinte entre le cours Victor-Hugo et la rue Renière.	37
La Grosse-Cloche	38
Porte du Cailhau.	39
Mausolée de Montaigne (Faculté des sciences et des lettres).	41
Hostau des Lalande (impasse de la rue Neuve).	42
Porte de l'hôtel d'Espaignet (xvi ^e siècle) (Musée des Antiques)	43
Porte de l'hôtel de Richelieu (actuellement cours d'Albret).	44
Hôtel de l'Octroi, rue du Loup	45
Maison du moyen âge. Angle des rues du Loup et d'Arnaud-Miqueu.	47
Maison du Prévôt. Angle des rues de Corcelles et des Bahutiers.	48
Maison Renaissance (impasse de la rue Neuve).	49
Portique de l'École d'équitation (rue Judaïque).	50
Hôtel des Fermes (Douane).	51
Pavillon de l'hôtel de la Bourse.	52
Statue et place de Tourny.	53
Fontaine Saint-Projet.	54
Porte de Bourgogne ou des Salinières	55
Porte Dijéaux	57
Maisons Louis XVI, rue Poyenne, 39.	58
Bordeaux en 1669 (d'après une estampe de Berey).	60
Porte cochère, rue Poquelin-Molière, 9.	61
Entrée du cloître de la Chartreuse (avant la restauration)	63
Notre-Dame	64
Guillaume Coustou : Apothéose de saint François Xavier (église Saint-Paul)	65
Marteau de porte, rue Poquelin-Molière, 1	66
Fontaine Sainte-Croix	67
Hôtel de Lecomte, marquis de la Tresne (aujourd'hui à M. Gounouilhou).	69
Fontaine de l'hôtel de la Douane	71
Salon de l'hôtel de la Bourse	72
Maison Louis XV, quai des Chartrons, 116.	73
Boiseries du petit salon de l'Hôtel de Ville (œuvre de Cabirol).	75
Hôtel de Ville	77
L'Automne, par Pierre Lacour (Hôtel de Ville).	79
Hôtel de Ville (façade sur le jardin)	81
Le Grand-Théâtre	83
Ancien hôtel du Gouvernement, rue Vital-Carles.	84
Péristyle du Grand-Théâtre.	85
Grand-Théâtre. — Entrée de la salle de spectacle	86
Grand-Théâtre. — Péristyle du grand étage	87
Les allées de Tourny, vues du Grand-Théâtre	88
Terpsichore, par Berruer	89
Polymnie, par Berruer	90
Salle de spectacle (état actuel)	91
Salon rond de l'institution Sainte-Marie à Caudéran.	92

La Préfecture (ancien hôtel Saige)	93
Pavillon dépendant du château de Peixotto à Talence (construit par Victor Louis)	94
Pavillon Louis XVI, rue Saint-Laurent	95
Pavillon Louis XVI, rue Achard, 92	96
Hôtel Piganeau, rue Esprit-des-Lois	97
Boiserie du salon rond de l'hôtel de l'Isleferme (aujourd'hui Muséum d'histoire naturelle)	98
La Maison Carrée, à Arlac	99
Maison Labottière, rue David-Johnston	100
Maison Labottière, côté du parc	101
Hôtel de Poissac, aujourd'hui Guestier, cours d'Albret	103
Maison Louis XVI, rue Sainte-Catherine, 254	104
Salon Louis XVI, allées de Tourny (appartement de M. Chambon)	105
Maison Louis XVI, rue Palais-Gallien, 87	106
Château des frères Raba, à Talence	107
Maison Fenwick, pavé des Chartrons	109
Maison Louis XVI, cours d'Albret, 79	111
Pierre Lacour : Vue du port de Bordeaux (Musée de Bordeaux)	112
Rampe d'escalier, rue du Mirail	113
Titien : le Triomphe de Galathée	114
Paul Véronèse : Sainte Famille	115
Tiepolo : Éliézer et Rébecca	117
Goya : Une Parque	118
Eugène Delacroix : La Grèce expirante sur les ruines de Missolonghi	119
Gros : Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac	121
Demarne : Halte de voyageurs	123
Corot : Le Bain de Diane	124
Diaz : Forêt de Fontainebleau	125
J.-L. Lemoyne : L'ingénieur Duplessis	126
J.-B. Lemoyne : Montesquieu	127
Statue du maréchal d'Ornano (Musée des Antiques)	129
Saint Seurin bénissant (Musée des Antiques)	131
Le Musée des Antiques	133
Rétable de la chapelle des Feuillants (Musée des Antiques)	135
Le Palais de Justice	136
Le Théâtre-Français	137
Monument des Girondins	138
Les allées de Tourny	139
Un caveau à bouteilles	141
Frise de la porte d'entrée de la maison sise rue du Palais-Gallien, 87	142
Bordeaux vu de la Bastide	144
Attelage de mules	147



Attelage de mules.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	I
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE BORDEAUX

La ville gallo-romaine. — Les piliers de Tutelle et le palais Galien. — Les invasions. — La vie municipale et la domination anglaise. — Reprise de la ville par la France. — Les intellectuels de la Renaissance. — Temps modernes . . .	5
--	---

CHAPITRE II

BORDEAUX AU MOYEN AGE ET SOUS LA RENAISSANCE

I. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE. — Saint-Seurin. — Sainte-Croix. — Méfaits d'Abadie. — Saint-André. — Saint-Michel et sa tour. — Autres églises	15
II. — L'ARCHITECTURE CIVILE. — Les Portes. — Les « hostau ». — Maisons de pierre et maisons de bois. — L'hôtel d'Espagnet et sa décoration cabalistique. — Promenade dans le vieux Bordeaux.	36

CHAPITRE III

BORDEAUX SOUS LOUIS XIV

La ville est suspecte au pouvoir royal. — Agrandissement et reconstruction du Château-Trompette. — Démolition des piliers de Tutelle. — Le rôle des Intendants. — Projet de place Royale ajourné. — Construction des églises Saint-Paul et Notre-Dame. 60

CHAPITRE IV

BORDEAUX SOUS LOUIS XV

Le rôle des Intendants. — Claude Boucher rend salubre Bordeaux et commence la construction de la place Royale. — Les Gabriel, J.-B. Lemoyne et Francin. — L'œuvre de M. de Tourny : les quais de Bordeaux, les cours et leurs portes monumentales. — Les intrigues locales forcent M. de Tourny à abandonner son œuvre 67

CHAPITRE V

BORDEAUX SOUS LOUIS XVI

Prospérité commerciale. — Le maréchal de Richelieu. — Victor Louis construit le Grand-Théâtre et fait un chef-d'œuvre. — Autres travaux de Louis. — Les architectes bordelais de la fin du XVIII^e siècle et leurs œuvres. — La place Ludovisi. 83

CHAPITRE VI

LES MUSÉES

Les industries d'art à Bordeaux. — Maison Carrère. — Le musée de peinture et de sculpture. — Le musée du vieux Bordeaux. 112

CHAPITRE VII

BORDEAUX AU XIX^e SIÈCLE

Ses monuments. — L'animation du fleuve. — Les vignobles. — La Lande. . . . 136

BIBLIOGRAPHIE 142

TABLE DES ILLUSTRATIONS 144

96
457

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR

